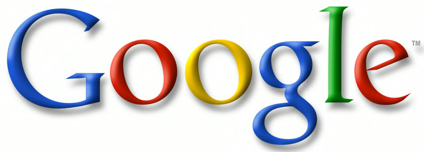
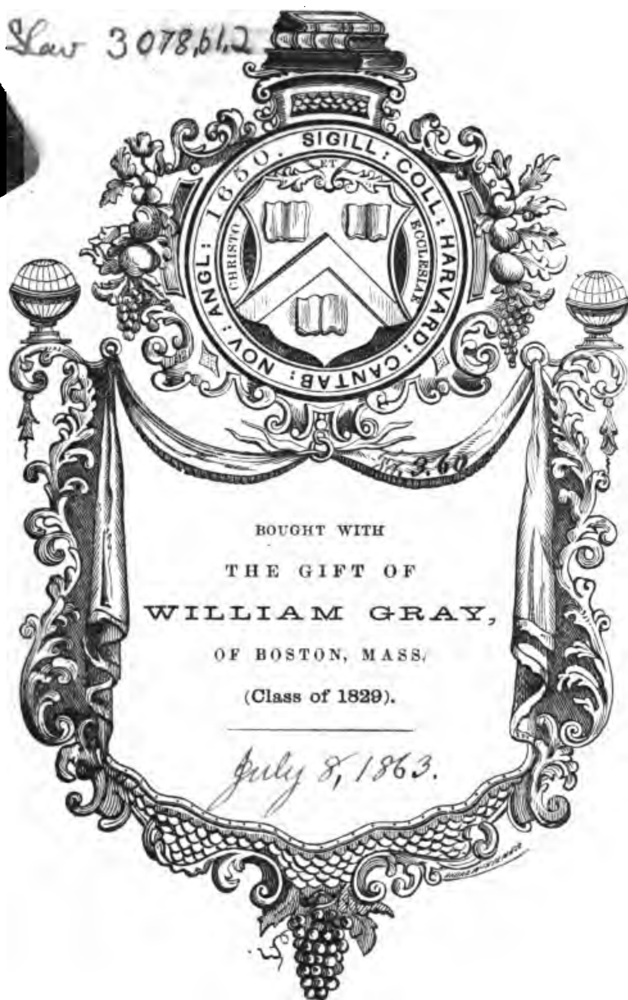
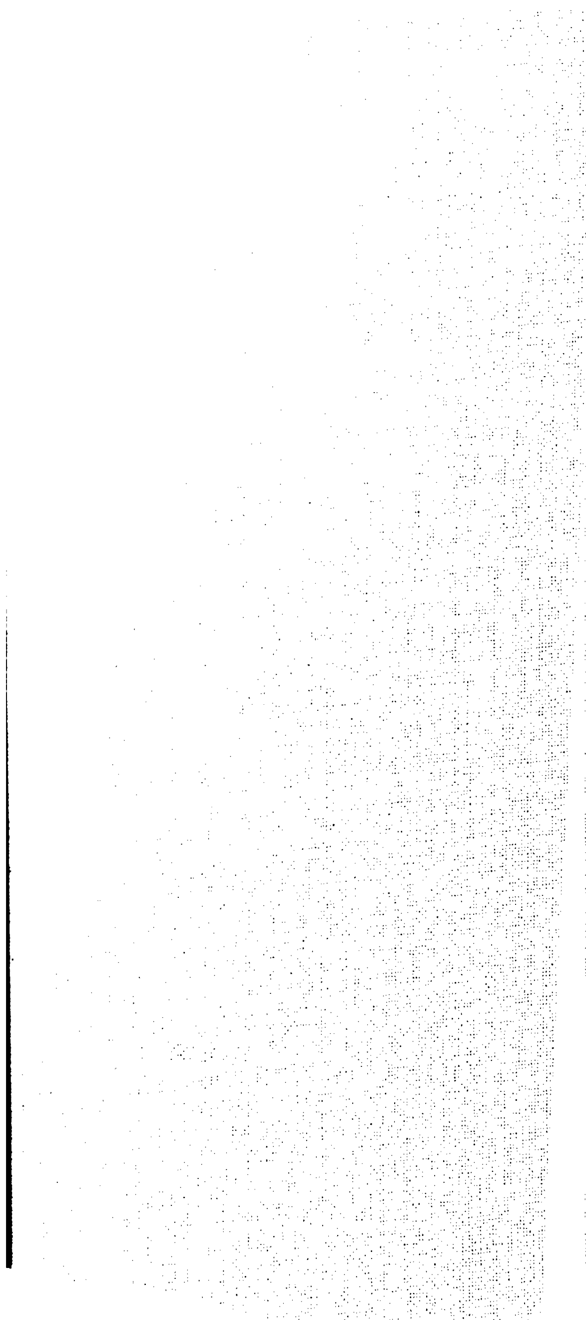

Google


SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
3.60
BOUGHT WITH
THE GIFT OF
WILLIAM GRAY,
OF BOSTON, MASS.
(Class of 1829).
July 8, 1863.





LES

PAYSANS RUSSES

PARIS

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET Ce

RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS, 3.

LES
PAYSANS RUSSES

LEURS

USAGES, MŒURS, CARACTÈRE

RELIGION, SUPERSTITIONS

ET LES

DROITS DES NOBLES SUR LEURS SERFS

PAR

ACHILLE LESTRELIN



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
GALERIE D'ORLÉANS, 13 ET 17, PALAIS-ROYAL
—
1861

1863, July 8.
[illegible]
[illegible]

INTRODUCTION

Peu de temps après que l'affranchissement des serfs fut résolu par l'empereur Alexandre II, une sourde inquiétude, un malaise général, se firent sentir dans toute la Russie.

L'aristocratie, qui entrevit sa ruine dans la réalisation de cette généreuse pensée, accusa le Tsar d'avoir imprudemment soulevé une question inopportune, et elle mit des entraves à l'accomplissement de ce grand acte humanitaire. Elle se dit, qu'une fois émancipés, les paysans ambitionneraient le droit de devenir propriétaires, et qu'alors, privée de ses priviléges et de ses terres, elle subirait le sort de la noblesse française en 89.

Ce mauvais vouloir de l'aristocratie russe

souleva le mécontentement parmi les serfs, si souvent trompés dans leur espoir, et, se révoltant sous le joug de cette oppression qui pèse sur vingt et un millions de chrétiens, plusieurs d'entre eux tentèrent de conquérir par la force ce qu'ils ne pouvaient obtenir par la justice. Alors, ils refusèrent les corvées obligatoires, s'enfuirent de leurs villages, et allèrent même jusqu'à commettre sur leurs seigneurs des actes de cruauté.

L'intérieur de la Russie devint le théâtre de drames sanglants! car il fallut réprimer ces désordres, et l'on ne se contenta plus d'envoyer les récalcitrants dans les mines de la Sibérie; on ne trouva plus suffisant de leur administrer le knoute.... Chose sans exemple dans l'histoire de Russie, on fusilla les révoltés!

Toute grande cause trouve des défenseurs au tribunal du droit et de l'équité; tout progrès germe dans le sang de ses martyrs! C'est ainsi que s'est édifiée la religion; c'est ainsi que s'est ouverte cette large voie, dans la-

quelle s'avancent victorieusement les nations occidentales. Le sang des serfs russes, morts en protestant contre leur esclavage, fera germer la liberté!

Il est passé le temps où la fantaisie d'un souverain, le caprice d'une femme ou l'avidité d'un courtisan suffisait pour priver des hommes de leurs droits et de leur libre arbitre. La civilisation a porté sa lumière au sein de la barbarie, et le moujik a appris que tout peuple qui pense et qui travaille, doit avoir sa place au grand banquet des nations!

L'empereur Nicolas connaissait bien cette sublime vérité, et c'est à cause de cela qu'il redoutait pour son peuple ce qu'il appelait *les idées françaises*. Il savait bien que rien n'arrêtait ce flot envahissant! car on a pu marquer des limites à la mer, on a pu mesurer la portée d'un boulet; mais on n'a jamais pu dire à une idée : « *Tu n'iras pas plus loin!* » Lorsqu'elle a jailli, l'idée est l'étincelle électrique qui va jusqu'au bout du monde!

En nous initiant à la vie privée des paysans russes, M. Achille Lestrelin plaide la cause de ces esclaves de la noblesse et de l'autocratie. Il arrache le voile que beaucoup d'écrivains n'ont pu soulever, faute de connaître la langue du pays et de l'avoir parcouru dans ses plus intéressantes parties.

Ce n'est qu'après plus de quinze années de séjour en Russie, et après de mûres et consciencieuses études, que l'auteur a écrit cet ouvrage.

Il nous montre la misère et les souffrances du moujik; il ne sacrifie pas à la cause du Tsar et de la noblesse ; il met au grand jour les maux que la sollicitude d'Alexandre II doit guérir.

Ce livre marquera sa place parmi tous ceux véritablement historiques, et il honorera M. Achille Lestrelin, qui a compris que l'histoire d'une nation, c'est l'histoire du peuple.

A. FOURQUET.

LES

PAYSANS RUSSES

CHAPITRE PREMIER

Le paysan dans son village.

Tous les paysans de l'ancienne Russie et ceux des provinces polonaises successivement annexées à cet Empire depuis le premier partage de la Pologne, en 1772, sont serfs et attachés à la glèbe.

Ainsi, sans exception, tout paysan appartient au propriétaire du domaine dans lequel il est né, et, sous aucun prétexte, il ne peut s'absenter de son village sans la permission de son seigneur ou de l'intendant qui régit les terres de son maître.

Non-seulement un noble a le droit d'infliger des

punitions corporelles à son serf, mais il peut encore disposer arbitrairement de sa personne et de sa famille ; par conséquent il peut le vendre avec sa femme et ses enfants, ou se défaire d'eux séparément.

Or donc, au milieu du dix-neuvième siècle, à l'époque où la majorité des nations civilisées jouissent librement de leurs droits de citoyens, seul, relégué dans le nord de l'Europe, le peuple russe subit un cruel esclavage ; car tout gentilhomme est maître absolu de ses vassaux, et ne doit compte à personne de sa conduite envers eux.

Cependant depuis le règne de Pierre Ier, les seigneurs n'ont plus le droit de vie et de mort sur leurs serfs. C'était un premier pas vers la civilisation du peuple russe ; mais l'idée régénératrice du législateur de l'ancienne Moscovie est morte avec lui. Seule, la haute aristocratie a changé ses mœurs, sa langue et ses usages grossiers pour s'initier aux progrès des nations éclairées, mais elle n'a rien entrepris pour arracher ses serfs à leur ignorance. Non ! elle n'a rien fait, comme on peut en juger par les prérogatives qu'elle a conservées jusqu'à présent.

Un serf n'a pas la liberté de se choisir une femme,

de conduire sa fiancée à l'église, sans l'autorisation de son seigneur, qui, à tort ou à raison, permet ou défend le mariage : la décision du maître est un jugement sans appel.

Quand un noble est mécontent d'un serf, il peut l'exiler dans les colonies que le gouvernement a formées en Sibérie; et cela sans avoir recours aux tribunaux, voire même sans être tenu d'en faire connaître la cause. Seulement, il verse quinze roubles d'argent à la caisse de son district pour les frais de route; alors la police s'empare du serf, le jette en prison jusqu'au passage d'une chaîne de forçats, et le malheureux s'achemine vers les froides contrées de la Sibérie.

Une fois arrivé à sa destination, le déporté devient colon, et comme son exil amène la dissolution du mariage qu'il pouvait avoir contracté dans son village, il a le droit de se remarier si bon lui semble. Mais dans l'un et l'autre cas il doit renoncer à l'espoir de rentrer en Russie; il est mort pour les siens.

Le noble peut encore se débarrasser d'un esclave en le livrant au gouvernement, qui l'accepte pour en faire un soldat. Que le serf soit garçon ou père de

famille, peu importe au gouvernement ; le noble est dans son droit. Nous observerons seulement que les propriétaires n'usent jamais de ces prérogatives qu'à la dernière extrémité ; car en punissant un paysan de cette manière, ils perdent un laboureur, et ce laboureur a une valeur intrinsèque dans un pays où les hommes se vendent.

Dans l'Amérique du Sud il suffit d'avoir de l'argent pour posséder des esclaves ; en Russie, ce privilége est réservé à la noblesse ; il faut être gentilhomme pour avoir le droit d'acquérir des paysans et des terres ; aussi tout le vaste territoire de la Russie appartient-il à l'empereur et à l'aristocratie.

Cependant tout roturier parvenu au rang de major (1), soit dans l'armée ou dans les emplois civils, acquiert ce droit pour lui et pour ses descendants ; mais ces exemples sont très-rares, et ce ne sont toujours que les étrangers naturalisés en Russie qui en profitent.

En consultant l'histoire, nous voyons que jusqu'au règne du tsar Féodor Ivanovitch, contemporain du roi

(1) Lieutenant-colonel.

de France Henri IV, les paysans de l'ancienne Russie avaient joui de leur liberté.

Jusqu'à cette époque ils étaient restés maîtres de leurs actions comme de leurs personnes. Selon leur volonté ou leurs ressources pécuniaires, ils se faisaient industriels, cultivateurs, ouvriers ou domestiques. Bien qu'ils ne fussent point esclaves, ils n'avaient pas le droit d'acquérir de terre et n'étaient passibles d'aucune dîme envers le gouvernement ; on leur permettait seulement de posséder des maisons dans les faubourgs de Moscou et dans les villes de province. Les prés et les forêts qui entouraient les villes n'étant la propriété de personne, chacun pouvait en liberté y mener paître son bétail et couper du bois pour son chauffage. Quant aux paysans qui s'étaient fixés dans les villages, ils cultivaient les terres qu'ils louaient au propriétaire du domaine.

A une certaine époque de l'année, que l'on nommait le *jour de iouri*, ils étaient dans l'habitude de régler leurs affaires. Ce jour-là, les paysans cultivateurs prenaient possession des terres qu'ils avaient louées, ou renouvelaient leurs baux avec les propriétaires. C'était également à cette époque que les do-

mestiques entraient au service des nobles, des bourgeois et des paysans fermiers qui les avaient engagés; et, à moins de faits graves, il était rare que l'on se quittât avant l'année révolue.

Le terme de ces engagements dépendait de la volonté des deux contractants et se stipulait sur parole, les gentilshommes de ce temps-là étant aussi peu lettrés que le peuple.

Chaque seigneur avait autant de fermiers que le nécessitait la quantité de terres labourables qu'il possédait, et cet ordre de choses semblait profitable aux intérêts des propriétaires comme au bien-être des paysans, qui restaient toujours libres de changer de maître.

Mais, selon les habitudes brutales de la plupart des nobles de cette époque, il arrivait qu'un grand nombre de propriétaires faisaient un cruel abus de leur autorité ; ils traitaient leurs fermiers en esclaves, et ceux-ci, fatigués des mauvais traitements qu'ils enduraient, rompaient souvent leurs baux en prenant la fuite.

Par suite de ces fréquentes émigrations, aussi préjudiciables à la culture des terres qu'à la prospérité

du pays, il n'était pas rare de rencontrer des villages abandonnés et de vastes champs en jachère.

Quelques historiens russes prétendent que ce fut dans l'unique but de mettre un terme à ces désordres intérieurs, que le régent Boris Godounof, qui gouvernait la Russie sous le règne de Féodor Ivanovitch, ôta la liberté aux paysans.

D'autres historiens pensent, et nous croyons cette version plus vraisemblable, que Boris Godounof, qui aspirait à succéder au tsar, ne rendit ce décret arbitraire que dans l'intention de gagner les bonnes grâces de la noblesse qui pouvait nuire à ses projets ambitieux.

Nous croyons satisfaire la curiosité de nos lecteurs en citant un fragment du fatal décret qui plongea tout un peuple dans l'esclavage. Il est daté de 1598, et conçu en ces termes :

« A partir de ce jour, chaque seigneur devient
« propriétaire des paysans qui habitent sur ses terres,
« fussent-ils laboureurs, ouvriers ou domestiques. »

Ce fut ainsi que des bords du Dnieper jusqu'aux monts Ourals, du Volga jusqu'au territoire de l'ancienne république de Novgorod, le peuple russe perdit

la liberté dont il avait joui depuis la fondation de l'empire, en 862, c'est-à-dire pendant les sept cent trente-six ans que la dynastie des Rurik occupa le trône de Russie.

Pendant la longue période de temps qui s'est écoulée depuis le décret de Boris Godounof jusqu'à nos jours, nous voyons que les prérogatives de la noblesse sont à peu près les mêmes ; seulement, comme nous l'avons déjà dit, elle n'a plus le droit de vie et de mort sur ses vassaux, et quand un paysan meurt subitement ou par accident, la police du district se rend aussitôt dans le village du défunt pour constater la cause du décès.

Cette surveillance a pour but d'empêcher les petits seigneurs de la province, et principalement les intendants, de se livrer à des actes barbares contre les serfs.

Maintenant, les corvées sont réglées. Chaque laboureur doit trois journées de travail par semaine à son seigneur, et il peut se faire remplacer par son fils, si ses forces le lui permettent ; peu importe l'âge, pourvu qu'une machine fonctionne et que l'ouvrage se fasse !

Vu les rares beaux jours que le ciel accorde aux

provinces de la Russie septentrionale, tous les travaux des champs doivent être exécutés dans l'espace de trois mois. Dans ce court intervalle de temps, il faut semer et récolter ; car à peine les semailles de septembre sont-elles achevées, qu'arrive le froid, suivi presque aussitôt de la neige qui jette son manteau de glace sur la terre vers la fin d'octobre.

Alors, pendant près de sept mois que dure l'hiver, pendant le dégel du printemps et les pluies d'automne, les travaux de culture cessent, les paysans battent le blé ; et lorsque le traînage est établi commence le transport des grains.

Tout seigneur est un fermier dont le but tend uniquement à récolter le plus de blé possible et à le vendre le plus avantageusement. Lorsque ses marchés sont conclus, ses paysans transportent sa marchandise sur leur traîneau, et cela à des distances qui les éloignent de leur village pendant plusieurs semaines. Ces transports étant généralement considérés comme des corvées obligatoires, le seigneur ne doit aucune indemnité à son paysan, il ne lui tient même pas compte des frais de route, ni de la nourriture de son cheval.

Les serfs sont occupés l'hiver comme l'été. Ils

abattent et transportent du bois pour leur seigneur; ils remplissent de glace la glacière du château ; ils profitent du traînage pour charrier le fumier dans les champs, quand la neige n'est pas très-épaisse ; puis arrive le moment où les chemins deviennent impraticables et tous les travaux extérieurs cessent jusqu'au retour du printemps.

Les femmes, les jeunes filles et les jeunes garçons sont également assujettis à faire des corvées ; on les envoie sarcler dans les champs, dans les potagers du château, cueillir des noisettes, ramasser les champignons. Mais c'est principalement à l'époque de la moisson que les femmes sont très-occupées ; car, dans ces instants de presse, on prend tous les habitants du village capables de travailler.

Dès l'aube du jour, on voit toute la population féminine disparaître dans les blés la faucille à la main, sous la direction d'un intendant brutal et de ses adjoints surveillants, plus brutaux encore.

Chacun de ces hommes, habitués à conduire les serfs comme des bêtes de somme, est toujours armé d'un fouet dont il ne cesse de menacer les moissonneuses ; et non-seulement il les menace, mais les frappe

sans pitié quand elles osent prendre quelque repos sans sa permission.

Dans tous les pays, le temps de la moisson est pénible ; les travailleurs ont à souffrir de la chaleur, et le manque de bras, qui se fait généralement sentir, oblige les gens de la campagne à un surcroît de fatigue que les hommes valides peuvent seuls supporter. En Russie, les femmes enceintes ne sont pas exemptées de leurs corvées ; et nous en avons vu accoucher dans les blés et rapporter au village leur nouveau-né dans leur jupon.

Jusqu'à ce que les blés du seigneur soient coupés on ne laisse ni trève ni repos aux paysans ; et lorsque leur tour arrive et qu'ils peuvent travailler pour eux, ces malheureux perdent quelquefois une partie de leur récolte quand le grain est trop mûr.

Dans tous les domaines administrés par leur propriétaire, les choses se font avec plus d'équité, les serfs y sont traités avec plus d'humanité. Le seigneur est en rapport direct avec ses vassaux, il les connaît personnellement et sait distinguer les bons des mauvais, les paresseux des travailleurs ; sa colère ne retombe jamais que sur les ivrognes, sur les voleurs, et

généralement sur les individus qui ne méritent pas sa clémence.

Comme il y a en France des fermes-modèles, il y a en Russie des villages-modèles : il y en a peu, mais il y en a. Dans ces propriétés, on prend soin des malades ; il y a un médecin et une pharmacie à la disposition des serfs du domaine. La dame du château est l'ange protecteur du village qui marie les jeunes filles, et toujours sa présence sèche quelques pleurs ou soulage quelques misères.

Mais hélas ! on en voit bien peu de ces seigneurs philanthropes qui préfèrent la paisible vie des champs aux plaisirs fastueux des grandes villes !

Dans nos fréquents voyages à travers les provinces, nous avons principalement rencontré des petits seigneurs accablant leurs paysans de corvées pour se procurer le bien-être le plus modeste. Nous sommes passé dans beaucoup de villages où les paysans n'avaient jamais vu leur maître. Depuis des temps infinis ces malheureuses propriétés étaient abandonnées à la rapacité des intendants, qui les régissaient sans contrôle de la part de leurs seigneurs, qui habitent Moscou, Saint-Pétersbourg, ou voyagent à l'étranger, sans s'inquiéter

du triste sort des serfs qui les nourrissent à la sueur de leur front.

Voyons maintenant ce que le seigneur doit à son paysan en compensation des trois corvées hebdomadaires qu'il exige de lui.

D'abord, tout propriétaire de village est obligé de donner une chaumière à chaque laboureur ou chef de famille, et à chaque paysan qui quitte la maison paternelle pour s'établir. Si le propriétaire n'a pas de chaumière disponible, il donne à son serf la permission de couper dans la forêt le bois nécessaire à la construction de sa maison et d'une grange. Il lui doit encore trois pièces de terres labourables propres à la culture des céréales, puis un pré, un potager, et l'autorisation de prendre du bois pour chauffer son four.

Quand de jeunes époux se mettent en ménage et qu'ils n'ont pas le moyen d'acheter un cheval ou une paire de bœufs, il est d'usage que le seigneur leur fasse ce cadeau. Du reste, il y va de son intérêt, parce qu'un paysan qui n'a pas de cheval prive son maître de bien des corvées. En effet, il se trouve dans l'impossibilité de charrier le fumier, de labourer, d'aller au bois et de faire les transports d'hiver.

Quant à la quantité de terre labourable que le seigneur accorde à son serf, elle est proportionnée à l'étendue du terrain qu'il possède.

Dans une propriété bien administrée, toute la terre de culture appartenant au domaine se partage en deux parts égales ; la première est pour le seigneur, et la seconde se divise entre tous les paysans, chefs de famille, c'est-à-dire que les femmes, voire même les veuves, ni les garçons, n'ont aucun droit à ce partage.

Dans certaines propriétés où le nombre des laboureurs n'est pas en proportion avec l'étendue de la terre labourable, c'est-à-dire si la terre ne suffit pas pour les occuper et les nourrir, le seigneur met à l'*obrok* tous les hommes qui lui sont inutiles ; ce qui signifie que, moyennant une redevance en argent que chacun d'eux lui paie annuellement, il leur accorde la permission de quitter le village pour s'occuper d'industrie.

Lorsqu'au contraire un seigneur a plus de terres qu'il n'en peut cultiver, il loue ces terres à ses serfs ou aux paysans des villages voisins. Ces terres sont en dehors du partage dont nous avons parlé.

Le territoire de la Russie est si vaste, son climat

varie tellement, qu'il est impossible qu'il y ait partout la même fertilité. Dans les provinces du nord, les semailles d'automne gèlent lorsque la neige n'est pas assez épaisse pour les garantir du froid. Au printemps, la fonte des neiges occasionne des inondations partielles, quand les fleuves se répandent dans les basses plaines. Dans les provinces du sud, ce sont des nuées de sauterelles qui s'abattent dans les campagnes et dévorent les blés et jusqu'au chaume des cabanes des paysans. Joignons à ces fléaux le manque de pluie et la grêle, et l'on sera convaincu que les disettes sont assez fréquentes dans certaines contrées de la Russie.

Sans parler des provinces où le terrain est sablonneux, prenons toute la Finlande, qui borde le golfe de ce nom; le sol y est tellement pierreux que la culture y est presque nulle. Aussi on a vu les paysans de cette malheureuse contrée, réduits à se nourrir de sciure de bois de bouleau qu'ils délayaient avec un peu de farine d'avoine. Dans d'autres provinces moins exposées aux rigueurs de l'hiver, mais tout aussi stériles, nous avons vu sur les routes des populations errantes implorant la pitié des voyageurs pour acheter un morceau de pain; nous avons vu des familles entières, de

pauvres squelettes, pâles, décharnés, chercher des racines sauvages pour apaiser la faim qui les dévorait.

Mais, nous dira-t-on, est-ce que les seigneurs ne sont pas forcés de nourrir leurs serfs en cas de disette? Certainement ils le doivent, mais ils ne le peuvent pas toujours. Tous les propriétaires ne sont pas tellement riches qu'ils puissent supporter d'aussi grands sacrifices d'argent. Prenons une fortune moyenne : cinq cents serfs ou laboureurs; ajoutons à ce nombre les femmes et les enfants, et nous trouvons quinze à dix-huit cents bouches à nourrir pendant la plus grande partie de l'année, sans compter le nombreux personnel du château et les enfants de domestiques. Mettons en ligne de compte l'achat des grains pour les semailles de l'automne et du printemps, tant pour les terres du seigneur que pour celles des paysans, et l'on pourra se convaincre que le propriétaire qui se trouve lui-même privé de sa récolte, a un bien lourd fardeau à supporter.

Maintenant, si nous jetons les yeux sur les petits gentilshommes, sur ces propriétaires qui ne possèdent que dix, vingt ou trente serfs, que leur est-il possible de faire pour leurs esclaves, alors qu'eux-mêmes

ils vivent au jour le jour, et qu'ils fournissent leur table seigneuriale avec les contributions de poules, de canards et d'œufs, qu'ils imposent à leurs vassaux ?

La Russie est si grande que les disettes ne sont que partielles ; les habitants d'une province vivent dans l'abondance, tandis que leurs voisins souffrent de la faim. Le paysan ne refuse jamais un morceau de pain à son semblable ; mais ces secours particuliers se perdent dans la masse comme la goutte d'eau dans la mer.

Ce fut pour prévenir ces calamités publiques que l'empereur Alexandre Ier rendit un oukase par lequel il enjoignait à tous les propriétaires d'avoir à établir un grenier de réserve dans leur village.

Ce grenier ou magasin de prévoyance devait se remplir au moyen d'une contribution en nature que les paysans et le seigneur étaient obligés de prélever sur chacune de leurs récoltes.

Les ordres du souverain furent exécutés ; on construisit des magasins, les paysans y versèrent annuellement la quantité de blé dont ils étaient contribuables, puis un beau jour, quand le gouvernement voulut faire vérifier le contenu de ces magasins, on les trouva vides ;

et les choses en restèrent là jusqu'au règne de Nicolas Ier.

Maintenant chaque village possède une pièce de terre en communauté, que les serfs sont obligés de cultiver. Le produit de ce champ est versé dans le magasin de réserve, qui, s'augmentant chaque année, assure désormais une ressource certaine contre la famine que pourraient amener de mauvaises récoltes.

Lorsqu'un paysan a rempli ses trois corvées obligatoires, il lui reste trois jours qu'il peut employer utilement à cultiver son champ ou son potager: et comme ses moyens pécuniers sont très-restreints, il raccommode son chariot, son traîneau, et fabrique sa chaussure d'écorce de bouleau. Mais généralement il ne prend l'initiative en rien; il est paresseux, indolent et semble toujours attendre qu'on le commande pour se mettre à l'ouvrage. Cette nonchalance, cet air humble et timide des paysans qui habitent l'intérieur des terres, contrastent beaucoup avec le regard assuré, l'intelligence et l'activité de ceux qui demeurent dans le voisinage des grandes villes ou dans les centres industriels. Le paysan russe se débarrasse facilement de son enveloppe grossière, lorsqu'il entre en contact

avec les habitants des cités commerçantes ; mais le serf attaché à la glèbe, végète dans son village, où il traîne une vie animale dans l'abrutissement, ignorant tout ce qui se passe hors du domaine de son maître.

Nul paysan étranger ne peut venir s'établir dans un village sans en avoir préalablement obtenu l'autorisation du propriétaire. D'ailleurs il n'y a rien à faire dans l'intérieur du pays, à moins que ce ne soit dans les villages traversés par de grandes routes ; encore ne trouve-t-on dans ces derniers que des cabarets pour les rouliers et des loueurs de chevaux qui tiennent des relais pour les particuliers qui voyagent pour leurs affaires.

Du reste, dans tous les villages de l'intérieur de la Russie, on ne trouve ni bouchers, ni boulangers, ni épiciers. Le seul commerçant qu'on y rencontre toujours est un sale cabaretier, installé dans un affreux bouge, qui débite une eau-de-vie de grain nauséabonde, dont les paysans sont très-amateurs.

Si, par goût ou par économie, les petits seigneurs vivent dans leurs terres et les font valoir eux-mêmes, toutes les propriétés de la haute aristocratie sont

régies par des intendants plus ou moins scrupuleux sur la manière de s'enrichir aux dépens de leur maître.

Les intendants des grands seigneurs sont assez souvent d'anciens officiers retirés du service ou des gentilshommes sans fortune ; et dans les propriétés de moindre importance, ce sont de vieux domestiques ou de simples paysans qui ont su capter la confiance de leur maître. Mais quelle que soit son origine, l'intendant d'un domaine gouverne despotiquement les paysans qui lui doivent obéissance, châtie ou pardonne qui bon lui semble, s'approprie les jeunes villageoises qui lui plaisent, et livre au recrutement de l'armée tous les hommes qui n'ont pas su gagner ses bonnes grâces.

On conçoit que, vivant quelquefois à plus de deux cents lieues de son maître, l'intendant ne redoute aucun contrôle sur sa gestion plus ou moins honnête, plus ou moins humaine. D'ailleurs, pourvu qu'un seigneur reçoive régulièrement le revenu de ses terres, assez généralement il se soucie fort peu de la manière dont ses vassaux sont administrés.

Nous avons connu des jeunes gens que des pertes

de jeu et de folles dépenses avaient entraînés à devenir débiteurs de leurs intendants, et nous les avons vus forcés de vendre leurs propriétés pour s'acquitter envers eux.

Voici une anecdote dont nous certifions l'authenticité, malgré son invraisemblance.

Nous avons eu l'occasion de nous rencontrer plusieurs fois à Moscou avec un individu qui avait été serf, puis domestique de son seigneur, lequel était un jeune officier de hussards qui menait la vie à grandes guides. Puis un jour le domestique, ayant gagné la confiance de son seigneur, fut chargé de la gestion de ses propriétés, et reçut sa liberté en récompense de son zèle et de sa fidélité. Eh bien ! cet homme fut si peu reconnaissant des bontés de son maître, qu'au bout de quelques années il se trouva en légitime possession des villages dont il avait été le régisseur. Le plus curieux de cette histoire, c'est que l'ancien serf, en sa qualité de roturier, n'avait pas le droit d'acquérir de biens-fonds, et que ce fut encore son ci-devant seigneur qui fut son prête-nom pour terminer cette affaire.

Enfin, à bout de ressources, ne sachant plus où

donner de la tête, le jeune officier eut une idée !... Il épousa la fille de l'homme qui l'avait ruiné pour rentrer un jour en possession de son domaine à la mort de son beau-père.

Les lois et les usages de la Russie sont si peu en rapport avec les institutions et les idées libérales de la France, que nous nous bornons à citer des faits sans nous permettre aucunes réflexions ; nous laissons à nos lecteurs le soin de juger par eux-mêmes ce qu'il manque encore à la Russie pour devenir une nation civilisée.

Quand l'empereur Nicolas monta sur le trône, un assez grand nombre de seigneurs avaient établi des écoles primaires dans leurs villages pour apprendre à lire et à écrire aux enfants de leurs paysans. L'initiative que prenaient ces gentilshommes semblait mériter des encouragements de la part du gouvernement. Eh bien ! non ! Le nouveau souverain ne voulut pas reconnaître l'utilité des écoles primaires ; il les fit fermer. Ainsi les bienfaits de la civilisation, qui allaient pénétrer dans la masse ignorante du peuple, furent repoussés par le tsar ; il se contenta, pendant toute la durée de son règne, de donner quelques oukases en

faveur des paysans, sans toucher aux anciens privi-léges de la noblesse toujours hostile à l'affranchissement de ses serfs.

Aujourd'hui, après un espace de trente-six années, nous retrouvons la majorité de la population agricole aussi peu éclairée qu'au temps de l'empereur Alexandre Ier. La science et l'industrie se sont répandues dans toutes les contrées de l'Europe sans pouvoir se faire jour dans l'intérieur de la Russie, où l'on ne s'occupe exclusivement que d'agriculture. D'où nous concluons que, malgré les nombreux établissements manufacturiers que le commerce est parvenu à créer dans certaines provinces, la prospérité du pays est encore loin de répondre à la richesse de son sol et aux grandes ressources que la nature lui a données.

Et pourtant le peuple des campagnes ne manque pas d'intelligence sous son enveloppe grossière ; c'est un enfant paresseux et apathique qu'il faut arracher à son indolence naturelle. Il nous suffira de citer un fait, pris au hasard dans nos souvenirs, pour prouver ce que nous avançons.

Un certain M. Voronof, qui habitait sa propriété située au milieu des forêts de la province de Vladimir,

eut un jour la fantaisie d'avoir un orchestre. A cet effet, il envoya chercher un professeur de musique à Moscou, et lui ayant expliqué ce qu'il désirait, il fit venir douze jeunes paysans destinés à devenir les artistes exécutants de son orchestre.

Le professeur de musique les examina, et d'après la longueur de leurs doigts ou la conformation de leurs lèvres, il leur désigna l'instrument dont ils devaient jouer. Alors le propriétaire, prenant la parole, s'adressa à chacun des jeunes paysans pour leur faire connaître sa volonté.

« — Pierre, dit-il au premier, tu joueras de la clarinette.

« — Antoine, tu joueras du violon. »

Et ainsi de suite jusqu'au dernier, qui reçut en partage la grosse caisse et les cimbales.

Il n'y avait pas d'observations à faire aux ordres de M. Voronof : chacun se mit à travailler sur son instrument. Disons-le à la louange de ces artistes improvisés, après un an d'étude, nous les avons entendu exécuter avec assez de précision l'ouverture du *Calife de Bagdad.*

Lorsqu'un seigneur a besoin d'un cuisinier, d'un

cocher ou d'un valet de chambre, il fait son choix parmi ses paysans, et la métamorphose s'accomplit grâce à la crainte des punitions corporelles. Mais généralement les paysans préfèrent travailler à la terre ; car la domesticité les force à vivre sous les yeux de leur maître dont ils ont à supporter tous les caprices.

Pour échapper au fatal honneur d'endosser la livrée seigneuriale ou pour éviter bien des corvées si l'on soupçonnait leur intelligence, ils jouent le rôle d'idiot en présence de leur maître. Ils ne comprennent jamais ce qu'on leur dit, exécutent de travers les ordres qu'on leur donne, et cette ruse leur réussit ; car on les juge comme des hommes incapables et on les laisse tranquilles.

Mais loin d'être stupides comme ils se plaisent à le paraître, les paysans, nous l'affirmons de nouveau, sont intelligents et surtout très-rusés. Malheureusement ils ont les défauts de tous les esclaves : ils sont menteurs, dissimulés et serviles devant leurs supérieurs.

Comme ils ne savent ni lire ni écrire, ils se servent d'une petite machine appelée *tschote* pour faire leurs calculs.

La *tschote* est un petit cadre en bois traversé horizontalement par plusieurs tringles de laiton, dans chacune desquelles sont enfilées dix petites boules en bois ou en verre. Les deux premières tringles du bas représentent les unités et les dizaines pour les copeks ou centimes; les autres tringles, au nombre de cinq, superposées les unes au-dessus des autres, figurent les unités, les dizaines, les centaines et les mille, pour les roubles ou francs. Ainsi, sur ce petit cadre, qui a quelque ressemblance avec le tableau que l'on place dans les salles de billard pour marquer les points des joueurs, on peut facilement faire les additions et les soustractions, sans connaître les chiffres. L'usage de cette petite machine à compter, qui est d'origine chinoise, fut introduite en Russie par les Tartares-Mogols.

Dans de certaines provinces, nous nous sommes trouvé en rapport avec des paysans qui faisaient l'opération de la multiplication sur leurs doigts. Une main représentait le multiplicande, l'autre figurait le multiplicateur, et le résultat se marquait sur les doigts qui restaient libres du côté du multiplicateur. Seulement le multiplicateur ne pouvait pas dépasser le

nombre neuf ; car alors l'opération devenait infaisable.

Il nous est arrivé de recevoir des lettres d'un intendant fermées d'une manière toute particulière. Elles étaient pliées comme on plie toutes les lettres ; mais au lieu d'être cachetées, elles étaient traversées à trois places différentes par une longue bande de papier large de cinq millimètres, qui formait une espèce d'ornement, et comme il était impossible de trouver les deux bouts de cette bande, très-adroitement dissimulés, il fallait couper le nœud gordien pour ouvrir la missive.

Les hommes de la campagne ignorent l'usage du calendrier, puisqu'ils ne savent pas lire ; mais quand ils ont besoin de connaître combien il y a de jours dans un mois, ils ferment une main et s'en rendent raison sur les jointures qui attachent chaque doigt à la main, à l'exception de celle du pouce. D'après cette méthode, tous les mois de l'année qui ont trente et un jours sont représentés par les jointures, et tous les mois qui n'ont que trente jours sont désignés par l'intervalle qui existe entre deux jointures. Or, la première jointure indique que le mois de janvier a trente et un jours. L'intervalle entre la première et la seconde

jointure montre que février a vingt-huit jours : c'est la seule exception que renferme cette simple méthode à la portée de toutes les intelligences. Arrivé au septième mois de l'année, qui est le mois de juillet, on se trouve sur la dernière jointure, et en recommençant de la même manière, on se reporte sur la première jointure qui représente le mois d'août, lequel a trente et un jours comme le mois de juillet.

Ces détails, quoique puérils, ne manquent pas d'un certain intérêt, quand on songe que jusqu'au règne de Pierre Ier, toute l'aristocratie campagnarde en était où en sont aujourd'hui ses serfs, et cette époque ne remonte pas très-haut dans l'histoire de Russie, puisqu'elle est contemporaine de Louis XV.

Parmi tous les priviléges dont jouit encore la noblesse, il en est un que nous ne saurions passer sous silence : tout gentilhomme est exempt de contributions.

Ainsi, le noble qui possède des terres, des châteaux, ne paie aucun impôt au gouvernement, tandis que le laboureur, le serf, qui ne possède rien, pas même sa personne, est imposé d'une contribution personnelle d'une dizaine de francs par an. Somme énorme

pour le malheureux qui n'a pas quelquefois le pain nécessaire pour nourrir sa famille.

Ainsi toutes les charges retombent sur le pauvre qui enrichit son seigneur par son travail, sur le malheureux qui, attaché à la glèbe, n'a aucune chance de pouvoir améliorer son sort.

Lorsque nous nous sommes récrié sur cette injustice, la noblesse nous a répondu qu'elle payait sa contribution en fournissant des soldats à l'empereur, puisque chacun des hommes qu'elle donnait représentait une valeur de six, sept et huit cents francs, et que d'ailleurs elle payait encore de sa personne, en ce que, sous peine de perdre ses titres, elle était contrainte de servir l'empereur, soit dans l'armée ou dans les administrations de la couronne.

Voilà les conséquences regrettables des gouvernements despotiques. L'empereur fait peser son joug sur la noblesse, et la noblesse tyrannise le peuple. Disons-le donc ; si Alexandre Ier, dans tout l'éclat de sa puissance, à son retour de la campagne de 1815, avait accordé une constitution quelconque à ses sujets, la révolte de 1824 n'aurait pas eu lieu, et l'affranchissement des serfs serait un fait accompli.

Sans faire entrer dans le cadre que nous nous sommes tracé les provinces de la Baltique ni celles qui sont au delà du Volga, nous allons nous transporter sur le Dniéper, qui sépare la Petite-Russie des anciennes provinces polonaises annexées à la Russie.

Ces contrées avaient conservé quelques prérogatives dont ne jouissait plus l'aristocratie de la vieille Moscovie. Chaque seigneur, au commencement du règne de l'empereur Nicolas, avait le droit de fabriquer de l'eau-de-vie et de brasser de la bière dans son village, d'y établir un débit, et ce débit était ordinairement tenu par un Juif. Mais en nous arrêtant sur les bords du Borysthène nous n'avons d'autre but que de parler des *possesseurs*, c'est-à-dire des gentilshommes qui, n'ayant pas de villages à eux, en louent à des seigneurs qui ne veulent pas s'occuper de la gestion des leurs. Cet usage est d'autant plus commun dans ces provinces, qu'on y a peu l'habitude d'y faire gérer ses biens par des intendants.

Chaque année la noblesse se réunit à Kief pour y régler ses affaires, et ces affaires consistent à acheter ou à vendre des propriétés, à louer des terres et à recevoir ses loyers. Cette réunion s'appelle *les contrats*

de Kief. On y boit beaucoup, on y joue encore davantage, sans que les transactions en souffrent.

Pour devenir *possesseur* il faut être noble. Un possesseur est donc un individu qui loue un domaine seigneurial, village, château, bétail et serfs compris. Pendant toute la durée de son bail, qui ne peut durer moins de cinq ans et se prolonge souvent pendant une dizaine d'années, il jouit de tous les droits du véritable propriétaire; mais à l'expiration du contrat, il doit rendre le même nombre de vaches, de moutons, de chevaux, de chaumières, de paysans, etc., etc. En un mot il est obligé de se conformer à l'état des lieux qui a été dressé tant des hommes que des choses appartenant à la propriété.

Il y a des villages qui s'afferment 5, 10 et 15,000 francs par an, et l'on peut se figurer l'état d'une propriété qui passe de main en main, et de laquelle les possesseurs doivent épuiser toutes les ressources pour en tirer le plus d'argent possible.

Non-seulement le locataire spécule sur les récoltes, sur les pâturages, mais il faut encore que le village lui fournisse des domestiques, et la nourriture de sa famille et de ses chevaux. Il ne laisse ni trêve ni re-

pos aux pauvres serfs. Il s'approprie la moitié de tout ce qu'ils possèdent ; s'ils ont deux moutons, il leur en prend un ; s'ils ont plusieurs poules, il en exige la moitié ; ainsi de suite des oies, des canards, des œufs. Il emploie les paysans à des travaux incessants ; fait filer les femmes et se fait tisser de la toile. Considérant les serfs qu'il a loués comme des bêtes de somme, il les traite sans pitié et leur refuse souvent le bois pour se chauffer. Ajoutons que, par économie, il laisse tout tomber en ruine, peu soucieux de rendre le village en bon état à celui qui lui succédera.

Voilà ce que nous voulions faire connaître sur le triste sort des paysans qui sont gouvernés par des possesseurs ; car, sauf quelques rares exceptions, l'intérêt paralyse en eux tout sentiment d'humanité.

A présent que nous croyons avoir assez initié nos lecteurs aux rapports des serfs avec leurs seigneurs, nous allons entrer dans quelques détails sur la construction de leurs chaumières et de leur intérieur, sans cependant anticiper sur la matière des chapitres qui suivent.

On sait que la Russie d'Europe est un pays plat, d'un aspect monotone, arrosé par de grands

fleuves. A d'immenses plaines, succèdent d'immenses forêts, et lorsqu'on remonte vers le Nord les chênes disparaissent et l'on ne voit plus que des pins et des bouleaux.

Sur toutes les routes de poste les villages sont très-distancés les uns des autres ; il arrive même souvent de parcourir deux relais sans trouver un hameau sur son passage.

C'est surtout l'hiver, lorsque les champs sont ensevelis sous une épaisse couche de neige, que ces plaines désertes sont empreintes de tristesse ! Tout a l'air de souffrir sous les efforts du vent qui glace la nature.

A l'exception des corbeaux et des corneilles, aucun oiseau ne s'élève dans les airs ; il semble que tout soit mort dans ces vastes solitudes où l'on se croise rarement avec le traîneau d'un voyageur.

Les villages que l'on rencontre sur les routes de poste se ressemblent tellement, qu'on se croirait toujours dans le même, quand la neige les a saupoudrés de ses blancs flocons.

Les chaumières sont toutes faites sur un même modèle, à l'intérieur comme à l'extérieur. Un rez-de-chaussée percé d'une ou de deux petites croisées, un

toit très-pointu, une porte charretière donnant dans un hangar attenant à la maison; voilà pour la façade.

L'intérieur ne contient qu'une seule chambre dont un quart est occupé par un four carré, haut de deux mètres. La plate-forme de ce four sert de chambre à coucher à la famille du paysan pendant l'hiver. Elle s'y entasse pêle-mêle et s'y endort profondément sans matelas et sans oreillers. Il est vrai que les paysans, hommes et femmes, n'ont point l'habitude de se déshabiller; ils n'ôtent que leurs bottes, se découvrent la tête et s'enveloppent simplement dans leur pelisse de peau de mouton.

Ce four colossal, qui sert de poêle en hiver et dans lequel on fait la cuisine et l'on cuit le pain, se change les samedis en bain de vapeur. On le chauffe en conséquence, on en retire la braise et on y étale une botte de paille.

Alors tous les membres de la famille du paysan, les hommes comme les femmes, les jeunes garçons comme les jeunes filles, se déshabillent, et, nus comme un ver, ils se glissent chacun à leur tour dans l'intérieur du four pour se faire transpirer.

Au moyen de l'eau que l'on y verse, on obtient une

telle vapeur qu'ils sortent de cette étuve ruisselants de sueur et rouges comme des écrevisses. Aussitôt on leur jette quelques seaux d'eau sur la tête, puis ils changent de linge et se rhabillent ; l'opération est terminée.

Comme on doit le penser, le mobilier de la chambre d'un paysan se compose du plus strict nécessaire : une table, un banc mobile, un autre banc fixé au mur et qui fait presque le tour de la chambre, un coffre qui contient les effets de la famille, un baquet dans lequel chacun puise de l'eau pour boire, voilà tout le luxe d'un pauvre serf. Seulement, dans l'encoignure orientale de la pièce on trouve toujours l'image de la sainte Vierge ou celle de saint Serge, et plus rarement celle de saint Nicolas, bien qu'il soit considéré comme le patron de la Russie.

Jamais un Russe ne demeure la tête couverte devant ces images, et lorsqu'il entre dans une chambre, sa première action, avant de souhaiter le bonjour au maître du logis, est de se signer en s'inclinant respectueusement devant l'image.

Quant aux ustensiles de ménage, ils sont en rapport avec le mobilier : des cuillères, des écuelles et

des assiettes en bois verni, trois à quatre pots de grès et une petite auge en bois dans laquelle on pétrit la farine pour faire le pain et dont on se sert également pour laver le linge, voilà tout ce que possède la ménagère d'un serf.

Les chaumières de paysans se divisent en deux catégories : les *chaumières blanches* et les *chaumières noires*.

Les chaumières blanches sont tout simplement celles dont le four a un tuyau par où passe la fumée.

Les chaumières noires sont celles dont le four n'a pas de tuyau. Dans celles-là on pratique une ouverture dans le mur, afin que la fumée qui sort du four puisse trouver une issue; mais quand il fait du vent ou lorsqu'il pleut, la fumée se concentre dans la chambre, de manière qu'on est obligé de s'asseoir ou de se baisser pour pouvoir respirer.

Pour achever ce triste tableau, ajoutons que toutes les chambres de paysans sont infectées de *taracanes*, espèce de gros grillons qui se tiennent au plafond, mais qui descendent le long des murs par centaines, et se promènent sur le bord de votre assiette quand

vous mangez ; ils poussent même la familiarité jusqu'à vous passer sur la figure lorsque vous dormez.

Les Russes ne tuent pas les taracanes ; ils sont persuadés que ces vilaines bêtes leur portent bonheur.

Lorsque l'on s'enfonce dans l'intérieur des terres, les chaumières offrent un spectacle plus triste encore.

Là, dans les plaines comme au milieu des forêts, à l'exception de quelques belles propriétés excessivement rares d'ailleurs, on n'aperçoit que de pauvres villages, de misérables hameaux dont les cabanes sont le plus souvent construites sans aucune symétrie.

La plupart de ces cabanes ne sont éclairées que par une vitre enchâssée dans le mur, et cette espèce de fenêtre est si petite qu'un enfant ne pourrait y passer la tête ; la porte en est tellement basse qu'il faut se courber pour entrer dans l'unique chambre de ces misérables demeures.

Cette chambre, toujours rétrécie par son énorme four, sert d'asile aux poules, aux canards et à tous les animaux domestiques que la ménagère du serf veut préserver des atteintes du froid ; et c'est pourtant dans cette atmosphère, viciée par les exhalaisons de tous ces animaux, que vit la famille d'un laboureur qui n'a

pour toute boisson que de l'eau à boire lorsqu'il rentre de la corvée.

Quelle différence de ces tristes bouges avec les villages qui bordent les routes de Saint-Pétersbourg à Moscou et de Moscou à Calouga, à Vladimir ; on ne se croirait plus dans le même pays, si l'on n'entendait pas parler russe.

Dans l'intérieur des terres, les hommes, les femmes et les enfants se sauvent et s'enferment dans leur cabane à l'approche d'un étranger ; sur les routes que nous venons de nommer, les paysans vous entourent et vous écoutent avec curiosité. Leurs chaumières sont plus grandes, plus élégamment construites ; on voit fréquemment des maisons en briques à un étage, et la mise des paysans indique qu'ils jouissent d'une certaine aisance. L'église de leur village est mieux bâtie, et la demeure du propriétaire a quelque chose de seigneurial.

Dans les contrées industrielles, et par conséquent plus civilisées, bien des paysans ont des habitations plus confortables que celles des seigneurs qui vivent dans l'intérieur, et qui décorent orgueilleusement leur petite maison en bois du titre pompeux de château.

En France, chaque village a un maire et un conseil municipal qui veillent aux intérêts de la commune.

Dans chaque commune, il y a une mairie où se conservent les registres de l'état-civil, sur lesquels on inscrit les naissances, mariages et décès des habitants.

En Russie, le gouvernement ne se mêle pas de l'administration des villages. Le seigneur est maître absolu dans son domaine, et quant aux registres de l'état-civil, c'est le curé de la paroisse qui en est censément chargé ; mais, de fait, il ne mentionne que la naissance des enfants qu'il baptise.

Du reste, le gouvernement n'a pas besoin de connaître l'âge des paysans, puisque la conscription n'existe pas.

Les paysans n'ont qu'un seul privilége : c'est celui de se choisir parmi eux une espèce de juge de paix qu'on appelle *staroste*.

Les attributions d'un *staroste* consistent à terminer à l'amiable les différends qui peuvent s'élever entre les habitants de son village, à percevoir les impôts et à les verser à la caisse du district, à préparer le logement pour les troupes, et à faire cultiver le champ dont la récolte est destinée au magasin de réserve,

afin d'assurer la subsistance à ses administrés en cas de disette.

Les paysans ont également le droit de nommer des *sotniks* (commandants de cent hommes) et des *dissiatniks* (commandants de dix hommes).

Les *sotniks* et les *dissiatniks* ne sont que les subordonnés du *staroste*, qui a toute l'autorité entre ses mains ; mais, au résumé, comme ces fonctionnaires ne sont que des serfs auxquels le seigneur du village peut infliger des punitions corporelles, on conçoit aisément qu'ils n'ont jamais l'imprudence de contre-carrer les volontés de leur maître, d'autant plus que leur position les exempte de toute corvée.

On rencontre souvent dans l'intérieur de la Russie un assez grand nombre d'anciens domaines qui, par suite du partage qui eut lieu entre les héritiers du propriétaire primitif, se trouvent appartenir à plusieurs seigneurs. Avec le temps, cette première division en a subi d'autres ; car, en Russie, les filles et les fils ont une part égale dans l'héritage de leur père, et puis ces parcelles du patrimoine paternel ont été vendues, et ont fini par passer dans des mains étrangères.

Il en résulte qu'il y a des villages où nous avons

compté jusqu'à dix seigneurs vivant chacun du travail de leurs serfs respectifs. Nous avons gardé entre autres le souvenir d'un certain prince Gagarine, qui possédait cinq paysans pour sa part sur une population de soixante esclaves formant l'effectif du village.

L'aspect de cette terre était des plus misérables. Les cabanes étaient jetées au hasard à travers de petites ruelles impraticables dans les temps pluvieux et bordées de haies renversées. La plupart des potagers étaient abandonnés, les vergers sans arbres fruitiers, et les champs mal cultivés.

Les propriétaires de ce village, qui jouissaient de toutes les prérogatives de la noblesse, habitaient de chétives maisons aussi malpropres à l'intérieur qu'à l'extérieur ; enfin tout y sentait la misère, la vie animale et l'abrutissement. Gentilshommes et serfs, adonnés à l'ivrognerie, portaient le cachet de l'ignorance la plus abjecte et de la plus dégradante brutalité.

CHAPITRE II

Vente et achat des serfs et peines corporelles que leurs propriétaires peuvent leur infliger.

Lorsqu'un noble vend ou achète un village, la valeur de cette propriété est calculée d'après le nombre de laboureurs qu'elle renferme.

La quantité et la qualité des champs en culture donnent plus ou moins de prix aux serfs.

Les propriétés les plus recherchées sont celles qui ont un étang, un moulin et qui, outre de bonnes terres labourables, possèdent de belles prairies et de grands bois.

Or donc, le prix d'un serf dépend de la qualité de la terre. Il peut valoir de 400 à 800 francs dans les con-

trées où l'on ne s'occupe que de la culture; mais dans les environs des centres manufacturiers, sur les grandes routes et dans les propriétés à la proximité de Moscou ou de Saint-Pétersbourg, le prix d'un paysan s'élève jusqu'à 1,000 francs.

Lorsqu'un noble a l'intention d'acquérir un village, il s'informe du nombre de *dvorovés* (gens du château) qui dépendent de la propriété.

Les dvorovés ne se comprennent pas dans le chiffre des laboureurs, vu qu'au lieu de donner une valeur à la propriété, ils ne sont qu'une charge pour le seigneur qui doit les nourrir et les loger.

On ne les achète pas; on les accepte comme un meuble inutile, faisant partie du domaine.

Cette colonie de fainéants se forme de vieux domestiques et des enfants de ces domestiques, auxquels se joignent encore les domestiques en activité. Leur paresse, leur nonchalance les rendent peu propres aux rudes travaux de la culture; quelquefois on leur fait apprendre un métier et on les met à l'*obrok*.

Cette foule de propres-à-rien est le résultat de la coutume qu'ont les seigneurs de s'entourer d'un grand

nombre de serviteurs, et tous ces individus, choisis parmi les paysans, sont autant de bras retirés à l'agriculture.

Dans des propriétés de cinq cents laboureurs on compte souvent vingt et trente dvorovés qui, habitués à ne rien faire, ne demandent même pas à être affranchis, dans la crainte d'être obligés de travailler pour se nourrir.

Bien des gentilshommes, dans le but d'augmenter leurs revenus, déboisent une partie de leur propriété; d'autres défrichent des terres qui étaient restées incultes jusqu'alors, et cet accroissement de labour les met dans la nécessité d'acheter des serfs à des propriétaires qui se trouvent avoir plus de bras que n'en exigent leurs possessions territoriales.

Ce sont encore des gentilshommes qui, établissant des fabriques dans leur village et, ne voulant pas détourner tous leurs paysans de la culture de leurs terres, acquièrent des serfs pour en faire des ouvriers.

Dans ce cas, ils achètent des chefs de maison qui viennent s'établir dans leur domaine avec toute leur famille; ce n'est qu'un changement de maître dont le

paysan n'a pas à souffrir, puisqu'il n'est pas séparé de sa femme et de ses enfants.

Mais ces changements de propriétaires sont bien pénibles lorsqu'on sépare une fille de sa mère, un garçon de sa famille, et cela arrive quelquefois; car nous avons vu vendre isolément des domestiques et des jeunes filles, des cochers et des petits postillons.

A propos de cochers et de petits postillons, il faut qu'on sache qu'à Moscou, comme à Saint-Pétersbourg, c'est un luxe pour les voitures à quatre chevaux d'avoir un beau cocher à longue barbe noire, et un jeune postillon d'une douzaine d'années, petit de taille, de figure avenante, adroit et bien dressé : un tel postillon ne se vend pas moins de 1,000 francs.

On apprend aussi à de jeunes garçons à jouer du théorbe en dansant et à chanter les airs des Cosaques de l'Ukraine dont ils portent le costume. Ces serviteurs imberbes restent spécialement attachés au service du maître de la maison. Immobiles près de la porte de la chambre de leur seigneur, ils attendent ses ordres, lui préparent et lui allument sa longue pipe, lui apportent à boire, lui ramassent son mouchoir et chantent pour l'égayer.

Enfin, ils obéissent au moindre signe de leur gracieux seigneur, qui, mollement étendu sur des coussins, jouit des douceurs du *far niente*.

Nous nous souvenons d'avoir lu la lettre d'un intendant qui écrivait à son maître qu'il venait d'acheter une jeune fille *bien portante*, 180 francs, pour la marier à un paysan dont personne ne voulait dans le village, persuadé qu'on était qu'il avait *des entrevues nocturnes avec le diable*.

Nous avons connu aussi une aimable dame russe qui, pour la modique somme de 10 francs, acheta une vieille femme, afin de l'envoyer dans un de ses villages où elle pût terminer paisiblement son existence à l'abri de la misère.

C'était, comme on le comprend bien, un acte de charité de la part de la charmante Moscovite; car sa pauvre protégée appartenait à gentilhomme aussi pauvre qu'elle.

Voici une histoire des plus curieuses qui nous a été racontée par un gentilhomme russe dont nous nous garderions bien de suspecter la véracité :

Une noble dame avait dissipé sa fortune en folles dépenses ; les toilettes, les équipages, les bals avaient

dévoré tout ce qu'elle possédait, à l'exception d'un petit village dans lequel elle s'était retirée.

Mais dans sa solitude, livrée à d'amères réflexions, elle songeait souvent aux beaux jours qu'elle avait passés dans l'opulence et se prenait à les regretter. Soudain! une idée germa dans son cerveau! La noble dame entrevit la possibilité de se créer un revenu qui lui permettrait de retourner vivre à Moscou.

Cette idée était de former des institutrices et des demoiselles de compagnie pour l'aristocratie campagnarde, qui s'attache plutôt à la superficie des choses qu'à leurs qualités réelles. Ainsi, au lieu de payer très-cher une institutrice étrangère, cette dame pensa que les nobles auraient plus d'avantage à acheter une personne capable de faire l'éducation de leurs enfants, d'autant plus qu'ils pourraient revendre cette institutrice quand ils n'en auraient plus besoin.

C'était une pensée qui aurait fait honneur à un habitant de l'Amérique du Sud!

Une fois son plan arrêté, la dame se mit à l'œuvre et rassembla toutes les jolies filles de son domaine, où le sexe avait une réputation de beauté justement méritée.

Après un examen des plus sérieux, elle choisit une douzaine de jeunes adolescentes de onze à treize ans et leur fit donner une éducation assez superficielle; mais elle leur apprit les langues étrangères, la musique, la danse et tous les petits secrets de la coquetterie féminine qui obtiennent toujours un grand succès dans le monde.

Les jeunes élèves profitèrent à merveille des leçons qui leur furent données, et lorsque tous ces boutons de rose devinrent des roses, leur noble maîtresse trouva beaucoup d'amateurs qui les lui achetèrent à des prix fort élevés.

Nous nous sommes laissé dire que parmi les acquéreurs il se trouva quelques vieux célibataires et plusieurs jeunes officiers de la garde impériale.....

Cette dame n'eut qu'à se louer de son commerce, puisqu'elle retourna passer ses hivers à Moscou. Pourtant nous espérons que, malgré le succès de son entreprise, elle n'a pas continué ce trafic infâme!

Nous nous rappelons qu'étant à Mozdoc, sur la ligne militaire du Caucase, nous fûmes témoins d'un fait qui mérite de trouver place ici :

On sait que les officiers russes ont la passion des

cartes, et que souvent ils compromettent leur fortune au pharaon, qui est leur jeu favori. Un jour, il y avait réunion chez un de nos amis, et, comme d'ordinaire, on fumait et on jouait en prenant le thé.

Jusque-là le jeu avait été raisonnable, lorsqu'une calèche, à quatre chevaux attelés de front, s'arrêta tout à coup devant la maison de notre ami. Un jeune officier d'une figure avenante, d'une tournure distinguée, descendit de la voiture, et, après les compliments d'usage, prit place au jeu.

Ce jeune officier était ce que l'on est convenu d'appeler *un beau joueur*. Il pontait avec indifférence ; mais, hélas ! sans aucune chance. Chaque pièce d'or qu'il plaçait sur le tapis allait grossir le tas du banquier ; si bien qu'une heure après son arrivée ses poches se trouvèrent vides.

Comme le malheur semblait s'acharner à sa personne, mon ami lui proposa de cesser le jeu ; mais le jeune homme demanda à continuer, et comme il n'avait cessé de perdre, il eût été indélicat de lui refuser une revanche.

Or, voici ce qui arriva. Il perdit sa montre, il perdit ses chevaux, il perdit sa calèche ; enfin, n'ayant plus

d'enjeu à mettre et refusant de jouer sur parole, il joua son cocher et il le perdit.

Après le dîner, il fit louer un modeste chariot de tcherckesse, et s'en retourna chez lui, sans jeter seulement un regard sur son pauvre cocher, qui vint lui baiser la main avec des larmes dans les yeux.

Nous avouons que la sympathie que nous avait inspirée ce jeune homme s'effaça bientôt devant l'indifférence qu'il montra envers son domestique.

Non-seulement on voit, d'après ces exemples, qu'on peut vendre un homme, mais qu'on peut le perdre au jeu comme une chose inanimée !.....

En France, les nobles portent généralement le nom de leur ancien domaine seigneurial. En Russie, à l'exception de l'aristocratie Livonienne et Courlandaise, les gentilshommes portent le nom de leurs ancêtres et ne prennent jamais celui de leur terre. Or, il n'y a ni principautés, ni duchés, ni comtés, ni baronnies en Russie.

Ces titres, qui n'y ont été introduits que depuis le règne de Pierre Ier, n'autorisent pas les gens titrés et les simples nobles à faire précéder leur nom de la particule *de* qui, d'ailleurs, n'a aucune signification pour les Russes. On doit dire le baron Strogonof

et non de Strogonof ; madame Narischkine et non de Narischkine.

On nous excusera de nous être éloigné de notre sujet ; mais nous avons jugé à propos de donner ces détails, vu qu'il se commet journellement cette erreur en parlant des familles russes. Du reste, nous nous abstiendrons de toute autre observation à cet égard, et nous reprenons l'histoire des paysans, qui est le but de ce livre.

Le seigneur ou l'intendant qui le remplace, juge arbitrairement les serfs du village, et, d'après les fautes ou les délits qu'ils ont commis, les condamne à des peines corporelles plus ou moins rigoureuses.

Ces punitions sont réservées aux paresseux, aux ivrognes, aux récalcitrants et à ceux qui se rendent coupables de vols domestiques. Quand il s'agit d'un crime, le propriétaire doit en référer à la police du district et lui livrer le malfaiteur.

Voici les châtiments que le seigneur a le droit d'infliger à ses vassaux :

La peine du fouet. Ce fouet, qui est pour ainsi dire l'attribut du commandement, et que l'intendant tient toujours à la main lorsqu'il dirige les hommes de

corvée, a un manche très-court auquel est adaptée une tresse en cuir de la grosseur d'un doigt ; il en frappe les épaules des paresseux.

La punition des baguettes, qui s'administre toujours sur le dos, est plus terrible que la bastonnade, parce que le bâton meurtrit seulement la peau, tandis qu'une baguette de noisetier enlève quelquefois la chair.

La verge est une espèce de petit balai fait avec l'extrémité des branches de bouleaux. Le patient se couche sur le ventre, et on le frappe sur la partie la plus charnue du corps, après avoir préalablement relevé sa chemise. Les femmes ne sont pas à l'abri de ce châtiment ; seulement, par égard pour leur sexe, on ne relève pas leur chemise. Du reste, il faut qu'une femme ait commis des fautes graves pour qu'elle soit condamnée à une semblable punition.

La justice se fait rapidement dans les villages. Le seigneur prononce la condamnation après avoir écouté le coupable, ou même sans l'écouter, sur le simple rapport du directeur des travaux, et l'exécution se fait aussitôt dans la grange seigneuriale, en présence du staroste ou du sotnik. Ce sont ordinairement les dissiatniks qui font l'office de bourreau : l'un frappe,

et les autres contiennent le patient par les épaules et les pieds.

Une fois l'exécution terminée, le paysan reprend sa corvée comme de coutume, malgré les souffrances qu'il vient d'endurer et qu'il éprouve encore pendant plusieurs jours.

D'après un oukase de l'empereur Nicolas, lorsqu'un serf a mérité un châtiment qui dépasse quarante coups de verges ou de baguettes, on doit le conduire à la police du district, qui se charge de le punir. En pareil cas il n'y a pas d'emprisonnement; sur la simple demande du seigneur ou de l'intendant, le patient est immédiatement exécuté et ramené dans son village comme si de rien n'était.

Les tribunaux n'interviennent que dans les affaires criminelles, telles que meurtre, incendie volontaire, sacrilége, infanticide et révolte du paysan contre son seigneur; ou bien encore contre les membres des sectes religieuses qui se multiplient chaque jour davantage, malgré la sévérité que le gouvernement déploie envers elles.

Après avoir examiné la Russie sur toutes ses faces, après nous être éclairé dans les prisons et avoir vu fonctionner les tribunaux et les juges de paix (*isprave-*

niks), il nous a semblé parfois que la justice était bien rigoureuse et qu'elle entassait dans les prisons bien des malheureux !...

Nous avons vu des individus attendre leur jugement pendant de longues années ! Nous avons parlé à un enfant qui était en prison depuis cinq ans pour avoir volé un kopek (4 centimes) dans une église ! Une vieille femme avait également perdu sa liberté pour avoir retenu la moitié de l'argent qu'on lui avait donné pour placer un cierge devant une image de la sainte Vierge (8 centimes) ! Mieux que cela ! Nous avons vu des gens arrêtés sans avoir jamais pu en connaître la cause !... Quand un prisonnier n'a pas de dossier et qu'on ignore d'où il arrive, on le laisse moisir en prison, puisqu'on ne peut pas le juger... Et qu'est-ce que c'est qu'un pauvre paysan sans argent, sans protection ! Que faire de sa personne si son seigneur n'intercède pas en sa faveur ?

Autrefois, les grands criminels étaient condamnés à cent et un coups de knoute, à avoir les narines arrachées, et à être marqués d'un fer rouge au milieu du front. — Ce fer représentait un *v*, la première lettre du mot *vor* qui signifie voleur.

L'usage d'arracher les narines, que les Russes tenaient des Tartares-Mongols, avait pour but d'empêcher les condamnés de s'évader de la contrée dans laquelle on les exilait ; mais depuis que le gouvernement a commencé la colonisation de plusieurs provinces sibériennes, on a renoncé à cette coutume barbare, qui n'était plus de notre siècle. On ne marque plus que le bétail et les chevaux, de nos jours !

Dans la seule pensée de conserver des hommes qu'on pouvait utiliser, car la torture du knoute causait la mort d'un grand nombre de suppliciés, le gouvernement a fixé le maximum de cette peine à vingt et un coups et le minimum à cinq coups.

C'est encore aux Tartares-Mongols que l'on doit l'introduction du knoute en Russie ; mais ce ne fut qu'en 1444, sous le règne de Basile l'Aveugle, que le gouvernement fit employer, pour la première fois, cet instrument de supplice par ses bourreaux.

Le knoute est un fouet qui ressemble à ceux des postillons français. Le manche en est court et la lanière très-longue. La mèche qui s'attache au bout du fouet ordinaire, est remplacée par un morceau de peau, large de deux doigts, qui se termine par une

pointe très-allongée ; sa longueur est à peu près de vingt-cinq centimètres.

Ce morceau de peau est bouilli dans l'eau, puis séché dans le four de manière à devenir très-dur. Son effet, lorsqu'on en frappe le dos d'un condamné, est de couper les chairs comme avec un rasoir ; chaque trois coups on change cette lanière, car elle finirait par s'amollir et perdrait de sa qualité meurtrière.

Quand un bourreau se sert du knoute avec adresse, il trace du premier coup une croix sur le dos du malheureux qu'il torture ; mais il lui est expressément défendu de frapper du côté du cœur, car ce serait causer la mort d'un colon de la Sibérie ou d'un mineur de la couronne : et les mines manquent toujours de bras! Hors cela, le bourreau agit à sa guise ; il prend des temps d'arrêt pour changer les lanières, et les autorités, chargées de faire exécuter la sentence du tribunal, semblent assister avec la plus parfaite indifférence à cet affreux spectacle.

En Russie, l'exécuteur des hautes-œuvres n'est pas un homme salarié par le gouvernement ; ce n'est pas non plus un bourreau qui succède à son père, c'est tout simplement un criminel, condamné aux travaux

des mines de la Sibérie, qui, pour échapper au triste sort des forçats, préfère devenir bourreau.

Mais le gouvernement ne lui rend pas la liberté pour cela ; son existence doit s'écouler dans la prison de la ville où il exerce son métier de bourreau, en compagnie des assassins et des voleurs qu'il doit exécuter un jour.

Aucun avantage n'est attaché à cette place. Le bourreau reçoit la même solde que les prisonniers, 8 centimes par jour ; aussi cherche-t-il à extorquer quelques sous aux criminels qui passent par la ville. Mais son principal revenu lui vient des malheureux qui doivent éprouver la vigueur de son bras, et qui sacrifient le peu d'argent qu'ils possèdent pour acheter sa miséricorde.

Or donc, un jour d'exécution est un jour de fête pour le bourreau.

Lorsque l'heure du supplice approche, il quitte la prison qu'il habite, emportant avec lui son knoute et ses lanières de rechange ; et, sous la garde d'un soldat de police, il se dirige vers la grande place du marché où s'exécutent ordinairement les jugements du tribunal.

Voici les scènes dégoûtantes auxquelles nous avons assisté dans plusieurs villes de province, et disons que nous avons toujours été fort surpris que les autorités n'empêchassent pas un tel scandale.

De la prison jusqu'à la place publique, le bourreau, qui respire l'air de la liberté avec une joie frénétique, se livre à des excès de tous genres, malgré la présence de l'agent de police qui l'accompagne.

Il sort de sa prison comme une bête fauve s'élance de sa caverne. Il bouscule les gens du peuple qui se trouvent sur son chemin, injurie les passants en se servant des expressions les plus obscènes, s'arrête devant les petites boutiques qui bordent les rues, s'empare des fruits et de toutes les choses bonnes à manger qu'il voit en étalage, entre dans les cabarets, consomme des verres d'eau-de-vie qu'il ne paie pas ; et comme il n'ignore point l'effroi et la répulsion qu'il inspire, il s'en amuse et prend à tâche d'effaroucher les paysans par ses excentricités brutales et son langage ordurier.

Enfin, sa présence jette le trouble dans la ville. A l'approche de ce misérable les femmes se sauvent pour échapper à ses ignobles plaisanteries.

D'après les idées du peuple, tout ce qu'il a touché devient impur.

On brise les verres dans lesquels il a bu.

On jette au fumier les objets qu'il a souillés par son contact.

Les vieilles femmes se signent à sa vue et lavent le seuil de la porte où il a posé le pied.

Enfin, après de copieuses libations d'alcool, l'exécuteur des hautes-œuvres arrive comme un sauvage sur la place publique et prépare son fouet meurtrier à la vue de la foule stupide, qui sourit à ses quolibets, mais qui se tient à distance de cette ignoble créature.

Alors apparaît le coupable au milieu d'un peloton de soldats. Un profond silence se fait à la vue des autorités, et l'huissier du tribunal de la province lit à haute voix la sentence qui condamne le criminel au knoute et à la déportation en Sibérie. La peine du knoute amène toujours celle de l'exil. D'ailleurs on condamne rarement un individu à quelques mois ou à quelques années d'emprisonnement; les colonies sibériennes ont besoin de bras : on leur en fournit.

Une fois la sentence lue, le bourreau entre en fonc-

tion. Il s'empare du patient, l'attache fortement à une planche fixée en terre à cet effet; puis il lui arrache la chemise et lui met complétement le dos à nu.

La planche qui sert aux exécutions du knoute est toujours plantée au milieu de la place du marché, et elle y reste en permanence, comme les gibets restaient jadis à Paris sur la place de Grève.

Cette planche en chêne, d'une dizaine de centimètres d'épaisseur, est légèrement inclinée. Elle a, sur ses côtés, quatre échancrures où se placent les jambes et les bras du patient. Vers le haut de cette planche se trouve un trou rond dans lequel il passe sa tête pour la préserver des atteintes du knoute. Ainsi placé et garrotté dans cette espèce de cangue chinoise, le condamné ne peut faire aucun mouvement, et son dos, sur lequel doit frapper le bourreau, est à découvert.

Une fois ces dispositions prises, l'exécuteur s'éloigne du patient, s'arme de son knoute, le fait siffler dans les airs en l'agitant comme un fouet, puis s'élance pour frapper le malheureux qui tremble de tous ses membres.

C'est un spectacle horrible à voir !

Après chaque coup administré au patient, le bourreau s'éloigne de la planche pour prendre son élan et revient frapper le criminel qui pousse des cris déchirants.

Ce qui nous a paru ignoble, dans ce triste moment où l'on ne peut s'empêcher de plaindre le patient qui se tord dans les convulsions de la douleur, c'est d'entendre les plaisanteries révoltantes que l'exécuteur se permet d'adresser à sa victime.

Est-ce que les magistrats chargés de faire exécuter la loi ne devraient pas contraindre à respecter le coupable dans le moment solennel où il subit la punition de ses crimes ?

Enfin, une fois l'exécution terminée, le patient est conduit à l'hôpital, où il reste jusqu'à sa guérison; après quoi il est réintégré dans sa prison jusqu'au passage d'une chaîne d'exilés pour la Sibérie.

Quant au bourreau, il reprend le chemin de la prison en renouvelant les mêmes scènes scandaleuses qu'à son premier passage, puis il n'est plus question de lui jusqu'à une nouvelle exécution.

Il est à propos de faire connaître qu'il n'y a que les bourgeois, les marchands, les serfs et les juifs qui

soient passibles de la punition du knoute. Les nobles ont l'ancien privilége d'en être exemptés, à moins, pourtant, d'un ordre émané du Tsar : la volonté du Tsar est au-dessus de toutes les lois.

Mais l'aristocratie russe n'a pas à se plaindre ; elle a d'assez grandes prérogatives, comme on a pu le voir. Il est vrai que jadis ses droits étaient plus étendus. Le seigneur qui tuait son serf n'était condamné qu'à une légère amende qu'il versait dans la caisse particulière du Tsar, et lorsqu'il tuait le paysan d'un autre seigneur, il en était quitte pour rendre un homme en place de celui qu'il avait tué.

A cette époque, quand un gentilhomme était condamné au fouet ou aux verges, selon les lois du temps, il avait le droit de se faire remplacer par un de ses serviteurs, qui subissait la punition pour lui.

Nous croyons l'aristocratie trop civilisée à présent pour regretter de semblables priviléges, qui n'ont pu exister que lorsque la Russie était encore plongée dans l'ignorance et la barbarie.

Sous le règne de l'empereur Nicolas, les tribunaux de toutes les provinces de l'Empire condamnaient annuellement de trente à quarante mille individus à l'exil

en Sibérie, dont une grande partie était knoutée. Ceux qui avaient subi cette terrible punition étaient dirigés vers les mines de la couronne, situées dans les provinces de Tomsk, de Tobolsk et d'Irkoutsk, les autres étaient destinés aux colonies agricoles que le gouvernement a établies dans les contrées cultivables de ces pays lointains.

Mais d'Irkoutsk à Moscou, que l'on peut considérer comme le centre de la Russie d'Europe, il y a cinq mille quatre cent quatre-vingts kilomètres; et si un déporté part des provinces situées au delà du Dniéper, il a six mille cinq cents kilomètres à franchir pédestrement pour atteindre le lieu de son exil.

En additionnant les jours de repos, les séjours forcés, le temps perdu au passage des rivières, les obstacles qu'amènent la rigueur du froid, l'abondance des neiges, la débâcle des fleuves, les pluies d'automne et les difficultés qu'éprouvent les forçats à marcher avec les fers ou la *coloda* (1) aux pieds, on sera convaincu

(1) La coloda est une espèce de cangue chinoise dont l'usage remonte au temps de l'invasion des Tartares-Mogols en Russie.

La coloda remplace la chaîne que l'on rive aux pieds des malfaiteurs pour leur ôter la possibilité de s'évader, tout en leur laissant

que ce voyage ne peut durer moins de quinze à dix-huit mois ; d'autant plus qu'il y a parmi ces malheureux des gens souffrants, des vieillards, des femmes, et quelquefois des mères qui portent leur nourrisson dans les bras, et des individus gravement malades qu'on transporte sur des chariots mis en réquisition dans les villages où la chaîne passe la nuit.

Et puis, hiver comme été, ces infortunés passent les nuits dans des granges où on les enferme ; les soldats-vétérans qui les conduisent les traitent à coups de crosse de fusil ; enfin les déportés ne reçoivent que huit centimes de solde par jour, et les militaires qui

la faculté de marcher. Ce sont deux pièces de bois très-épaisses et échancrées, qui, lorsqu'elles sont solidement réunies par de fortes chevilles, forment deux trous au milieu desquels se trouve enchâssé le bas des jambes du prisonnier.

Quand les condamnés n'inspirent aucune crainte à leurs conducteurs, on leur met une coloda à une seule jambe ; cela leur allége le poids de ce lourd morceau de bois qui, bien que leurs jambes soient entourées de chiffons, finit toujours par mettre la chair à vif pendant un si long voyage. L'usage de la coloda est moins dispendieux que celui des chaînes ; avec une hache, on a vite fabriqué une coloda, tandis que le gouvernement serait entraîné dans de fortes dépenses s'il fallait fournir des chaînes à tous les condamnés à la déportation en Sibérie, d'autant plus que ces chaînes ne rentreraient jamais dans ses magasins.

les accompagnent trouvent encore le moyen de voler là-dessus !

On se convaincra facilement, en lisant ces détails, qu'un quart des exilés que l'on dirige sur la Sibérie meurt de faim, de fatigue et de froid avant d'avoir seulement franchi les Monts-Ourals.

Nous allons terminer ce chapitre par une anecdote dont nous garantissons l'authenticité :

Une dame noble vivait dans ses terres, dont elle avait donné la gestion à un intendant qui jouissait de toute sa confiance. Or, elle n'avait qu'à manger, dormir, et réfléchir au moyen de dépenser son revenu le plus agréablement possible.

Elle dînait à midi, soupait à sept heures, et le reste de la journée était employé à *faire des patiences*, *des réussites*, ou à tourmenter ses domestiques.

Madame Norof, c'est ainsi que nous appellerons cette noble dame, avait contracté une habitude qu'on aura peine à concevoir : lorsque le soir était venu, madame Norof ne pouvait s'endormir qu'aux pleurs, aux lamentations, aux cris de douleur d'un domestique ou d'une servante qu'elle faisait fouetter à cet effet.

Son alcôve était ornée d'une image sainte, et sur le

même mur, à la hauteur de sa main, elle avait un arsenal de disciplines : des fouets de toutes grandeurs, des verges de toutes grosseurs, des martinets ; enfin, elle possédait tous les instruments de torture nécessaires à ses habitudes de cruauté..

Voici comment les choses se passaient.

Aussitôt que la femme de chambre de madame Norof avait mis sa maîtresse au lit, elle faisait entrer le valet de chambre, le valet de pied, le buffetier et plusieurs jeunes filles attachées au service particulier de la châtelaine.

Alors, madame Norof désignait celui ou celle de ses domestiques qui devait avoir la faveur de l'endormir, puis elle faisait choix d'un instrument de torture, et le supplice commençait.

Un certain jour, les domestiques de madame Norof, fatigués des souffrances qu'elle leur faisait journellement endurer, convinrent entre eux de se venger de tous ses mauvais traitements.

Or, le soir même, quand ils furent introduits dans la chambre à coucher de leur maîtresse, et que cette dame, selon sa coutume, eut fait choix de l'instrument dont on devait se servir, les domestiques se jetèrent

sur elle, et, avec le fouet qu'elle avait choisi elle-même, ils se vengèrent par la loi du talion.

Ni les cris, ni les menaces de madame Norof n'intimidèrent ses gens ; ils lui administrèrent une bonne correction et s'enfuirent aussitôt du village, pour ne pas tomber entre les mains de l'intendant qui les aurait martyrisés afin de venger sa maîtresse.

L'aventure fit grand bruit. L'empereur en ayant eu connaissance, ordonna que la noble dame eût les cheveux rasés et qu'elle fût enfermée dans un couvent jusqu'à nouvel ordre.

Quant aux domestiques, ils furent affranchis par ordre de l'empereur.

Pendant tout son règne, l'autocrate Nicolas anticipa sur les attributions de ses ministres, et devança souvent les sentences des tribunaux de son empire. Il rendait la justice, non comme saint Louis au pied d'un chêne, mais partout où on lui signalait un méfait ; et nous devons dire à sa louange qu'il a toujours sévèrement puni les gentilshommes qui abusaient de leurs droits seigneuriaux. Mais il y a de ces petites ignominies qui ne dépassent pas le seuil de la porte ; nous voulons parler des coups de poing, des coups de pied, des

soufflets dont sont accablés les domestiques qui appartiennent à des maîtres rageurs, impatients ou méchants. Nous sommes forcé de dire qu'il y a de charmantes dames russes qui sont tellement nerveuses, qu'elles soufflètent, égratignent et tirent les cheveux à leur femme de chambre ; nous citerions au besoin.

Notons bien que ce n'est pas par méchanceté, mais par habitude. Elles se laissent aller à un mouvement d'impatience ou de colère contre la personne qui ne les sert pas selon leur désir; elles en ont le droit!... Mais elles s'adoucissent à l'étranger, et ne se permettent pas ces petits laisser-aller avec les femmes de chambre françaises ou allemandes ; ce sont de capricieux enfants gâtés, du reste très-aimables dans un salon.

Nous avons connu un charmant officier très-adroit au tir du pistolet. Eh bien! il faisait tenir un rouble d'argent par son domestique, tirait à balle forcée sur cette pièce, et la faisait sauter en l'air à chaque coup.

C'était un tour d'adresse bien autrement difficile qûe de moucher une bougie, puisque l'on pouvait estropier un pauvre domestique.

Nous en fîmes l'observation au jeune officier, qui, étonné de notre réflexion, nous répondit simplement :

« *Je suis sûr de moi; d'ailleurs cet homme m'appartient.* »

Nous le répétons, il n'y a ni méchanceté, ni cruauté dans la conduite de certains seigneurs envers leurs serfs. Quand on peut vendre ou acheter un homme, cet homme n'est plus qu'une chose à laquelle on attache plus ou moins de valeur.

Et puis, lorsqu'on est né, élevé dans ces idées; lorsque dès votre bas-âge vos vassaux vous baisent les mains, se prosternent à vos pieds, vous finissez par vous croire un être infiniment supérieur à tous ces hommes qui vous obéissent servilement.

D'ailleurs on s'habitue à voir frapper des gens qui viennent s'offrir aux coups sans sourciller; des gens qui, une fois bâtonnés par dessus la chemise, remettent leur pelisse sans mot dire, sans colère, sans émotion, absolument comme s'ils n'avaient été que simples spectateurs d'une scène où ils ont cependant joué un triste rôle.

Enfin, s'il est contre l'humanité de faire battre un homme, il faut n'avoir ni dignité, ni cœur pour se laisser fustiger; et pourtant voilà des siècles que la noblesse frappe et que le peuple se laisse frapper!...

Sans parler des serfs appartenant à la couronne, cent quatorze mille quatre cent cinquante-cinq nobles possèdent vingt-deux millions sept cent vingt-huit mille trois cent quatre-vingt-six paysans. Par conséquent, si le partage était égal entre chaque seigneur, chacun d'eux serait propriétaire de près de deux cents hommes.

Et dire qu'en Europe, en plein dix-neuvième siècle, il existe encore un peuple tellement abruti qu'il n'a pas la pensée de briser ses chaînes, et que sans la généreuse initiative d'Alexandre II, il resterait plongé dans l'esclavage, sans oser relever la tête et réclamer sa part de la liberté dont jouissent tous les peuples civilisés.

CHAPITRE III

Les paysans qui paient l'obrok.

L'obrok est une redevance en argent que le paysan s'engage à payer à son seigneur, lorsque ce dernier lui accorde la permission de quitter son village pour s'occuper d'une industrie quelconque.

Le montant de cette redevance annuelle est fixé par le seigneur.

Les grands propriétaires se montrent toujours généreux dans ces sortes de transactions où les intérêts du maître et de l'esclave sont en présence; mais il n'en est pas de même des petits gentilshommes qui attendent après l'obrok pour vivre. Ceux-là sont d'une rapacité révoltante ; à peine laissent-ils à leurs pauvres

serfs de quoi nourrir leur famille ; et la Russie compte trente mille serfs appartenant à cinq mille nobles qui ne possèdent aucun bien-fonds.

Lorsqu'un paysan a obtenu la permission, par écrit, de quitter son village, il se présente aux bureaux de police de son district, qui lui délivre un passe-port moyennant dix francs.

La durée de la permission et celle du passe-port n'est que d'un an. Ainsi, chaque année, le paysan, à moins de cas exceptionnels, doit faire acte de présence en payant son obrok.

Si un paysan manque au paiement de sa redevance, soit par mauvaise foi ou par défaut de travail, on le fait immédiatement revenir au village, où il reprend les corvées obligatoires des laboureurs.

Le paysan à l'obrok peut exercer librement son industrie dans toute l'étendue de la Russie ; mais il lui est interdit d'en franchir les frontières, car une fois les frontières franchies il est présumable que quelques-uns d'entre eux ne reviendraient plus au village.

Aussi la Russie, l'Autriche et la Prusse ont-elles pris leurs précautions à cet égard. Ces trois puissances se rendent mutuellement les serfs qui se sauvent et les

soldats qui désertent. Les serfs que possèdent l'Autriche et la Prusse proviennent du démembrement de l'ancien royaume de Pologne.

De leur côté, les seigneurs russes, en mariant leurs paysans très-jeunes, les retiennent par les liens de famille ou de paternité ; et il est à remarquer que cette chaîne morale a souvent arrêté des paysans qui trouvaient l'occasion de s'expatrier.

Dans les propriétés où la terre est impropre à la culture, tous les paysans ont des états ou sont à l'obrok, à moins que le seigneur n'ait établi une fabrique dans son village et qu'il n'y fasse travailler ses serfs.

Il y a aussi des seigneurs qui, pour se débarrasser de la gestion de leurs propriétés, préfèrent les abandonner à leurs paysans. Alors, chaque chef de famille est à l'obrok et paie une redevance proportionnée à la quantité de terre qu'il prend en fermage.

La province d'Iaroslav, très-marécageuse, celle de Costroma, très-peu fertile, et celle de Vladimir, dont la partie ouest est remplie de forêts, de marais et de sable, fournissent un très-grand nombre de charpentiers, de maçons, de briquetiers et de terrassiers qui

se dirigent sur les deux capitales et dans les principales villes de l'empire.

Chaque province a, pour ainsi dire, sa spécialité; l'une s'adonne à la culture des terres, l'autre s'occupe d'industrie.

Les habitants des villages qui bordent les grandes routes sont voituriers ou tiennent des relais pour les voyageurs roturiers qui n'ont pas le droit de se servir des chevaux de la poste impériale, exclusivement réservés aux nobles et aux employés de la couronne.

Les paysans des villages environnant les villes importantes, se font cochers de place pendant l'hiver : une rosse, un traîneau de bois de sapin, leur suffisent pour faire leur petit commerce.

Les marchands forains parcourent l'intérieur ; puis enfin viennent les domestiques et les gens de peine, qui sont tous des paysans à l'obrok.

Maintenant, il nous reste à expliquer la position des paysans qui s'adonnent au commerce dans les grandes villes, et qui forment une classe à part.

Les marchands, affranchis ou non affranchis, et les étrangers naturalisés russes qui se livrent au com-

merce, sont divisés en trois classes, qu'on appelle *Guildes*.

PREMIÈRE GUILDE.

Pour faire partie de cette classe, il faut prouver l'avoir d'un capital de 55,500 francs, et payer une contribution de 6,660 francs à la couronne.

Cette patente donne le droit de faire le commerce dans toute l'étendue de l'empire et avec l'étranger; d'importer ou d'exporter des marchandises et d'établir des fabriques.

Comme faveur attachée spécialement à la classe des marchands de la première guilde, ils ont le privilége d'atteler quatre chevaux à leur voiture, d'être invités au grand bal masqué de la cour qui se donne chaque année dans le Palais d'hiver, et d'avoir leurs entrées au bal de l'Assemblée de la noblesse, où ils ne vont jamais.

SECONDE GUILDE.

Les marchands de la seconde guilde ne peuvent étendre leur commerce qu'à l'intérieur de la Russie.

Ils doivent déclarer un capital de 22,200 francs, et leur contribution est de 4,400 francs. Ils ne peuvent atteler que deux chevaux à leur voiture, et sont privés de l'honneur d'assister au bal masqué de la cour et à ceux de l'Assemblée de la noblesse.

TROISIÈME GUILDE.

Les marchands de cette catégorie ne peuvent détailler leurs marchandises que dans la ville qu'ils habitent et dans le district où est situé cette ville. Ils sont tenus de posséder un capital de 8,880 francs, et paient 2,220 francs de contribution. Cette guilde est assimilée à la classe bourgeoise et n'a droit qu'à un cheval.

Disons, entre nous, que le peuple russe est très-friand de ces petites faveurs, et que le gouvernement, qui connaît l'amour-propre des marchands entre eux, ne manque jamais l'occasion de leur accorder des médailles et des caffetanes (redingotes d'honneur).

Lorsque l'impératrice Catherine II sentit que le commerce était nécessaire à la prospérité de son empire, elle accorda de grandes prérogatives à la classe

marchande, et en forma un corps privilégié qui eut son administration distincte et ses tribunaux particuliers.

Dès lors les marchands d'origine étrangère et les affranchis nationaux furent exceptés des peines corporelles, et obtinrent le droit de se faire remplacer au recrutement de l'armée; mais, comme aujourd'hui, ils ne purent acquérir aucun bien foncier, ni posséder de serfs, ni de terrains pour construire des fabriques hors des villes.

Il ne leur est pas accordé de soutenir un procès civil en leur nom, ni d'attaquer le noble qui serait leur débiteur, ni même de le poursuivre légalement.

Il leur est également défendu, quand ils sont paysans à l'obrok, de disposer de leur fortune; ce qui n'empêche pas les enfants d'hériter de leurs parents. Leur signature est sans valeur devant les tribunaux, leur témoignage est nul, même entre eux ils ne s'engagent que sur parole ; mais l'on peut dire, à leur louange, qu'ils n'y manquent presque jamais.

Or, pour tourner les difficultés qui entravent leurs opérations commerciales et industrielles, ils se servent de *prête-noms*, et c'est généralement leur seigneur,

dans lequel ils mettent toute leur confiance. Par ce moyen, qui n'est pas contraire aux lois du pays, on voit des serfs à l'obrok propriétaires de serfs et de villages, jouissant de toutes les prérogatives qui appartiennent à la noblesse.

Il n'est pas rare de rencontrer de ces marchands riches à millions, qui ne demanderaient pas mieux que de se racheter eux et leur famille, et qui feraient de grands sacrifices d'argent pour obtenir leur liberté. Mais la plupart de ces individus appartiennent à des millionnaires, à de puissants seigneurs, qui se font un honneur d'avoir de tels paysans à eux.

Depuis une quarantaine d'années les marchands de la première guilde sont entraînés par leurs relations commerciales vers le progrès de la civilisation. Leurs fils, plus instruits qu'autrefois, ambitionnant de sortir de leur classe, s'empressent de servir dans l'armée ou dans les administrations de la couronne pour acquérir le rang d'officier qui donne la noblesse personnelle. Les filles, placées dans de bons pensionnats, y reçoivent une éducation distinguée et s'y dégagent de leur gaucherie primitive pour devenir des femmes à la mode.

L'*obrok* qu'impose un seigneur à un serf qui n'a

pas de métier, n'est jamais moindre de 12 roubles argent (50 francs).

Le paysan qui a un état paie de 100 à 150 francs, et le marchand qui réalise de plus grands bénéfices est imposé d'après l'importance de son commerce.

Quant au produit d'un domaine, il peut se calculer d'après le nombre de travailleurs et la qualité et l'étendue des terres en culture.

Or donc, une terre de cinq cents travailleurs peut produire en moyenne de 6 à 10,000 francs ; cela dépend aussi des voies de communication et de la proximité des grandes villes, ce qui donne naturellement plus ou moins de valeur à la propriété.

En partant de ce point de comparaison, on peut se figurer le chiffre des revenus du comte Chérémétief, qui possède près de cent quatre-vingt mille paysans.

Après ce riche propriétaire, vient le prince Ioussoupof, qui n'en compte pas moins de soixante-dix mille ; et le comte Orlof-Davidof qui en a cinquante mille. On sait que les femmes et les enfants ne figurent pas dans ce nombre.

Puisque nous avons parlé des marchands russes, nous croyons opportun de préciser l'époque à laquelle

des relations commerciales s'établirent pour la première fois entre la France et la Russie.

Ce fut sous le règne d'Ivan IV que des négociants français, porteurs d'une lettre amicale du roi de France Henri III au tsar, pénétrèrent jusqu'à Moscou. Cette lettre leur valut un bon accueil du souverain russe, qui leur donna la permission d'établir un comptoir à Cola, petite ville située sur les bords de la Dvina du nord qui se jette dans la mer Blanche.

Le tsar ne possédait pas alors d'autre port ; car, à la suite d'une guerre avec la Pologne et la Suède, les Russes avaient été chassés de Narva, qui était leur principal entrepôt de commerce avec l'Europe.

Les importations des marchands étrangers consistaient en sucre, vins, sel, fruits secs, plomb, draps et dentelles, qu'ils échangeaient contre des pelleteries, du chanvre, du lin, de la cire, du miel, du suif, du cuir, du fer et du bois de construction pour la marine.

Alors, comme toujours, les Anglais étaient jaloux des relations commerciales de la Russie avec les autres nations, et cherchaient à écouler leurs marchandises au détriment de leurs concurrents.

CHAPITRE IV

Recrutement de l'armée russe parmi les paysans.

En France, la conscription atteint indistinctement tous les citoyens ; et les conscrits, nobles ou roturiers, se réunissent au chef-lieu de leur département pour tirer au sort en présence des autorités. En Russie, il n'existe rien de semblable.

D'abord, le recrutement de l'armée ne se fait pas annuellement, mais d'après les besoins de l'État. Ainsi le gouvernement peut rester quelques années sans demander de recrues aux propriétaires de serfs, comme il peut en exiger plusieurs fois dans la même année.

Chaque levée d'hommes se fait en vertu d'un ukase qui désigne les provinces sur lesquelles doit tomber

cette charge, et chaque province, à tour de rôle, subit cette réquisition, calculée d'après sa population.

L'Empire de Russie est si vaste, que plusieurs de ses provinces éloignées du centre, et d'ailleurs très-peu peuplées, sont exemptes de recrutement.

Le recrutement est le seul impôt qu'ait à supporter la noblesse, et lorsqu'elle a des soldats à fournir au Tsar, c'est toujours le nombre mille qui sert de base à cette opération.

Sous l'empereur Alexandre Ier les seigneurs ne fournissaient qu'une recrue sur mille serfs.

Lorsque la guerre éclata entre la Russie et la Turquie, après l'avénement au trône de l'empereur Nicolas Ier, le gouvernement préleva deux hommes sur mille, et pendant la campagne de Crimée, ce nombre s'éleva jusqu'à dix; chose sans exemple jusqu'alors dans l'histoire de Russie.

Le recrutement ordinaire peut être calculé sur deux hommes par mille; mais comme tous les seigneurs n'ont pas le même nombre d'esclaves, on donne en argent ce que l'on ne peut pas fournir matériellement de son contingent, comme une demi-recrue, un quart de recrue, un huitième de recrue, etc.

Les soldats doivent servir quinze ans dans la garde impériale ou vingt ans dans l'armée pour obtenir leur congé ; après cette longue présence sous les drapeaux, ils sont libres et n'appartiennent plus à leur seigneur.

Autrefois leur service actif se prolongeait pendant vingt-cinq ans, et encore, après ce laps de temps, on les incorporait dans les bataillons de vétérans chargés du service des villes de l'intérieur.

C'est à l'empereur Nicolas que les soldats sont redevables de la réduction qu'a subie la durée de leur présence obligatoire sous les drapeaux ; mais vingt ans de service, c'est l'existence d'un homme, et il faut espérer qu'Alexandre II leur accordera une nouvelle diminution ; ne serait-ce que pour rendre des hommes utiles à l'agriculture qui manque souvent de bras.

L'armée russe se compose de marchands, de bourgeois, de juifs, provenant des anciennes provinces polonaises, et de paysans qui en forment la majorité.

Le paysan russe possède quatre grandes qualités, qui font les bons soldats : il est brave, sobre, patient et très-soumis envers ses supérieurs.

Lourd de sa personne et lent dans ses mouvements,

il n'est pas doué de cet élan irrésistible qui décide souvent du succès d'une bataille; mais nul, mieux que lui, ne conserve son impassibilité au milieu du danger et ne supporte sans se plaindre toute espèce de privations.

De plus il est fataliste, et quand il a fait le signe de la croix en disant : *A la grâce de Dieu!* il affronte la mort avec insouciance.

Une fois sous les armes, le patriotisme est également une de ses vertus : il est fier d'être Russe! Et quant à son dévouement pour l'empereur, il le rendrait capable des plus grands sacrifices.

On est d'autant plus étonné de rencontrer de semblables sentiments parmi les soldats du Tsar, que l'armée russe se compose en partie du rebut de la population; car le seigneur, qui perd un laboureur chaque fois qu'il fournit une recrue, s'empresse naturellement de purger son domaine des ivrognes et des mauvais sujets qui s'y trouvent. De sorte que, au lieu de livrer un voleur à la justice, il le garde jusqu'au prochain recrutement pour s'en débarrasser.

Sous le règne de l'empereur Alexandre Ier et au commencement de celui de Nicolas, le gouvernement

acceptait les recrues jusqu'à l'âge de trente et trente-cinq ans.

A présent, les seigneurs ne peuvent plus présenter que des jeunes gens de vingt et un à vingt-cinq ans, et d'une complexion assez forte pour supporter les fatigues de la guerre.

D'après la loi, comme nous l'avons déjà dit, quand un serf devient soldat, sa femme, s'il est marié, recouvre sa liberté et peut aller s'établir où bon lui semble; seulement, les enfants qu'elle a eus avant son affranchissement, appartiennent de droit à son ancien maître et ne peuvent quitter sa propriété sans son autorisation. Mais, le plus généralement, les femmes de soldats restent dans leur village et ne quittent pas leur famille.

Si, pendant l'espace de huit ans, une femme de soldat ne reçoit pas de nouvelles de son mari, elle peut contracter un nouveau mariage; mais si elle épouse un serf, elle suit la condition de son nouvel époux et retombe en esclavage.

La plus grande partie de ces femmes-là ne se remarie pas et mène une vie très-légère. Il arrive même

quelquefois que leur conduite scandaleuse oblige le seigneur à les chasser de sa propriété.

Voyons maintenant de quelle manière on procède au recrutement dans les villages.

Le ministre de la guerre fait savoir aux gouverneurs des provinces dans lesquelles doit s'effectuer le recrutement, le nombre d'hommes qu'elles ont à fournir, et, selon l'usage, chaque gouverneur en fait secrètement avertir les propriétaires de son département.

Il faut dire que le mystère est indispensable en pareil cas ; car si les paysans en avaient connaissance ils se sauveraient dans les forêts, avant même que la volonté seigneuriale se soit manifestée. Être fait soldat est la plus terrible punition dont un seigneur puisse menacer un de ses serfs. Aussi, lorsqu'un noble a lieu de se fâcher contre un domestique ou contre un de ses vassaux, il lui dit : *Je te ferai soldat.*

Une recrue est un homme perdu pour sa femme et pour ses parents ; on ne le revoit presque jamais, et sa famille assiste à son départ avec autant de douleur qu'elle le ferait à son enterrement.

Le jour fatal arrivé, le seigneur désigne à son in-

tendant l'individu qu'il juge à propos de sacrifier, et voici la scène qui se passe alors.

La nuit, lorsque tous les habitants du village sont livrés au sommeil, on entoure, sans bruit, la chaumière du paysan destiné à être fait soldat. On n'a aucun égard à sa position, fût-il marié, père de famille, garçon ou fils unique de veuve. La volonté du seigneur doit s'exécuter, il est dans son droit légal ; il est le maître de ses paysans comme l'empereur l'est des serfs appartenant aux domaines de la couronne.

Or, quand la nuit est venue, et que l'on a entouré la chaumière du paysan qui sommeille, on se précipite dans sa chambre, on s'empare de sa personne, et en cas de résistance, on lui met une *coloda* (1) aux pieds.

Qu'on se figure la stupéfaction du pauvre serf qui dormait paisiblement sur la plate-forme de son four au milieu de sa famille, sans se douter du sort que lui réservait son seigneur !

Tout à coup le silence de la nuit est troublé par les

(1) Nous avons fait déjà la description de la coloda dans le deuxième chapitre.

cris et les pleurs des parents du malheureux qui subit avec résignation la volonté de son maître.

C'est une mère qui cherche à retenir son fils, malgré les menaces et la brutalité des gens qui s'emparent de lui. Quelquefois c'est une fiancée qui brave les mauvais traitements pour lui donner un baiser d'adieu; le plus souvent, c'est une femme et de petits enfants qu'on arrache impitoyablement des bras du prisonnier.

Tout le village est en émoi, mais personne n'ose venir au secours de l'infortuné qu'on entraîne hors de sa chaumière, car le fouet de l'intendant ferait bientôt rentrer dans le devoir celui qui aurait cette témérité.

Une fois l'arrestation terminée, le prisonnier est enfermé sous la responsabilité de deux paysans, qui n'ont garde de le laisser échapper, puisque l'un d'eux partirait à sa place.

Le lendemain, il est conduit au chef-lieu du district pour y passer la visite du médecin. Si on l'accepte, on lui rase la moitié de sa chevelure, et si par bonheur il n'est pas reconnu propre au service, il retourne dans sa famille et le seigneur fournit un autre homme à sa place.

Mais cette chance arrive fort rarement; car le pro-

priétaire du paysan est toujours sûr de le faire recevoir moyennant un sacrifice d'argent que le médecin se partage avec l'ispravenik chargé de surveiller l'admission des recrues.

Une fois l'acceptation terminée le paysan ne revient plus dans son village; la police se charge de lui faire rejoindre le régiment pour lequel il a été désigné.

Il y a des paysans qui, malgré la surveillance qu'on exerce sur eux, parviennent à se sauver, et nous allons en citer un exemple qui ne manque pas d'intérêt:

Depuis trois mois un paysan avait épousé, par inclination, une jeune fille de son village; ce jeune ménage jouissait d'une félicité parfaite sous le toit paternel du marié, qui n'avait pas cessé de vivre avec sa famille.

Un jour, c'était vers la fin du mois d'août, l'intendant, qui gérait le village en l'absence du seigneur, réunit les femmes et les filles et les envoya cueillir des noisettes dans un bois dépendant de la propriété seigneuriale.

C'est ordinairement une fête pour la jeunesse d'un village que d'aller cueillir la noisette, et Marfa, c'était le nom de la nouvelle mariée, accepta cette corvée avec plaisir et partit avec ses compagnes.

Mais l'ordre de l'intendant n'était qu'un prétexte pour éloigner Marfa de son mari; la beauté de cette jeune femme l'avait séduit : il voulait la posséder.

Pour accomplir son dessein, il monte à cheval, fait un grand détour pour arriver au bois; et lorsqu'il eut laissé aux femmes le temps de se disperser dans l'épaisseur des touffes de noisetiers, il met pied à terre.

Alors, se glissant de buissons en buissons, il s'approcha des paysannes, et saisissant le moment où Marfa s'était éloignée de ses compagnes, il l'aborda brutalement et l'entraîna dans un fourré avant qu'elle pût se remettre de sa frayeur.

L'intendant avait la conviction que la jeune femme ne pouvait lui résister sérieusement, n'ayant presque toujours trouvé parmi ses administrées que des femmes d'un accès facile.

Mais Marfa était sage, quoiqu'élevée dans une société vicieuse; car sa mère était une ancienne femme de soldat, de mœurs dissolues et adonnée à l'ivrognerie. Marfa, disons-nous, avait le sentiment de ses devoirs; la nature l'avait généreusement douée de toutes les vertus qui ennoblissent le cœur. Aussi la belle mariée ne céda ni aux promesses ni aux menaces de

l'intendant ; et celui-ci voyant qu'il ne parvenait pas à vaincre l'énergique résistance de la jeune paysanne, dissimula son dépit et rentra dans le village avec la résolution de se venger de l'affront qu'il venait d'essuyer.

Précisément à cette époque, des bruits de guerre circulaient sourdement dans les campagnes. Un recrutement pouvait avoir lieu d'un instant à l'autre ; et, dans cette alternative, Marfa pensa que l'intendant saisirait cette occasion pour se venger de son refus en faisant son mari soldat.

Or, dans la prévision de ce qui pouvait arriver, elle alla secrètement trouver une sorcière en renom qui demeurait dans un hameau voisin de son village et se fit donner un onguent qui avait la vertu de faire venir des plaies que l'on pouvait cicatriser à volonté.

Son mari s'en frotta les jambes pendant quelques jours, et bientôt des plaies effrayantes à voir, lui couvrirent les jambes de la cheville au genou, si bien qu'on dut l'exempter de toute corvée.

Mais l'intendant était de ces hommes expérimentés qui connaissent toutes les ruses des paysans. Il fit venir le médecin attaché à la police du district, qui

visita les jambes du mari de Marfa. Le paysan fut guéri, et la tentative de sa femme lui valut une cinquantaine de coups de verge vigoureusement appliqués sur le bas des reins.

Sur cette entrefaite arriva l'ordre du recrutement que l'on redoutait. Voronof, l'infortuné mari de Marfa, fut arrêté, gardé à vue, et on lui mit une coloda à chaque pied pour lui ôter toute possibilité de marcher.

Cependant, loin de se laisser abattre par ces rudes épreuves, la jeune femme prit une résolution soudaine, et la nuit qui suivit l'arrestation de Voronof, elle mit le feu à la grange de son beau-père.

On sait que les incendies sont terribles dans les villages où toutes les maisons sont construites en poutres de pins superposées les unes au-dessus des autres ; où les toits sont en chaume ou en planches de sapin. Après les chaleurs de l'été ces chaumières s'enflamment comme des allumettes et se consument avec une rapidité effrayante. Les flammes sautent d'une chaumière à l'autre ; tout un côté de village est consumé en un clin d'œil, et le feu traverse souvent la grande rue et continue ses ravages sur la ligne parallèle qui borde l'autre côté du village.

Lorsque l'incendie que venait d'allumer Marfa souleva la toiture de la grange, la flamme s'éleva dans les airs et les cris : *au feu!* donnèrent l'alerte au village.

L'intendant se rendit sur le lieu du sinistre et prit des dispositions pour isoler les bâtiments voisins qui se trouvaient heureusement assez distancés de la grange. Tous les serfs obéissaient à ses ordres, et Marfa, en tête des travailleurs, les aidait à sauver ce que l'on pouvait arracher aux flammes.

Deux heures plus tard, la grange était réduite en cendres; le brasier éparpillé sur l'herbe s'éteignait, la crainte avait disparu et l'intendant allait rentrer dans sa maison quand on lui annonça que Voronof s'était évadé.

L'intendant ne pouvait accuser Marfa d'avoir favorisé la fuite de son mari, mais il eut des doutes et la fit espionner, persuadé que la jeune femme devait connaître la retraite de Voronof et que tôt ou tard elle finirait par se trahir.

Pendant quatre jours et quatre nuits, qui lui parurent bien longues, elle ne quitta pas le chaume de son beau-père; mais la cinquième nuit, comme il faisait très-som-

bre ; elle prit un pain et un carafon d'eau-de-vie, et, l'oreille au guet, elle s'achemina vers la partie la plus touffue du bois, se glissant le long des haies et rampant d'un buisson à l'autre.

Enfin elle entra pour ainsi dire à tâtons sous un dôme de grands chênes dont le feuillage était immobile. Elle était nu-pieds. On n'entendait rien, on ne distinguait rien, mais ses yeux voyaient à travers son cœur. Elle compta quinze arbres, s'arrêta au dernier, jeta un petit cri d'oiseau et attendit qu'on lui répondît.

L'écho resta muet autour d'elle.

Après quelques minutes d'attente, elle jeta un second petit cri.

Même silence.

— Je me serai peut-être trompée d'arbre dans l'obscurité, se dit-elle ; retournons.

Elle revint sur la frontière du bois ; puis s'orientant de son mieux, elle recommença à compter quinze arbres, puis jeta de nouveau son petit cri d'oiseau.

Tout à coup un rire sardonique et saccadé retentit dans l'obscurité. Le feuillage, secoué avec violence, s'agita au-dessus de la tête de Marfa. La jeune femme recula épouvantée, et dans ce mouvement involon-

taire, elle heurta un corps : c'était Voronof, étendu au pied d'un arbre. Le malheureux, privé de nourriture, était tombé en défaillance.

De nouveau, le feuillage fut lourdement battu, le rire strident se répéta, fut suivi de cris plaintifs, et les deux gros yeux ronds d'un oiseau de nuit brillèrent à travers la feuillée : c'était un duc de la plus grande espèce, comme on en rencontre assez souvent dans les forêts du Nord (1).

Voronof avait été sauvé par sa femme au milieu du tumulte occasionné par l'incendie. La courageuse Marfa avait brisé les colodas chevillées aux pieds de son mari; mais, comme on l'avait toujours vue sur le lieu du sinistre, on ne pouvait pas l'accuser d'avoir participé à sa fuite; l'intendant lui-même n'avait pu se rendre compte de l'évasion du prisonnier.

Plusieurs battues furent faites dans le bois où s'é-

(1) Les Russes l'appellent Sava ; mais quand ils le prennent pour l'esprit des bois, ils le nomment Lectché. En Russie, comme dans tous les pays d'Europe, c'est un oiseau de mauvais augure. Du reste, ses cris sont très-sinistres la nuit, au milieu des grandes forêts, alors qu'il se met à suivre ou à devancer un chariot, en poussant des plaintes qui retentissent dans ces vastes solitudes où les loups ne manquent pas.

tait réfugié Voronof ; mais toujours prévenu à temps par sa femme, il échappait aux embûches qu'on lui tendait. Enfin, après une année de recherches inutiles, l'intendant finit par oublier le mari et la femme, et les habitants du village ne furent plus inquiétés à ce sujet.

Pendant les fortes gelées de l'hiver, Voronof se hasardait à venir passer les nuits sous le toit paternel, surtout lors des absences de l'intendant, qui s'éloignait quelquefois du village. Mais ces moments de bonheur étâient trop agités par la crainte de se voir découvert, d'autant plus que la famille du paysan qui avait dû partir à la place de Voronof, était intéressée à surprendre ce secret pour livrer le fugitif à la vengeance de l'intendant.

Durant l'espace de cinq années, Voronof reçut presque journellement la visite de son bon ange protecteur, et pendant ce laps de temps, il trouva le moyen de quitter le creux de l'arbre qui lui avait servi d'asile, pour s'établir d'une manière qui le mît entièrement à l'abri des intempéries du rigoureux climat de ces contrées lointaines.

Vers la lisière de l'immense forêt dans laquelle venait se perdre le village de Voronof, le jeune paysan

avait trouvé dans un fourré presque impénétrable un gigantesque rocher, dont la base accidentée se baignait dans une rivière encombrée de troncs d'arbres, de buissons et de roseaux.

C'était dans une des cavités de ce rocher que Voronof avait creusé une pièce carrée, où, abrité contre la pluie et la neige, il menait une vie animale dont tout le bonheur matériel était l'œuvre de sa femme.

Cinq ans s'écoulèrent ainsi, lorsqu'un jour, ayant fait un plus grand feu que de coutume, la fumée fut aperçue du village; et Voronof, découvert, fut arrêté et livré à l'intendant.

Justement, M. Acouline, le seigneur du village, de retour des pays étrangers, était venu se fixer dans ses propriétés.

On lui raconta les détails de l'évasion de Voronof; et, sur le rapport de l'intendant, ce gentilhomme voulut que l'insubordination de son serf fût punie d'une manière exemplaire devant tous les habitants du village, convoqués à cet effet.

Ainsi le fugitif ne pouvait s'attendre à aucune commisération de la part de son maître, et Marfa, si belle de dévouement et d'amour, devait subir une pu-

nition corporelle pour avoir participé à la fuite de son mari.

Le dimanche suivant, au sortir de la messe, les anciens du village, en tête desquels marchait le staroste, se dirigèrent vers la cour de la ferme attenante au château, où devaient être flagellés à coups de verges, Voronof et la pauvre Marfa.

Voronof était déjà sur le lieu du supplice en présence de l'intendant et de ses exécuteurs, quand un ordre du seigneur arrêta l'exécution. Voici ce qui s'était passé.

Mme Acouline, femme de cœur et d'esprit, se trouvait être la marraine de Marfa. Ayant appris l'exécution qui allait se faire, elle fit appeler la jeune femme, et celle-ci, s'étant jetée à ses pieds, lui avait raconté la conduite de l'intendant envers elle. Or, M. Acouline, sur les instances de sa femme, fit grâce aux deux coupables, et détourna sa colère sur l'intendant qu'il chassa de son domaine.

Lorsque nous avons visité l'espèce de cellule que Voronof s'était creusée dans le roc, elle était habitée depuis longtemps déjà par un vieillard qui se disait centenaire.

Cet anachorète passait pour être un saint, et les paysans des villages voisins n'entreprenaient aucune affaire avant de l'avoir consulté.

Il ne voulait recevoir aucun argent de sa nombreuse clientèle ; il était pauvre et vivait de la charité publique, dont il n'acceptait cependant que le pain et le sel ; car il s'était imposé de ne jamais manger de viande, de poisson, et même de légumes cuits.

Divers bruits circulaient sur son identité. Les uns prétendaient que c'était un ancien soldat ; les autres disaient que c'était un paysan qui s'était sauvé de son village pour n'être pas fait soldat.

Du reste, il menait une vie inoffensive, et la police, si toutefois elle connaissait son installation dans la grotte, ne le tourmentait pas : il était pauvre.

A propos de réfractaires, nous nous rappelons l'histoire d'un individu qui avait trouvé une singulière cachette pour se dérober aux poursuites de la police de Moscou.

Devant l'Arsenal, situé au Kremlin, se trouvent réunis, sur plusieurs chantiers, tous les canons abandonnés pendant la retraite de l'armée française. A gauche de ce bâtiment, on voit un canon monstrueux

qui n'a jamais servi ; il fut fondu sous le règne du tsar Féodor Ivanovitch.

C'est dans l'intérieur de cette énorme bouche à feu, qui ne pèse pas moins de quarante et quelques mille kilos, qu'un soldat réfractaire venait se cacher tous les jours ; il n'en sortait que la nuit pour pourvoir à ses besoins et à sa nourriture.

Nous terminerons ce chapitre en disant que s'il y a beaucoup de serfs opprimés, malheureux, qui ne voient leur salut que dans l'émancipation, il s'en trouve aussi qui, gouvernés par des maîtres justes et humains, ne réclament nullement une liberté dont leur ignorance ne leur permet pas d'apprécier les conséquences qu'elle peut avoir pour eux dans l'avenir.

CHAPITRE V

Caractère, usages, nourriture et mœurs des paysans russes.

L'histoire de Russie ne commence véritablement qu'au règne de Vladimir, qui se fit chrétien pour épouser la princesse Anne, sœur de l'empereur de Constantinople. Ce souverain, mort en 1015, partagea son empire entre les dix enfants qu'il eut de six femmes.

A cette époque, la Russie s'étendait des cataractes du Dnièpre à la province de Novgorod.

Jean ou Ivane IV conquit la Sibérie et les royaumes de Casan et d'Astrakan ; Pierre Ier étendit ses frontières jusqu'à la mer Baltique ; Catherine II s'empara

9.

de la Crimée, de toutes les contrées situées entre le Dnièpre, le Boug, le Dniestre et la mer Noire, et des provinces démembrées par le premier et le deuxième partage de l'ancien royaume de Pologne entre la Russie, l'Autriche et la Prusse.

Alexandre Ier ajouta à ses États la Finlande suédoise, et le congrès de 1814, qui dépouilla la France de ses provinces rhénanes et de la Belgique, lui accorda ce qui restait de l'ancien royaume de Pologne : six millions d'habitants et le titre de roi de ce malheureux pays.

Or, comme il n'entre pas dans notre plan d'écrire l'histoire des divers peuples soumis par les tsars, nous ne parlons que des paysans russes qui ont la même langue, la même religion, les mêmes mœurs. Cette population est toujours restée concentrée dans les limites de l'ancienne Moscovie, c'est-à-dire dans le territoire renfermé entre le Dnièpre, la Néva, jusqu'à la province de Viatka.

Dans les temps primitifs de la Russie, le paysan était libre, comme nous l'avons déjà dit, et la législation civile reposait sur la conscience de l'homme et sur les anciens usages de chaque province, voire même de

chaque canton. Alors tout citoyen avait droit de vie ou de mort sur le voleur qu'il saisissait sur le fait.

Le parent d'un homme assassiné avait le droit de tuer le meurtrier.

Quiconque frappait un individu d'un coup de sabre, de lance ou de toute autre arme, lui devait une amende pécuniaire.

A l'exception de ces lois barbares, hors quelques usages grossiers dont le temps a fait justice, au dix-neuvième siècle nous retrouvons encore les serfs russes dans toute la simplicité des mœurs du temps passé. Jetés dans l'esclavage par un ordre arbitraire, ils n'ont pu développer leur intelligence, et leur ignorance est toujours restée la même; car leurs maîtres, comprenant que leur obéissance dépend de leur naïveté primitive, n'ont jamais cherché à les initier aux progrès qui se faisaient dans les pays civilisés.

Les serfs russes sont généralement bons, hospitaliers, soumis envers leurs seigneurs, et malgré les mauvais traitements dont on les accable impunément, ils restent attachés à leurs maîtres. Si parfois ils se révoltent, c'est que leur patience a été mise à de rudes épreuves; mais avant qu'ils en viennent à une telle

extrémité, ils supportent bien des souffrances avec résignation.

Ils ne sont ni vindicatifs ni querelleurs, et dans les rixes qu'ils ont rarement entre eux, ils ne frappent jamais leur adversaire quand il est tombé.

Si nous regardons le revers de la médaille, les serfs sont nonchalants, paresseux, menteurs et enclins à l'ivrognerie. Ils ont les défauts particuliers aux esclaves, qui ne peuvent avoir d'autre volonté que celle de leur maître ; qui doivent toujours ramper devant la force brutale qui en fait des machines industrielles, puisqu'ils n'osent pas se permettre la moindre observation, et qu'ils sont contraints de faire tout ce qu'on leur ordonne.

Les seigneurs accusent généralement leurs paysans d'être voleurs. Certes, ils sont voleurs ; mais, en tous cas, ce sont d'honnêtes voleurs ; car ils ne prennent que des choses de première nécessité : du fourrage pour leur cheval, de l'herbe pour leur vache ou du bois pour se chauffer. Enfin ils ne cherchent à s'approprier que ce qui manque aux besoins de leur pauvre ménage ; jamais ils ne volent d'effets ni d'argent.

D'ailleurs, ces détournements sont presque toujours commis par des paysans extrêmement malheureux, que poussent à bout toutes les horreurs de la détresse ; car les serfs qui jouissent de quelque aisance, c'est-à-dire qui récoltent assez de blé pour nourrir leur famille et assez de fourrages pour leurs bestiaux, ne se rendent jamais coupables de ces petits larcins.

On peut donc affirmer que les paysans ne sont point voleurs, quand on pense que l'on jouit de la plus parfaite sécurité sur toutes les routes de l'Empire, à travers ces immenses forêts où il serait si facile d'attendre les voyageurs à leur passage, comme dans ces vastes plaines où nul secours ne serait possible. Et cependant les vols à main armée et les assassinats sur les grands chemins sont extrêmement rares dans un pays où la gendarmerie est encore inconnue, et où aucune espèce de surveillance ne vient mettre obstacle au brigandage qui pourrait si facilement et si impunément s'y exercer.

En Russie, on ne rencontre jamais, comme dans les pays civilisés, des vagabonds vivant de rapine et de vol ; on ne voit pas de ces bandits qui assassinent un homme pour une pièce de cinq francs. Bien au contraire, le paysan vous salue et vous fait passage ;

même l'hiver, il s'enfonce dans la neige pour vous abandonner le chemin frayé, et ne vous refuse jamais son aide lorsqu'il vous arrive un accident.

En France, les campagnes et les villes même sont trop souvent exploitées par des repris de justice, par des forçats en rupture de ban ; dans les États du Tsar, les malfaiteurs sont envoyés en Sibérie. Du moment où un homme est reconnu dangereux, on l'éloigne à tout jamais de la société où sa présence serait une tache, une source de mauvais exemples, une suite déplorable de récidives commises au détriment de la sécurité publique.

Nous avons habité pendant deux ans une maison située sur une grande route. Cette maison, qu'on appelait pompeusement *le Château*, ne se composait que d'un rez-de-chaussée ; les croisées n'avaient ni volets, ni persiennes. Aucune barrière ne la mettait à l'abri d'une escalade, et cependant la crainte des voleurs n'a pas troublé notre sommeil un seul instant.

De jour comme de nuit, nous avons traversé d'immenses forêts et couché à la belle étoile avec la même sécurité.

Même dans les villes de province où les volets de

toutes les maisons, qui n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée, se ferment avec un simple crochet placé en dehors, on n'entend jamais parler de vols et encore moins d'assassinats. On est pourtant à la merci des gens qui passent sur les trottoirs et qui pourraient facilement escalader les fenêtres.

Les vols de chevaux, qui du reste se font rarement en Russie, sont le fait des *tsiganes* nomades qui parcourent l'intérieur. Aussi leur refuse-t-on toujours la permission de séjourner dans les villages, et lorsqu'on les voit s'installer dans les champs environnants, tous les paysans se tiennent sur leurs gardes ; car il faut dire que, faute de pouvoir voler les chevaux, ces bohémiens dévalisent très-adroitement les basses-cours ; mais ils osent rarement s'introduire dans les chaumières et bien moins encore dans les maisons seigneuriales.

L'hospitalité est une vertu dont les Russes modernes ont hérité de leurs ancêtres. Un serf ne refuse jamais un morceau de pain au pauvre qui lui demande la charité ; il lui accorde même un gîte pour la nuit. On sait que la noblesse, surtout celle de la province, conserve encore ces anciennes habitudes d'hospitalité.

Jadis, chaque villageois laissait la porte de sa chaumière ouverte en son absence, et, avant de quitter son logis, il plaçait sur la table un pain et du sel ; de sorte que le voyageur qui se présentait chez lui pouvait se restaurer et se reposer.

Mais depuis les guerres de 1812, les soldats qui voyagent isolément sont devenus très-pillards ; aussi les paysans ferment-ils à présent la porte de leur chaumière quand ils s'en éloignent. Néanmoins ils n'ont pas cessé de faire la charité aux pauvres et de donner l'hospitalité aux voyageurs.

Le caractère des paysans est généralement mélancolique. Leur gaieté n'est jamais bruyante ; leurs chants sont empreints de tristesse. Dans l'ivresse même leur front ne se déride pas. Peu expansifs de leur nature, les serfs concentrent leur colère ; ils ne murmurent pas ; ils semblent résignés à tout ce qui leur arrive. Rien ne les surprend, ne les étonne ; ils doivent obéir : ils obéissent !

Comme nous l'avons déjà dit, les paysans à l'obrok qui habitent les grandes villes et ceux qui demeurent dans les centres manufacturiers, n'ont plus l'apathie qui les caractérisait alors qu'ils vivaient dans leur

village sous la férule du maître. Ils sont gais, rusés ; ils portent la tête haute, et si on les menace, ils vous disent énergiquement : « *Nè troune ménia !* » (Ne me touche pas !) Ce qui veut dire : Tu n'es pas mon seigneur, je ne t'appartiens pas. Malheur à toi si tu oses me frapper !

Le paysan russe est très-patient ; il endure de grandes souffrances avant d'avoir l'idée de se venger ; mais du jour où il a pris cette résolution, rien ne l'arrête ! Le knoute, l'exil en Sibérie ne sauraient l'effrayer. Pour arriver à son but, il affronterait la mort !

Dans un village appartenant à un de nos parents, les paysans se sont débarrassés de trois intendants dans l'espace d'une année. Le premier a été noyé dans un étang ; le second a été attaché à l'aile d'un moulin où on l'a laissé tourner jusqu'à ce que mort s'ensuive ; le troisième a été frappé de onze coups de hache.

Aux deux premiers meurtres, la police du district, ayant à sa tête le capitaine-ispravenik, fit une descente dans le village pour se saisir des coupables ; mais les recherches demeurèrent infructueuses, et l'on se contenta de punir les habitants de ce village en

leur envoyant une cinquantaine de soldats à nourrir et à loger pendant trois mois. Punition qui équivalait à une razzia ; car, en de semblables circonstances, les soldats ont carte blanche. Ils se conduisent comme en pays ennemi, maltraitent le malheureux paysan qui les loge, s'emparent de tout ce qu'il possède, et même de sa femme et de ses filles quand il est père de famille.

A la nouvelle du troisième assassinat, un rapport fut envoyé au gouverneur de la province, qui ordonna de faire une enquête pour découvrir le meurtrier. Il fallait un coupable à la justice ; sans quoi le capitaine-ispravenik courait la chance d'être destitué. Dans cette alternative, une seconde perquisition fut faite dans le village de notre parent, et elle n'eut point de meilleurs résultats que les précédentes. Ni les menaces, ni les coups, ni les ruses de la police ne purent obtenir la dénonciation du coupable.

Comme le capitaine-ispravenik était père de famille et désireux de conserver une place lucrative, vu les tours du bâton qui s'y rattachent, il trancha le nœud gordien pour obéir aux ordres du gouverneur.

Or, sans se préoccuper de l'acte arbitraire qu'il

allait commettre et foulant toute justice aux pieds, il fit simplement tirer au sort tous les habitants du village, s'en remettant au hasard pour avoir à livrer un coupable aux tribunaux, disons plutôt une victime; car l'individu désigné par le sort était sans doute très-innocent du crime pour lequel il allait être condamné au knoute et à la déportation dans les mines de la Sibérie.

Les choses se passèrent selon la volonté du capitaine-ispravenik.

Ajoutons à l'honneur du malheureux qui fut livré à la justice, qu'il ne faiblit point devant l'idée d'être à jamais séparé de sa famille; enfin, disons qu'il eut le courage de supporter la torture d'un supplice affreux, sans révéler le nom du coupable. Ce trait caractéristique dépeint l'énergie des paysans et devrait faire réfléchir les nobles qui veulent s'opposer à l'affranchissement des serfs!

Nous n'entrons dans ces détails que pour démontrer jusqu'où pourrait aller la vengeance des paysans, si l'émancipation réelle des serfs se faisait par trop attendre. En voici encore un terrible exemple :

Un certain M. Loubof, après avoir vécu quelques

années à Moscou, alla s'établir dans ses terres situées dans la province de Vladimir.

Il était marié et père de trois jeunes enfants.

Il avait reçu une de ces éducations brillantes qui effleurent toutes les sciences sans en approfondir aucune.

Quand il s'exprimait en français, il paraissait avoir des idées très-libérales ; mais lorsqu'il parlait sa langue maternelle au milieu de ses vassaux, ce n'était plus le même homme. Sa nature despote et orgueilleuse reprenait le dessus ; il s'abandonnait à des mouvements de colère qui le rendaient parfois cruel envers ses domestiques et ses paysans.

Nous avons eu souvent l'occasion de remarquer cette contradiction dans la manière d'être de certains gentilshommes russes. Ils avaient pour ainsi dire deux caractères bien distincts, et cela dépendait de la langue dans laquelle ils s'exprimaient. Quand ils parlaient français, ils semblaient avoir adopté toutes les idées de réforme qui se rattachent au nom de ce pays régénérateur ; le contraire arrivait lorsqu'ils parlaient leur langue. La nature revenait au galop ; l'ancienne aristocratie moscovite reparaissait avec tout son despo-

tisme et son orgueil patriotique qui dépasse de vingt coudées la morgue britannique.

Alors, leur mépris pour tout ce qui est étranger apparaissait au grand jour ; ils oubliaient que c'est aux étrangers qu'ils sont redevables d'être sortis de la barbarie et de l'ignorance dans lesquelles ils ont vécu jusqu'au dix-septième siècle !

Et fiers de leurs priviléges nobiliaires, ennemis de l'émancipation de leurs serfs, ils regardaient leurs paysans comme des bêtes de somme, et les traitaient avec une sévérité qui allait parfois jusqu'à la cruauté.

Empressons-nous de dire que si ces orgueilleux retardataires sont en majorité, il existe une jeune noblesse éclairée qui marche courageusement dans la voie du progrès, et que cette phalange d'hommes intelligents, de gens de cœur, compte dans ses rangs un jeune souverain animé des plus nobles sentiments.

Ainsi donc, M. Loubof était du nombre de ces esprits arriérés qui ne comprennent rien au-delà de leurs prérogatives nobiliaires.

Il y avait déjà trois ans qu'il s'était retiré dans son village, et sa femme venait de lui donner un quatrième

enfant, lorsque se passa le drame affreux que nous allons raconter.

Fatigués des punitions corporelles que M. Loubof leur infligeait, ses paysans formèrent un jour le projet de se débarrasser de leur persécuteur. Ceux qui avaient eu le plus à se plaindre de lui tramèrent un complot à la tête duquel se placèrent les hommes hardis et déterminés du village, et comme, d'après leurs idées religieuses, il leur répugnait de répandre le sang d'un chrétien, il fut convenu que l'on brûlerait M. Loubof et sa famille.

Or donc, pendant une nuit d'automne, à un signal convenu, une cinquantaine de paysans entourèrent sans bruit la maison seigneuriale qui était construite en charpente. Des tas de paille furent placés devant les portes et devant les fenêtres, et l'on y mit le feu. En un clin d'œil le bâtiment fut enveloppé dans un épais tourbillon de fumée et de flammes ; l'incendie se communiqua d'abord au toit qui était en planches et pénétra bientôt dans l'intérieur avec une intensité effrayante.

Cependant, au milieu de l'embrasement général et comme par un hasard providentiel, une petite fenêtre

avait été préservée, et cette fenêtre était précisément celle de la chambre des enfants de Mme Loubof.

On pense bien qu'aux premiers cris d'alarme cette malheureuse mère eut d'abord la pensée de sauver ces chères petites créatures. Aussi, n'écoutant que son instinct maternel, elle se précipita dans cette chambre, prit ses enfants dans ses bras, et s'élança par la fenêtre, suivie par la nourrice qui portait le nouveau-né.

Heureusement pour Mme Loubof la maison n'avait qu'un rez-de-chaussée ; la courageuse mère alla rouler sur le sol sans accident.

Tandis que cette scène émouvante se passait du côté d'un jardin attenant à la maison, et que la jeune femme, aidée de la nourrice, trouvait un refuge derrière un mur qui la séparait de l'incendie, un drame épouvantable attirait tous les habitants du village dans la rue sur laquelle donnait l'entrée principale de la demeure seigneuriale.

M. Loubof, les cheveux hérissés, les yeux hors de leur orbite, les vêtements en feu, venait de se présenter tout à coup sur le seuil embrasé de son château.

Un cri de surprise et d'effroi sortit des rangs des spectateurs à l'apparition inattendue du malheureux

qu'ils croyaient déjà étouffé dans les flammes. Les plus acharnés reculèrent épouvantés, et M. Loubof, avec la force que donne le désespoir, s'élança hors du brasier ardent qu'il venait de traverser si miraculeusement.

Épuisé par l'élan qu'il avait pris, il alla rouler jusqu'au milieu de la foule en se débattant dans des douleurs atroces. Ses chairs se carbonisaient sous ses vêtements réduits en amadou; ses cheveux étaient brûlés jusqu'à leur racine ; sa bouche écumait : il était horrible à voir !

Mais la vengeance des paysans était loin d'être assouvie. Ces esclaves, si cruellement maltraités par leur maître, ne devaient pas s'en tenir là.

Deux hommes de haute stature et d'une force herculéenne s'approchèrent de M. Loubof. L'un d'eux, le regardant sans pitié, lui dit d'une voix sinistre : « *Je suis Ilia Pavlovitch, que tu as roué de coups !... Que Dieu prenne ton âme !* » L'autre paysan lui dit à son tour : « *Et moi, je suis Dmitri Ivanovitch, dont tu as déchiré le dos à coups de baguettes !... Que la volonté du ciel s'accomplisse !* »

Et quand ils eurent dit ces mots, les deux paysans saisirent leur maître, l'un par les bras, l'autre par les

pieds, puis ils le balancèrent un instant et le lancèrent dans la fournaise, sans qu'aucun des spectateurs ne s'opposât à cet acte de barbarie.

Quant à Mme Loubof, elle était restée blottie derrière le pan de mur qui l'abritait contre les charbons enflammés que le vent éparpillait dans les airs.

Un de ses enfants s'était endormi sur ses genoux, tandis que le plus jeune était pendu au sein de sa nourrice.

Une fois la première frayeur passée, la pauvre femme se réjouissait d'avoir échappé à un aussi grand péril. Le calme renaissait peu à peu dans son âme en songeant que son mari n'aurait qu'une perte d'argent à déplorer. Hélas! l'infortunée était loin de penser que l'incendie avait été allumé par des mains criminelles, et que, victime d'une horrible vengeance, le père de ses enfants était mort dans les flammes.

Cependant le temps s'écoulait ; le silence de la nuit n'était interrompu que par le petillement du feu et le bruit des poutres embrasées qui s'écroulaient avec fracas dans la vaste fournaise.

Jusqu'alors aucun domestique ne s'était offert à la vue de Mme Loubof. Elle avait cru d'abord que son

mari les retenait pour maîtriser la violence de l'incendie ; puis, inquiète de ne pas savoir ce qui se passait, elle jeta un regard furtif par dessus le mur qui l'abritait, et vit, à sa grande surprise, la foule compacte des habitants du village qui semblaient plutôt assister à un feu de joie qu'à un sinistre.

— Nourrice ! qu'y a-t-il ? s'écria Mme Loubof en saisissant le bras de la villageoise.

Celle-ci baissa les yeux et ne répondit pas.

— Tu me caches un mystère !

La paysanne hésita un instant, puis elle répondit tristement :

— Maîtresse, vous êtes perdue !

— Comment ?... Que veux-tu dire ?

— Oui, maîtresse, vous êtes perdue, vous et vos enfants ! Ils ont juré d'exterminer votre famille. Je suis sûre qu'ils vous cherchent.....

— Serait-il vrai ?...

— Tenez, reprenez votre enfant ; ça me ferait trop de peine de le voir jeter dans les flammes.

— Et tu me quittes, malheureuse ! tu abandonnes lâchement ta maîtresse !

La nourrice garda le silence et reprit l'enfant.

— Je t'en conjure, nourrice, reprit Mme Loubof, dis-moi la vérité ! Qu'est devenu mon mari ?

— Dame ! votre mari... on a dû le jeter dans le feu.

— Mon mari !... Et tu m'as caché cet affreux complot ?... Le ciel te punira !

— Eh bien ! non ! je vous sauverai, maîtresse. La nuit est sombre ; suivez-moi.

Les deux femmes, chargées chacune d'un enfant et suivies des deux autres, s'étaient déjà glissées jusqu'au bout du mur pour sortir du village, lorsque deux hommes, les mêmes que nous avons vus si impitoyables envers M. Loubof, leur barrèrent le passage.

— Mort à la femme du tyran ! s'écria l'un d'eux en enlevant dans ses bras Mme Loubof.

— Mort aux louveteaux ! répondit l'autre.

Et il s'empara de trois enfants.

Malgré les supplications et les larmes de Mme Loubof, ces deux hommes se dirigèrent vers le lieu de l'incendie et précipitèrent la mère et les enfants dans le brasier.

La paysanne avait profité de ce moment pour cacher son nourrisson. Lui seul survécut à sa malheureuse famille.

M. Loubof n'est pas le seul seigneur qui ait péri dans les flammes. De semblables drames se sont déjà passés en Russie, et si on les ignore à l'étranger, c'est que les journaux de Saint-Pétersbourg et de Moscou n'ont point la permission de raconter, de divulguer ce qui se passe dans les provinces de l'intérieur de l'empire.

L'empereur Nicolas eut connaissance de tous les détails de l'horrible histoire que nous venons de raconter, et les coupables furent sévèrement punis; mais, à moins de faits aussi graves, le gouvernement est loin de savoir tout ce qui se passe dans les villages.

Chaque seigneur est maître sur ses terres, et le chef de police n'ira pas se renseigner sur les lieux, contrôler la conduite d'un gentilhomme influent qui peut lui faire perdre sa position, puisque la noblesse se réunit tous les trois ou quatre ans pour nommer les employés du district, et que c'est au suffrage de cette aristocratie que le chef de police doit sa place.

Pour tout ce qui touche les paysans, le cas de rébellion excepté, le capitaine-ispravenik fait un rapport insignifiant au gouverneur de la province.

Le gouverneur de la province en adresse un semblable au ministre de l'intérieur.

Et le ministre de l'intérieur, après avoir résumé tous les rapports des gouverneurs, se présente à l'empereur et lui dit : « *Sire, tout est en ordre, tout va bien.* »

C'est ainsi que les choses existaient du temps de Nicolas Ier, qui n'en savait pas moins une partie de ce qui se passait par les agents secrets qu'il envoyait dans les provinces. Pourtant, il est arrivé quelquefois que les employés du Tsar s'entendaient avec les gouverneurs pour lui cacher la vérité ; tant il est vrai que les souverains russes ne sont jamais initiés qu'aux choses que leur entourage juge à propos de leur faire connaître.

Mais revenons à l'histoire des paysans.

Pour ne pas aimer à répandre le sang, les paysans n'en sont pas moins barbares parfois, ainsi que nous venons d'en donner un exemple terrible. Néanmoins, nous affirmons qu'il y a plus d'irréflexion que de méchanceté, plus de stupidité que de cruauté dans leurs actions. Ils se laissent souvent influencer par leurs idées superstitieuses. En voici un exemple :

Les popes, en prêchant dans leurs églises, en 1812, une croisade contre les Français, avaient fini par persuader les gens de la campagne que l'armée de Napoléon n'était composée que d'hérétiques.

— Ne parlez pas à un Français! leur disaient-ils; ce sont tous des diables. Ils ne se signent jamais devant les églises, et ne portent point d'images saintes à leur cou. Vous pouvez les tuer; ce sont les ennemis de la Russie et de la religion orthodoxe. »

Si cela se prêchait dans les villages au début de cette fatale campagne, on doit se figurer ce qu'on a dû dire en voyant profaner les églises; car il n'est que trop vrai qu'on ne les a pas respectées. On en a fait des magasins, des ambulances et même des écuries, et ce fut une bien grande faute que d'attaquer les croyances religieuses d'un peuple superstitieux ; car du jour où l'on profana les églises, on s'attira la haine de toute une nation.

Des paysans nous ont raconté à nous-même, qu'excitées par les prêtres, leurs femmes achetaient des prisonniers français aux Cosaques chargés de conduire ces malheureux dans l'intérieur du pays. A cet effet, elles se cotisaient entre elles, marchandaient un Fran-

çais sur sa bonne mine, et le payaient de 3 à 4 *pétaks* (le pétak vaut 15 centimes).

Alors, le pauvre prisonnier devenait la souris entre les griffes du chat. On jouait avec lui, puis on le tuait. Il y en avait qu'on jetait dans les puits, d'autres qu'on faisait rôtir dans le four; quelquefois on les enterrait jusqu'aux épaules et la tête servait de but aux enfants du village qui visaient dessus à coups de pierre.

Parfois on leur crevait les yeux, et la foule s'égayait des culbutes que les malheureux faisaient en marchant.

Il est arrivé que des Bretons, des Espagnols et des Italiens ont été préservés de ces affreux supplices parce qu'ils portaient des scapulaires. La présence d'une croix ou d'une médaille de saint faisait cesser ces amusements barbares. Alors le prisonnier échappait à lá mort; on le nourrissait et on le rendait aux premiers Cosaques qui passaient par le village.

Notons que les hommes ne participaient pas toujours à ces cruautés; évidemment, si ces gens et les prisonniers avaient pu se comprendre, de telles atrocités n'auraient point eu lieu.

Depuis cette époque désastreuse l'intelligence des

paysans s'est un peu développée par la force des choses. Bien qu'en dehors du rouage des idées nouvelles, leurs yeux aperçoivent déjà la lumière civilisatrice ; et dans certaines provinces l'émancipation est, en ce moment, l'unique point de mire des paysans.

Il y a vingt ans, et même jusqu'à la mort de l'empereur Nicolas, les serfs n'avaient pas d'idée arrêtée sur la liberté. Ce mot magique, commenté par les fortes têtes de l'endroit, se résumait ainsi dans leur pensée : *un homme libre est dispensé de tout travail et son seigneur doit le nourrir.*

Comme le mot liberté n'était jamais prononcé par leur maître, qui avait intérêt à ne pas les éclairer sur sa signification, ces pauvres encroûtés erraient de conjectures en conjectures, et chacun d'eux se flattait de pouvoir vivre selon ses goûts, sans même songer aux nécessités de la vie matérielle.

Nous allons en donner une preuve d'autant moins irréfutable que nous y avons joué un rôle :

Vers la fin du règne de l'empereur Nicolas, nous accompagnâmes un de nos parents dans une petite propriété dont il venait d'hériter.

C'était un hameau de neuf maisons, renfermant

trente âmes. On y comptait onze laboureurs ou chefs de famille.

Comme notre parent était très-contrarié de payer un intendant pour la gestion d'un domaine d'aussi peu d'importance, nous lui proposâmes d'affranchir cette poignée de paysans.

— Non point! nous répondit-il. Je ne leur accorde pas la liberté; mais je leur abandonne les trois cents arpents de terre labourable qui m'appartiennent, les maisons qu'ils habitent et qui sont à moi, mes prés, le bois de chauffage, etc., etc.; ils deviendront mes fermiers, et chacun d'eux me paiera annuellement une redevance de 10 roubles argent (40 francs).

— La seule condition que j'y mette, ajouta-t-il, c'est que vous vous chargerez de régler ce fermage. Cela vous apprendra à connaître nos paysans que, vous autres étrangers, vous nous accusez toujours de conduire le fouet à la main.

Le même jour, les onze chefs de famille furent informés de la grâce que venait de leur accorder leur seigneur, et un hourra prolongé accueillit cette nouvelle.

L'hiver se passa, et l'année suivante, vers la fin de

la moisson, nous nous rendîmes au milieu de nos fermiers improvisés, pour jouir du tableau de leur prospérité.

Hélas ! quelle déception !... Les malheureux étaient plongés dans la plus affreuse misère ; leurs enfants manquaient de pain ! Non-seulement ils n'avaient pas cultivé leurs champs ; mais, plongés chaque jour dans une ivresse abrutissante, ils avaient vendu jusqu'à leurs vêtements d'hiver pour acheter de l'eau-de-vie.

— « Nous ne voulons plus être libres ! s'écrièrent-ils en nous voyant. Battez-nous, châtiez-nous, mais soyez notre maître comme auparavant. »

Voilà ce que nous avons vu !

Maintenant il faut dire que les laboureurs laissent la moitié de leurs terres en jachère ; qu'ils manquent de fumier pour engraisser le sol et que généralement leurs champs sont très-mal cultivés. Ajoutons à cela l'éloignement de tous débouchés pour la vente de leurs produits, leur paresse et l'absence de tout bien-être à laquelle ils sont habitués, et l'on sera bientôt persuadé que le paysan qui vit dans l'intérieur du pays, même lorsqu'il est laborieux, ne travaille que juste ce

qu'il faut pour subvenir aux premières nécessités de la vie animale.

Que peut-il souhaiter quand il a une paire de bœufs ou un cheval? Là se borne son ambition; c'est le bonheur pour lui.

Il est très-difficile de juger un peuple en masse; il y a toujours des exceptions qui lui sont plus ou moins favorables; mais pour peu qu'on ait habité la Russie et que l'on en comprenne la langue, on peut se convaincre que le Russe est très-apte au commerce. Il est mielleux, insinuant, humble, insistant jusqu'à l'importunité, physionomiste et très-rusé.

Il est bien entendu que nous ne comprenons pas dans cette catégorie le pauvre mougik qui n'a jamais quitté son village.

L'ouvrier russe imite, copie; mais il n'invente rien. Il réussit dans tous les travaux qui demandent de la force et de la patience; mais sa nonchalance le rend peu propre aux choses d'art. L'idée lui manque toujours; il n'a pas d'initiative.

Pour connaître le Russe dans sa naïveté primitive, il faut se tourner vers le serf laboureur.

Pour rencontrer le Russe vicieux, aux mœurs dépravées, il faut entrer dans les fabriques.

Pour faire connaissance avec le Russe laborieux, intelligent, il faut voir à l'œuvre les charpentiers et les maçons des provinces de Vladimir et de Costroma, les maraîchers de Saint-Pétersbourg, lés mariniers de Tver, et ces *ienechiks* (cochers de la poste aux chevaux) dont l'intrépidité et l'adresse sont vraiment remarquables. Ces derniers se recrutent principalement dans les villages qui bordent la route impériale de Saint-Pétersbourg à Moscou, ou de Moscou à Calouga et à Vladimir.

Pour ceux-là, ce sont des travailleurs, des hommes tellement supérieurs aux paysans enchaînés à la charrue, qu'on est tenté de croire qu'ils ne sont point de la même race, et pourtant ce ne sont que des serfs à l'obrok dont les capacités intellectuelles ont été développées par le contact de la civilisation des grandes villes où leur état les appelle.

Maintenant que nous avons mis en face du serf laboureur le serf à l'obrok, et que nos lecteurs ont pu apprécier leur caractère distinctif, nous allons décrire leurs usages en puisant dans les souvenirs que nous

ont laissés les quinze années que nous avons passées en Russie.

Le paysan est généralement poli et ne manque jamais de saluer l'étranger qu'il rencontre sur son chemin.

Il tutoie tout le monde, voire même son seigneur.

Il ne se couvre jamais la tête chez lui par respect pour les images saintes que tout chrétien doit avoir dans sa chambre.

Avant de prendre ses repas, il fait ses ablutions comme les mahométans, c'est-à-dire qu'il verse un peu d'eau sur ses doigts pour se purifier de tout ce qu'il aurait pu toucher d'impur.

Il a une telle croyance dans la résurrection de son corps, qu'il conserve soigneusement tous les poils qui tombent de sa barbe, afin de paraître au grand complet dans le royaume des cieux pour y jouir des plaisirs matériels qu'il espère.

Cette vénération pour la barbe tient encore aux idées du mahométisme, et cette idée est tellement fixe chez de certaines gens, que nous en avons vu s'exposer à une grêle de coups de pied et de coups de poing pour ramasser les poils de la barbe qu'on leur avait arrachés en les maltraitant.

Or donc, on peut se figurer le désespoir de ces malheureux, lorsque le seigneur en fait des soldats, et qu'on leur rase impitoyablement cette barbe pour laquelle ils ont tant de vénération !

La jeune génération, quoique bien arriérée encore, abandonne pourtant peu à peu ces vieilles superstitions à de certains sectateurs, ennemis irréconciliables de tous les chrétiens qui ne suivent pas scrupuleusement les traditions de la Bible.

Tout paysan ou tout marchand, fût-il millionnaire, dès qu'il appartient à un seigneur, porte la chemise par dessus le pantalon ; mais du jour où le paysan passe au service de son maître en qualité de domestique, il rentre sa chemise dans son pantalon. Il en est de même pour le marchand qui devient affranchi ou pour le serf qui endosse l'uniforme.

Bien des étrangers se trompent en supposant que cette manière de porter la chemise, jointe à l'habitude de laisser croître la barbe et les cheveux, soit une marque distinctive de la servitude des serfs ; c'est simplement l'ancien costume moscovite qui fut porté jusqu'à l'époque où Pierre I[er] fit adopter les modes allemandes à la noblesse russe. Les paysans n'avaient

aucune nécessité de changer le leur, d'autant plus que c'est le costume national, et ils l'ont conservé.

Or, le costume des paysannes n'a pas subi de changement. Les jeunes filles portent leurs cheveux réunis en une seule tresse pendante sur le dos. Leurs cheveux, séparés au milieu du front, forment deux bandeaux lisses qui encadrent leur visage jusqu'à la hauteur des oreilles qui restent à découvert. Elles ornent leur front et leur tresse de fleurs naturelles et de rubans ; mais lorsqu'elles se marient elles doivent faire le sacrifice de leur chevelure. On leur coupe leur tresse, et dès ce jour, elles sont condamnées à porter un bonnet dont la forme varie selon la mode de la province qu'elles habitent.

Cet usage est tellement consacré par le temps, qu'un mari, malgré son désir, n'oserait pas autoriser sa femme à conserver sa chevelure.

Dans la langue russe, *krasna* (rouge) est synonyme de beau.

Quand on veut exprimer qu'une jeune personne est belle, on dit : *Krasnaïa dèvitsa.* (C'est une fille rouge.)

Par la raison que cette couleur est plus éclatante que les autres, elle est toujours de mode. Les jeunes

garçons l'affectionnent pour leur chemise, et les jeunes filles la choisissent pour celle de leur jupon.

Les femmes tartares, et plus tard les Géorgiennes, ont amené en Russie la mode de se peindre le visage.

Sans parler des femmes des marchands russes qui se barbouillent la figure de rouge et de blanc, et qui connaissent très-bien la manière de s'allonger les yeux et de se noircir les sourcils, les paysannes de certaines provinces ne sont pas exemptes de ces raffinements de coquetterie.

Il y en a même qui, toujours à l'instar des femmes de marchands, se noircissent les dents en mâchant des feuilles de bétel.

Les paysannes n'emploient pas le rouge de Chine, leurs moyens pécuniaires s'y opposent; mais elles font usage d'une racine blanche qui ressemble beaucoup au panais et qu'elles trouvent dans les champs. Cette racine, lorsqu'on s'en frotte les joues, laisse une teinte rosée sur la peau; elle a l'avantage de ne pas s'effacer et permet de se laver tous les jours sans subir d'altération.

La femme est toujours femme, quand il s'agit de toilette et de coquetterie. Nous avons passé dans des

cantons où toutes les jeunes filles, faute de mieux, se barbouillaient les joues avec de la brique pilée. Elles étaient rouges, *krasna ;* mais elles n'étaient pas belles !

Les paysannes ne connaissent pas les pommades parfumées ; elles se graissent les cheveux avec du saindoux ou du suif. Cette odeur, mêlée à celle de la transpiration de ces femmes, employées à de rudes travaux, rend le beau sexe inabordable pendant la semaine ; mais le dimanche, lorsque le bain russe les a nettoyées de la tête aux pieds, on rencontre souvent de très-jolies filles, dont le costume de fête rehausse encore la beauté.

Une famille tout entière ne possède qu'un seul et unique peigne. Ce peigne est souvent attaché à une ficelle, et pend à côté d'un petit miroir si mal étamé, si peu poli, qu'on s'y voit les traits décomposés et comme si l'on se faisait la grimace. Pendant la Semaine-Sainte, ce miroir est recouvert d'un linge, afin que les jeunes filles ne puissent pas s'y regarder, et par conséquent charger leur conscience d'un péché de coquetterie.

A l'exception de la coiffure, qui varie dans plusieurs

provinces, la forme des vêtements est toujours la même.

Il en est de même pour la nourriture. Du Dnièpre aux Monts-Ourals, de Saint-Pétersbourg jusqu'aux rives du Volga, les paysans se nourrissent de soupe aux choux, de gruau, de sarrazin, de lard, de lait, d'œufs et de pain. Leur ménage leur fournit tout; ils n'achètent que le sel.

Chaque automne les ménagères font leur *kislaïa-kapousta;* ce sont des choux hachés très-grossièrement, qu'on laisse aigrir dans l'eau salée, à peu près comme la choucroûte, si ce n'est que la choucroûte est fine et blanche, tandis que le *kislaïa-kapousta* est vert et coupé en gros morceaux.

C'est avec ces choux aigris que les Russes font leur *chtchi*, espèce de soupe épaisse qu'ils mangent toujours avec un nouveau plaisir depuis le 1er janvier jusqu'au 31 décembre.

Comme tous les paysans n'ont pas les moyens de pouvoir mettre un morceau de lard dans leur *chtchi*, dans la généralité des ménages cette soupe se compose exclusivement de choux cuits dans l'eau.

Les Russes n'ont point l'usage de couper du pain

dans leur *chtchi;* mais lorsqu'ils en ont rempli leur écuelle, ils y mettent beaucoup de gruau de sarrazin concassé.

Ce gruau de sarrazin se nomme *kacha.* On le fait cuire dans l'eau que l'on sale en le mettant au four; il devient très-épais et se sert presque sec.

Le *kacha* s'humecte encore avec du lait, du beurre ou du *kvouasse*, qui est une boisson, et pendant le carême avec une huile verte et épaisse qui a l'odeur de l'huile à quinquet.

Le beurre frais est inconnu; on ne se sert que de beurre fondu.

Le *kvouasse* est la boisson nationale; c'est de la farine de seigle que l'on délaie dans de l'eau chaude. Cette pâte doit fermenter plusieurs jours, et quand elle a atteint une certaine aigreur, on la sale, on y jette des feuilles d'absinthe, et comme sa fabrication se fait dans une espèce de baquet, on l'emplit d'eau chaude en mêlant bien le tout.

Huit jours après, le *kvouasse* devient moins épais, et se boit avec délices à la table de la riche aristocratie comme sous le chaume du pauvre serf.

Les domestiques des plus grandes maisons n'ont

point d'autre nourriture que celle des paysans ; seulement, le jeudi et le dimanche, on ajoute de la poitrine de mouton, coupée par petits morceaux, dans leur *chtchi*, qui devient alors mangeable.

L'*ogourtsé* est un légume qui tient du cornichon et du concombre ; c'est un grand régal pour les Russes de toutes les classes de la société. L'*ogourtsé* se mange cru ou salé dans une eau aromatisée avec différentes herbes odorantes. On sale aussi des choux entiers de cette manière, et on les mange, sans aucune autre préparation, les jours maigres.

Mais ce qui mérite surtout une mention honorable parmi les comestibles nationaux de l'ancienne Moscovie, ce sont les champignons qu'on recueille dans les bois de bouleaux. L'espèce en est très-variée, et chacun de ces champignons a sa manière particulière d'être apprêtée. Les Russes en sont très-friands, et ils ont raison : c'est un manger de roi.

Dans de certaines contrées on trouve dans les champs des asperges sauvages, voire même des truffes blanches qui n'ont aucun goût ; mais l'estomac du paysan a besoin d'une nourriture plus substantielle, et le gruau de sarrazin, dont il ne se lasse pas plus que

de son *chtchi* habituel, est un aliment très-sain et très-nourrissant. Aussi les Russes mangent-ils beaucoup moins de pain que les Français et bien moins de pommes de terre que les Allemands.

Pourtant, le pain leur coûte peu, le seigle n'étant pas cher et chaque serf pouvant en récolter dans son champ. Il en est de même pour la pomme de terre. Le terrain ne manque pas ; chaque paysan pourrait en cultiver bien au delà des besoins de sa famille ; mais, disons-le, le peuple des campagnes est prévenu contre ce second pain que nous devons à l'Amérique, et qui rend de si grands services aux classes pauvres des contrées populeuses de l'Europe.

Le clergé russe, imbu de ses vieilles idées rétrogrades, anathématisa les pommes de terre à leur apparition sur le sol de la Russie ; il prétendit que c'était une nourriture impure, bonne pour les pourceaux et les Allemands qui les apportaient de leur pays. Enfin, en pleine chaire, il a été dit dans les églises du rit grec que c'était un péché de manger des pommes de terre. Voilà la raison pour laquelle les paysans se privent encore de cet aliment dans plusieurs provinces de l'empire.

Les Russes aiment beaucoup les œufs durs; ils mangent également des œufs sur le plat ou des œufs brouillés ; mais l'omelette leur est inconnue, et quant aux œufs à la coque, il en faudrait une douzaine par personne ; car ils les avalent comme des pilules sans manger de pain avec.

Dans tous les cas, et quelle que soit la manière dont on accommode les œufs, il faut avoir soin, lorsqu'on les a cassés, d'en écraser la coquille. Si l'on manquait à cette coutume, la ménagère serait persuadée que le diable viendrait se glisser dans la coquille, et que, par conséquent, la poule serait ensorcelée et ne pondrait plus.

Comme les arbres fruitiers sont rares en Russie, vu la rigueur du climat des provinces septentrionales, le peuple se rejette sur les légumes. Il mord avec plaisir dans les carottes, les navets, les ogourtsés et le blé de Turquie crus ; il est friand de graine de pavot qu'il mange à poignée, et il croque avec leur cosse les pois nouveaux.

Les jours de fête il se régale de galette de sarrazin, de crêpes de farine de seigle, de gâteaux pétris de miel et de graine de pavot ; mais il croirait commettre un sacrilége s'il mangeait du pigeon, qui est l'image

symbolique du Saint-Esprit. Pour lui c'est un péché de manger du lièvre, parce que cet animal naît les yeux fermés. Il éprouve également une grande répulsion pour certains poissons, principalement pour l'anguille qui ressemble au serpent ; mais il mange volontiers du poisson sec pendant le carême et pendant tous les jours maigres consacrés par l'Eglise schismatique, c'est-à-dire pendant la moitié de l'année.

L'observation du maigre est tellement inculquée dans l'esprit de la nation, que les malfaiteurs eux-mêmes la suivent dans les prisons.

Nous avons vu une femme vouloir absolument jeûner, et cette malheureuse, qui se signait à la vue d'une église, venait d'assassiner son mari.

Au printemps, les paysans ont l'habitude de faire, à coups de hache, des incisions aux bouleaux pour en boire la séve qui est très-abondante à cette époque. Ils font aussi infuser des bourgeons de bouleaux ou de l'absinthe dans de l'eau-de-vie du pays ; ils prétendent que cette liqueur est très-stomachique, et ils en consomment beaucoup.

Cependant, malgré toutes les privations auxquelles sont condamnés les paysans, ils sont robustes. Ra-

massés et trapus, ils ne sont point nerveux. Ils ont les épaules larges et le cou ordinairement très-court, comme ces statues d'Hercule que les sculpteurs grecs nous ont laissées.

Ils sont généralement forts des reins et des bras; mais souvent faibles des jambes. Si l'on en recherche la cause, on est porté à croire qu'étant accoutumés à monter à cheval et à aller en chariot dès leur bas-âge, ils ne se sont point familiarisés avec la marche, et que, par conséquent, ils n'ont pas acquis cette souplesse et cette agilité que donne ce salutaire exercice.

Lorsqu'on réfléchit que les enfants se nourrissent des aliments les plus grossiers, qu'ils sont mal vêtus, mal soignés, qu'ils ont toujours les pieds nus, qu'ils ne boivent que de l'eau et qu'ils dorment sur la dure, on ne s'étonne plus qu'il en meurt soixante sur cent ; mais aussi, on reste convaincu que ceux qui peuvent résister à tant de misère sont doués d'une constitution vigoureuse, à l'épreuve des intempéries du climat et de toutes les tribulations que l'esclavage leur prépare.

Autant le froid convient au tempérament des Russes, autant la chaleur les accable et les énerve. D'ailleurs, cette observation se rapporte à tous les peuples du Nord.

Voyez les Samoïèdes que l'on amène à Saint-Pétersbourg ; ils n'y vivent pas longtemps. Il leur manque pour vivre leurs quarante degrés de froid et leurs plaines glacées ; il leur suffit de passer un été sur les bords de la Néva pour succomber à ce changement de température.

Les rennes que l'on a cherché à acclimater à Saint-Pétersbourg ont éprouvé le même sort. Les hommes et les animaux ressemblent aux plantes qui s'étiolent et périssent quand on les transporte dans des régions lointaines dont la température leur devient mortelle !

On a souvent parlé de la longévité des paysans russes. En remontant à la source des faits, nous avons acquis la certitude qu'il n'y a pas autant de centenaires en Russie qu'on se plaît à le dire. Par exemple, pour être centenaire en 1860, il faudrait être né en 1760, sous le règne d'Élisabeth Petrovna, fille de Pierre Ier. Un vieillard de cet âge aurait vécu sous les règnes de Catherine II, de Paul Ier, d'Alexandre Ier, de Nicolas Ier et d'Alexandre II. Eût-il toujours demeuré dans son village, il est à présumer que ce vieillard aurait conservé le souvenir de quelque fait important accompli dans ce laps de temps.

Eh bien! tous les prétendus centenaires que nous avons interrogés étaient d'une ignorance complète sur ce qui s'était passé pendant leur existence, et quand nous les avons questionnés sur leur âge, les uns nous répondaient naïvement : « Je suis né quand on a abattu le grand arbre qui était près du pont. » Les autres nous disaient : « L'année de ma naissance, la rivière a débordé. »

Il nous a été d'autant plus impossible de vérifier l'exactitude de ces assertions, qu'aucun des habitants du village ne se souvenait d'avoir entendu parler de l'arbre abattu, ni du débordement de la rivière.

Ce qui nous a paru le plus vraisemblable, c'est que ces vieillards ignoraient leur âge, puisqu'à l'époque supposée de leur naissance, les popes ne savaient ni lire ni écrire, et disaient la messe par cœur. Par conséquent, ils n'enregistraient point les naissances, les mariages, non plus que les décès. Or, comme il n'y avait pas de registres dans les paroisses et que les villages étaient aussi dépourvus de mairie qu'ils le sont encore aujourd'hui, il est très-facile aux vieillards de se donner tel âge qu'il leur plaît.

Aujourd'hui même un homme, noble ou paysan,

âgé de cinquante ans, serait dans l'impossibilité de fournir son acte de naissance, tant cette partie de l'administration civile a été négligée en Russie.

Un journal allemand a dit que la mortalité annuelle de l'Empire de Russie s'élevait à soixante mille âmes, et que sur ces soixante mille âmes on pouvait compter neuf cents centenaires. Il ajoute même qu'il n'est pas rare de voir des vieillards de cent vingt, cent trente et cent cinquante-cinq ans! C'est une absurdité! Un tel homme serait né sous le règne de Pierre Ier, contemporain de Louis XIV!

Lorsqu'un paysan se marie, il n'a besoin que de la permission de son seigneur qui la lui accorde verbalement.

Il n'y a pas de publication de bans. Le mariage civil n'existe pas. Il suffit d'acheter un billet de confession et de payer un pope pour s'unir à l'église.

On voit donc, d'après ces détails, que nous avons raison de dire qu'il faut se méfier des centenaires russes, quand l'authenticité de leur âge n'est pas mieux établie que celle de leur mariage.

L'histoire nous montre le peuple russe adonné de tout temps à la boisson.

D'où lui vient cette habitude dégradante? Est-ce pour réchauffer ses membres engourdis par un froid excessif? Est-ce pour trouver dans l'ivresse l'oubli de sa misère et de son esclavage abrutissant?

En regardant déjà loin en arrière, nous voyons qu'Ivan III, fut contraint de donner des lois très-sévères pour mettre un frein à l'ivrognerie des habitants de Moscou et des campagnes. Plus tard, Boris Godounof supprima un grand nombre de cabarets dans la ville de Moscou; non-seulement on y buvait, mais c'étaient encore des lieux de corruption et de débauches. Les femmes s'y prostituaient pour quelques verres d'eau-de-vie; les enfants de boyards, les strélitz, les cosaques s'y mêlaient au menu-peuple. On y jouait aux dés et aux jeux de hasard; puis lorsque les têtes s'échauffaient, il était rare que les injures et les coups ne terminassent pas ces rassemblements tumultueux.

D'après cela, on peut se figurer ce qui se passait dans les villes de province et dans les villages, où les seigneurs protégeaient ces débits de boissons spiritueuses qui leur rapportaient de grands bénéfices.

Depuis longtemps la couronne s'est appropriée cette branche d'industrie et les seigneurs russes n'ont plus

le droit de fabriquer et de vendre de l'eau-de-vie dans leurs villages.

Grâce à cette mesure, l'ivrognerie a beaucoup diminué; du reste, les fermiers qui exploitent l'entreprise des eaux-de-vie dans tout l'empire, ajoutent une si grande proportion d'eau dans leur alcool, qu'il faut en absorber une forte quantité pour s'enivrer. Aussi les paysans boivent-ils plusieurs grands verres d'eau-de-vie avant qu'elle ne leur porte à la tête.

Ajoutons que les cabarets russes ont quelque chose de repoussant. C'est une pièce sale, infecte, qui n'est pas toujours planchéiée et dans laquelle on ne trouve ni table pour poser son verre, ni banc pour s'asseoir. Les paysans consomment debout, sur une petite planche placée devant un guichet, par lequel le débitant passe sa marchandise en même temps que le consommateur lui remet son argent : donnant, donnant. Et le cabaretier laisse les pratiques s'injurier et se battre tout à leur aise ; voilà où en est la civilisation dans les villages.

Il est d'usage que les serfs d'une propriété se marient entre eux, et le seigneur se refuse rarement à ces unions ; mais si un paysan d'un autre domaine

vient demander une fille en mariage, on la lui refuse presque toujours ; car c'est une perte pour le seigneur, puisque cette fille a sa valeur intrinsèque et qu'elle appartiendrait dès lors au propriétaire de son mari qui la compterait au nombre de ses esclaves.

On voit assez souvent dans les villages des unions maritales entre des garçons de seize ans et des filles de douze à treize ans.

L'Église orthodoxe tolère ces mariages tant soit peu asiatiques, et le gouvernement n'y met pas d'obstacle, puisque le marié devient contribuable envers la couronne en sa qualité de chef de maison ; quant au seigneur il y gagne un laboureur de plus.

Ces unions-là sont ordinairement arrangées par les parents des jeunes mariés. L'amour n'y est pour rien ; l'époux ne cherche pas à faire valoir ses droits à cet âge-là.

Au point de vue de la moralité, nous blâmons cet usage, et l'on sera de notre avis, en se rappelant que toute la famille, pêle-mêle et sans distinction de sexe, couche sur la plate-forme du four où la rigueur du froid la contraint à s'entasser pendant l'hiver. Or, il arrive presque toujours que la mariée est la victime des ins-

tincts brutaux des parents de son mari, et qu'elle est la femme de tout le monde avant de devenir la sienne.

Disons encore, pour compléter ce tableau scandaleux, que les soldats en cantonnement dorment avec la famille, et qu'ils ne se font aucun scrupule de s'approprier la femme et les filles des paysans chez lesquels ils logent.

Puis, il y a des officiers qui ne dédaignent pas un joli minois; puis encore le seigneur qui peut ordonner et l'intendant que l'on n'ose repousser.

Certes, il faut qu'une fille ait la vertu bien chevillée dans le cœur pour rester sage au milieu de la dépravation qui l'entoure dès son enfance! Pourtant il s'en rencontre; nous en avons connu qui ont préféré subir des punitions corporelles, plutôt que de céder aux exigences de l'intendant de leur village.

En revanche, il y en a qui vendent leurs faveurs 20 centimes; d'autres qui se donnent quand on leur a fait prendre quelques verres d'eau-de-vie. Et puis, il y en a qui aiment de toutes les forces de leur âme; mais elles n'ont jamais d'épanchement, de gaieté, ni d'élan. Dans le bonheur comme dans la souffrance, elles sont toujours mélancoliques et tristes.

Les jeunes garçons sont encore plus apathiques que les filles. Leur regard ne s'anime pas ; leur bouche reste muette auprès d'une femme, fût-elle leur fiancée. Ils sont invariablement flegmatiques et silencieux. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'après le mariage ils ne sont pas plus dégourdis qu'auparavant; même quand ils se marient à l'âge où un homme comprend l'acte qu'il vient d'accomplir.

En Russie, l'existence des villageois est peu variée. Les dimanches et les jours de fêtes, les jeunes filles se réunissent dans la principale rue du village, forment un cercle en se tenant par la main, et chantent de ces vieilles mélodies de la Petite-Russie, généralement très-monotones. Les garçons ne se mêlent pas volontiers à ces insipides rondes que nulle gaieté ne vient animer.

Quant aux femmes, elles restent à causer sur le devant de leurs portes, tandis que les hommes fument pour se distraire un tabac qu'ils ont le droit de cultiver, et qu'on appelle *tutune*.

A propos de tabac, disons que jusqu'au règne de Pierre Ier, l'usage de fumer et de priser était considéré comme un péché par l'Église grecque, et que

quiconque enfreignait cette loi était condamné à avoir les narines coupées.

Ce fut Pierre Ier qui introduisit le tabac en Russie en 1698 ; et comme les Anglais, avec lesquels il concluait un traité de commerce, lui observaient que la religion orthodoxe proscrivait le tabac, le monarque, qui était alors à Londres, leur répondit :

« — Ne craignez rien ; à mon retour dans mes États, je donnerai des ordres en conséquence. »

Et maintenant tout le monde fume et prise en Russie, à l'exception des Rozkolnitz qui ont conservé les anciens préjugés de l'Église à l'égard du tabac.

Ainsi donc nous ne craignons point de dire que la Russie est un pays triste, tant par son aspect monotone que par le caractère de ses habitants : nous ne parlons pas de la noblesse.

Les veillées d'hiver, dans les villages, n'ont aucune animation ; jamais un éclat de rire ne s'y fait entendre. Les femmes n'ont point d'entrain dans leur conversation. Elles filent silencieusement, tandis que les jeunes filles peignent leur chanvre en chantant sur un ton larmoyant.

Et puis la chambre dans laquelle se réunissent les

femmes du village est à peine éclairée. La chandelle est un objet de luxe chez tous les paysans ; ils s'éclairent au moyen de petites lattes de sapin. Ces petites lattes, très-minces, s'allument par un bout, tandis que le bout opposé est placé dans une pince en fer fixée au bout d'une espèce de trépied qui est au milieu de la chambre. La latte qui se consume est remplacée par une autre latte, et ainsi de suite. Ce luminaire est peu dispendieux, mais il exige la présence continuelle d'une personne pour l'entretenir.

Non-seulement le paysan est routinier, mais il est superstitieux, comme on a pu s'en convaincre par les détails que nous avons donnés sur son caractère et ses mœurs. Autrefois, quand il voulait se construire une chaumière, il plaçait un morceau de pain dans l'endroit où il avait le projet de l'édifier. Au bout d'un certain temps, il allait voir si les chiens l'avaient mangé ; s'il retrouvait son morceau de pain c'était d'un bon augure : l'emplacement devait lui être favorable. Dans le cas contraire il abandonnait l'endroit, persuadé qu'il lui serait funeste. Pourtant cette vieille superstition a dû céder devant la volonté de l'empereur Alexandre Ier, qui ordonna que les maisons fus-

sent alignées dans tous les villages situés sur les grandes routes.

Comme on le voit, il faut avoir une main de fer pour gouverner le peuple russe ; chaque fois que les Tsars veulent faire un pas en avant vers le progrès et la civilisation, ils sont forcés d'user de leur omnipotence pour vaincre les anciens préjugés de leur peuple.

Pourtant cette tâche eût été moins difficile si les seigneurs, restés en contact journalier avec leurs serfs, avaient cherché à les éclairer. Mais la noblesse n'a jamais songé qu'à son intérêt personnel, sans s'occuper sérieusement du sort de ses paysans.

CHAPITRE VI

De la religion grecque, des églises, des cérémonies religieuses et des curés de village.

On connaît les querelles religieuses soulevées par l'arianisme sous le règne de l'empereur Constance, et combien le gouvernement de Julien l'Apostat fut préjudiciable à la religion chrétienne ; mais quand Théodose le Grand monta sur le trône des Césars après avoir préalablement régné à Constantinople, le culte du vrai Dieu s'élevait déjà triomphant sur les autels du paganisme. On sait que le symbole de Nicée fut confirmé par ce prince qui, à sa mort, partagea l'empire romain entre ses deux fils : Honorius eut l'empire d'Occident, et Arcadius l'empire d'Orient.

Ce partage n'était pas le premier qui eût été fait de l'héritage des empereurs romains ; mais celui-là, en divisant à tout jamais les peuples, divisa aussi les adorateurs du Christ, puisque le grand schisme d'Orient en fut une des conséquences les plus défavorables à l'unité de l'Église chrétienne.

En 857, Photius, bien que laïque, fut élevé au patriarchat de Constantinople par l'empereur Michel, malgré le pape Nicolas Ier, qui l'anathématisa dans un concile tenu à Rome.

De son côté, Photius, voulant s'affranchir de l'autorité de l'Église catholique romaine, réunit plusieurs évêques à Constantinople et anathématisa le Pape à son tour. Ce furent ces discordes religieuses qui amenèrent une séparation définitive entre l'Église romaine et l'Église grecque.

Aussi, en examinant le schisme de sang-froid, on reconnaît que la religion n'y est pour rien, et qu'il est l'ouvrage de deux hommes ambitieux qui ont semé la désunion entre bien des nations pour satisfaire leur orgueil.

La preuve en est d'autant plus évidente que les Grecs, tout en se séparant de l'Église catholique ro-

maine, n'ont pas cessé de croire à la Bible, aux Évangiles et à la Sainte-Trinité. Ne pouvant abjurer les croyances qui font la base de la religion chrétienne, les schismatiques ont dû conserver les saints sacrements et les prières de l'Église romaine. Le dogme est toujours le même dans son principe fondamental; il n'y a que les cérémonies de changées, c'est-à-dire la partie matérielle, la forme de la croix, la manière de se signer, de se confesser, de communier, de baptiser; seulement les orthodoxes sont iconolâtres, et le mariage est une des conditions imposées à leurs prêtres séculiers.

Remontons maintenant à l'introduction du Christianisme en Russie.

Souvent les êtres les plus modestes, les moins en évidence, sont appelés à de grandes destinées : l'histoire d'Olga nous en offre un exemple irrécusable.

Pouvait-on supposer qu'une jeune fille, qui n'avait jamais quitté son village, deviendrait un jour la femme du grand-duc Igor? Qui aurait pu croire qu'Olga la Païenne fût appelée à introduire le Christianisme chez un peuple idolâtre et barbare? Telle était pourtant la volonté de Dieu.

A la mort d'Igor, son époux, en 955, Olga alla se faire baptiser à Constantinople, malgré les remontrances de son fils Sviatoslav.

Ce qu'avait commencé la princesse Olga, son petit-fils Vladimir l'acheva ; car les habitants de Kief, entraînés par l'exemple de leur souverain, abjurèrent le paganisme et furent baptisés en masse dans les eaux du Dnièpre.

C'est ainsi que les Slaves-Russes embrassèrent le schisme de l'Église d'Orient et reconnurent la suprématie des patriarches de Constantinople ; c'est ainsi que l'Église orthodoxe russe, fondée à l'époque de la décadence de la Grèce chrétienne, n'a trouvé dans ses relations avec Byzance qu'un peuple dégénéré, que des mœurs dépravées, et qu'une religion fastueuse n'ayant rien conservé de la morale sévère et fraternelle du Christ.

A peine la croix eut-elle été élevée et saluée dans les murs de Kief, que la discorde éclata entre les princes apanagés (1).

(1) Nous avons dit que le grand-duc Vladimir partagea ses États entre ses dix fils.

A ces guerres intestines succéda l'invasion des Tatares-Mogols, commandés par Bâtou-Khan, un des quatre fils du célèbre Gengis-Khan, et pendant plus de deux cents ans la Russie subit le joug de ces barbares.

Pendant cette longue période de calamités, les boyards, les paysans, même les princes apanagés, furent tour à tour massacrés. Les villes et les villages furent pillés, incendiés, et les malheureux qui échappèrent au fer de ces terribles ennemis furent traînés en esclavage.

Les églises ne furent pas épargnées, et l'histoire nous raconte que beaucoup de prêtres furent égorgés jusqu'au pied des autels.

Puis, après tous ces malheurs, lorsque le peuple se trouva débarrassé de ses oppresseurs, au moment où nobles et roturiers allaient goûter les bienfaits d'une paix réparatrice, les princes de Moscou, qui avaient pris le titre de *Tsars*, entreprirent une guerre d'extermination contre les princes apanagés, qu'ils voulaient soumettre à leur autorité.

Mais ce ne fut qu'après une lutte des plus acharnées que ces princes apanagés succombèrent et que leurs

principautés furent annexées à la grande-principauté de Moscou qui devint dès lors la capitale de l'ancienne Moscovie.

Quand la Russie n'eut plus qu'un maître, la religion chrétienne prit un nouvel essor malgré l'ignorance du peuple et la brutalité des mœurs de cette époque. Le nombre des églises et des couvents augmenta, le clergé devint prépondérant; mais les prêtres n'ayant ni instruction, ni moralité, laissèrent croupir le peuple dans sa bestialité primitive.

Dans ce temps-là, il était d'usage de se rassembler la veille de la Saint-Jean, pour boire, pour manger et pour se livrer au jeu, à la débauche et à la danse. Les mêmes orgies se renouvelaient la veille de Noël, à la Saint-Basile et le jour des Rois.

Le vendredi-saint on allait pleurer et se lamenter dans les cimetières sur la tombe de ses parents; puis, après de copieuses libations en l'honneur des morts, la foule chantait des rondes sataniques en frappant dans ses mains et en gambadant d'une manière burlesque.

Ainsi, sans aucune pudeur, les moines et les religieuses, les bourgeois et leurs femmes, les paysans

et les paysannes se livraient, dans ces ignobles bacchanales, à toutes les fantaisies que leur inspirait l'ivresse la plus dégoûtante.

Enfin le jeu, le vol, le parjure, l'ivrognerie étaient répandus dans toutes les classes de la société; les mœurs des gens de la campagne étaient aussi dépravées que celles des habitants des villes; la corruption était générale et sans remède, nous dit l'histoire, parce que le clergé donnait le mauvais exemple et marchait en tête de tous ces désordres.

Ce fut alors que Ivane IV, pour mettre un frein à ces mœurs déhontées, rassembla les évêques et les Archimandrites en un concile qui se tint à Moscou, et voilà ce qui y fut décidé par le Tsar et les hauts dignitaires de l'Église:

« On veillera sévèrement, fut-il dit, à ce que tous les livres sacrés ne soient pas remplis de fautes grossières.

« A ce que les saintes images, devant lesquelles prient les fidèles, soient des copies exactes de celles qui furent apportées de Grèce.

« Il est interdit aux princes, aux boyards, aux bourgeois comme aux paysans, d'entrer dans les églises le

chapeau sur la tête, et chacun doit rester debout pendant toute la durée du sacrifice divin.

« Il est expressément défendu d'apporter dans le sanctuaire de la bière, de l'hydromel, du pain, et par conséquent d'y boire et d'y manger pendant la célébration de la messe.

« On devra surveiller les mœurs du clergé, et principalement la vie scandaleuse des moines, qui reçoivent dans leurs cellules des femmes et des jeunes filles, voire même des garçons.

« Pour mettre un frein à toutes les orgies qui se font dans les monastères et dans les villages dépendant de ces monastères, les religieux sont tenus de prendre leurs repas dans le réfectoire, et de rentrer au couvent avant le coucher du soleil.

« Il n'est pas permis aux moines, aux religieuses et aux paysans des deux sexes, de se baigner pêle-mêle dans une même étuve, et d'y conduire des jeunes filles et des jeunes garçons. »

Pendant les deux siècles qui s'écoulèrent après le règne de Féodor Ivanovitche, la religion, toujours dénuée de moralité et mal interprétée par des prêtres ignorants, ne contribua pas à la civilisation du peuple.

Le bas clergé, qui ne prêchait pas d'exemple, comme nous venons de le prouver, n'inspirait aucun respect à la foule, qui ne fréquentait les églises que par la crainte des tortures de l'enfer réservées à ceux qui ne s'approchaient pas de la sainte table aux fêtes solennelles.

Prêtres et paysans croyaient à la résurrection corporelle ; ils étaient persuadés devoir reprendre un jour dans les cieux leur forme terrestre et se trouver alors en face des anges aux ailes blanches et d'un Dieu à longue barbe noire ; cette religion, toute matérielle, les rendit plus fatalistes que religieux. Aujourd'hui même, quand un Russe s'est signé en disant : *Vola Boga* (à la volonté de Dieu), il marche à la mort sans hésiter, tant il est convaincu de sa résurrection.

Voilà où en étaient à peu près les mœurs et les croyances religieuses lorsque Pierre Ier entreprit la régénération de son peuple ; et quoique enlevé à son pays à l'âge de cinquante-trois ans, il avait déjà beaucoup fait pour la puissance de la Russie et la civilisation de ses sujets.

Catherine II, en femme de génie, reprit les grands travaux que les successeurs de Pierre Ier avaient abandonnés.

Persuadée que la religion lui serait d'un grand secours pour adoucir les mœurs d'une nation encore plongée dans la nuit de l'ignorance, cette princesse fit bâtir des églises dans les villages ; mais comme le clergé séculier n'était pas assez nombreux, on ordonna tous les diacres dont on put disposer et même une grande quantité de moines qui ne savaient pas lire. Ces popes improvisés, dénués d'instruction et de moralité, abusèrent de leur autorité sacerdotale pour rançonner leurs paroissiens.

Leur ivrognerie et leur brutalité les rendirent peu sympathiques aux paysans, d'autant plus qu'ils s'oubliaient jusqu'à les frapper dans l'église.

On sait que d'après les usages de l'Église grecque, aucun prêtre ne peut obtenir de cure avant d'être marié ; et, quand un curé devient veuf, il perd sa place et doit entrer dans un monastère pour le reste de ses jours. Aussi prennent-ils grand soin de leur femme, puisque le veuvage brise à jamais leur carrière.

Un prêtre épouse toujours la fille d'un de ses confrères ; et quand il a des fils, ils entrent généralement au séminaire pour être ecclésiastiques ; sinon, ils partent comme simples soldats ; car ils ne sont point

exemptés du service militaire, à moins pourtant qu'ils n'aient fait des études spéciales pour être reçus docteurs en médecine.

Les popes, ou curés de village, ne sont pas rétribués par le gouvernement, et doivent vivre du revenu de leur paroisse. Mais quand un pope vient s'installer dans sa cure, le seigneur du domaine lui donne une maison, une portion de terres labourables, un pré, un potager, et la permission d'aller couper du bois pour son chauffage.

Chaque pope possède ordinairement un cheval et un chariot ; quand ses moyens ne lui permettent pas de louer un serviteur, il laboure son champ lui-même, fauche son foin et rentre sa récolte tout comme un simple paysan.

Lorsqu'il s'occupe de ses travaux domestiques, il est en chemise, et la chemise par dessus son caleçon, qui est rentré dans ses bottes, car il ne marche jamais pieds nus, comme le font la majorité des serfs.

Quand il est habillé, son vêtement se compose invariablement d'une espèce de houppelande en drap noir très-ample, très-longue et à larges manches, qu'il met par dessous une sorte de robe de chambre serrée à la

taille par une ceinture en soie noire. Il n'a ni rabat, ni cravate ; si bien que son costume ressemble beaucoup à celui des Arméniens.

L'hiver, les prêtres se coiffent généralement d'un bonnet de fourrure, très-haut de forme, dont le dessus est en velours vert. L'été, ils remplacent ce bonnet par un chapeau de feutre à larges bords.

Ils ne sont point tonsurés comme les prêtres catholiques romains ; ils portent les cheveux flottant sur les épaules et la barbe très-longue.

Quand ils travaillent dans leur intérieur ou dans les champs, ils rassemblent leurs cheveux en une seule tresse qui leur pend dans le dos.

Les jeunes prêtres soignent particulièrement leur chevelure qui est régulièrement séparée au sommet de la tête et retombe en flots ondulés de chaque côté de leur visage, ainsi qu'on représente Jésus-Christ dans les tableaux religieux.

Un pope a rarement le moyen de s'acheter une montre, et le plus souvent il n'a même pas de mouchoir et se mouche avec ses doigts. Et puis, en général, les popes exhalent une odeur particulière qui provient peut-être de ce qu'ils graissent leurs bottes avec

du suif, et que, ne portant pas de chaussettes, ils s'enveloppent les pieds dans des morceaux ou plutôt dans des chiffons de toile, qu'ils ne renouvellent que tous les huit jours.

Du reste, les prêtres comme les paysans, les militaires comme les domestiques, ne changent de linge qu'en allant au bain le samedi.

Disons encore que, forcés de suivre rigoureusement les maigres ordonnés par l'Église, les popes mangent beaucoup d'oignons crus, et l'on pourra se faire une idée de l'odeur qu'un curé de village répand autour de lui.

D'après les usages de l'Église grecque, les prêtres ne sont tenus de dire la messe que le dimanche et les jours de fête.

Chaque curé a un diacre et un sacristain pour l'assister dans les cérémonies religieuses. Le diacre porte la barbe, la chevelure longue et le même costume que les popes. Comme le diaconat est le dernier grade pour arriver au sacerdoce, il est ordinairement marié. Le seigneur lui doit une habitation, un potager et un champ.

Dans les églises pauvres, les fonctions du diacre sont remplies par quelque fidèle de la paroisse. Quant

au sacristain, qui tient aussi l'emploi de chantre, c'est presque toujours un paysan du village.

Pour compléter ces détails, ajoutons que le prêtre, hors de chez lui, marche magistralement, une grande canne à la main, et toujours prêt à donner sa main droite à baiser aux bons serfs qui réclament sa bénédiction en passant.

Mais généralement, hors de l'église, les paysans n'ont, pour les popes, qu'un respect de convention; d'autant plus que leur seigneur leur en donne l'exemple, en ne cherchant même pas à dissimuler le peu d'estime qu'il a pour le curé de son village.

Or, les seigneurs ne reçoivent les prêtres qu'avec une répugnance très-visible, et le plus souvent dans leur antichambre encombrée de domestiques, et sans même les faire asseoir.

Mais comme il n'y a pas plus de liberté de conscience que de liberté d'action, en Russie, les seigneurs, malgré leur morgue et leur opinion personnelle, et cela en présence de leurs domestiques, doivent s'incliner devant un prêtre en lui demandant sa bénédiction. Dans ce cas-là, un ecclésiastique ne cherche pas à froisser l'orgueil du seigneur du village, qui lui en

tiendra compte en le gratifiant de quelques cadeaux en nature ; il prévient le mouvement que fait le seigneur pour lui baiser la main, le bénit solennellement sans aucun préambule, et sauve l'amour-propre du gentilhomme qui n'obéit que forcément à cette vieille coutume.

Si, par hasard, il arrive qu'un seigneur ait la chance d'avoir, dans son village, un curé un peu civilisé, il le reçoit quelquefois et l'invite même à sa table les jours de fête ; mais on n'a pas souvent cette satisfaction dans l'intérieur du pays : les prêtres instruits sont envoyés dans les villes, et les villages n'ont que le rebut des séminaires.

D'ailleurs, les ecclésiastiques n'ont pas plus de sympathie pour la noblesse que la noblesse n'en a pour eux. L'aristocratie, toujours à cheval sur ses anciennes prérogatives, regarde les prêtres du haut de sa grandeur ; et le clergé, tout en s'humiliant devant les privilégiés de la naissance, ne les en estime pas davantage.

Il en est de même des serfs, qui ne reçoivent aucune éducation religieuse ; ils ne voient dans le prêtre, avec lequel ils sont habitués à marchander les sacrements, qu'un exploiteur qui cherche à s'enrichir aux dépens

de ses paroissiens et qui ne fait rien pour l'amour de Dieu.

Non-seulement on attaque les ecclésiastiques par leur côté vulnérable, mais on les accuse encore d'être des oiseaux de mauvais augure. On n'aime pas à rencontrer un pope sur son chemin, et nous ne pourrions affirmer si c'est l'habit ou l'individu qui est d'un fâcheux présage.

Comme les faits sont plus persuasifs que les paroles, nous allons citer quelques exemples qui viennent à l'appui de ce que nous avons avancé sur l'antipathie des seigneurs et des serfs pour les prêtres; antipathie qui provient sans doute des tristes antécédents du clergé, qui n'a laissé dans l'esprit public que de honteux souvenirs.

Ainsi nous avons vu des dames de la plus haute aristocratie rentrer chez elles, à peine sorties de leur maison, parce que le premier individu qu'elles avaient rencontré sur leur passage était un pope.

En rentrant chez elles pour quelques instants, ces dames prétendaient détruire l'influence du charme que l'ecclésiastique avait pu jeter sur elles.

Nous avons voyagé avec une dame qui, chaque fois

qu'un prêtre traversait la route devant sa voiture, jetait un objet quelconque par la portière pour qu'il ne lui arrivât pas malheur ; cette coutume est générale : un jour, n'ayant ni fleurs, ni épingles sous la main, cette dame se déganta et lança un de ses gants par la portière.

Si les gens du monde ont encore de semblables préjugés, on comprendra la répulsion du peuple pour le clergé, et l'on ne s'étonnera pas du grand nombre de sectes qui se détachent secrétement de l'Église orthodoxe par antipathie pour les prêtres qui, du reste, ne font rien pour déraciner ces vieilles superstitions si peu en rapport avec les idées du dix-neuvième siècle.

Quant aux femmes de popes, elles sont insignifiantes, dénuées de toute éducation, et mènent une existence essentiellement matérielle. Manger, dormir, s'habiller le dimanche pour aller à la messe, voilà leur seule occupation ; aussi sont-elles généralement grasses, flegmatiques, et leur intelligence ne dépasse guère celle des paysannes, avec lesquelles elles ne sympathisent pas.

La position sociale de leur mari, en les élevant au-dessus des villageoises, ne leur permet cependant pas

d'aspirer à l'honneur d'être reçues par la femme du seigneur du village qu'elles habitent. Elles vivent dans leur intérieur comme les femmes de l'Asie, dont elles ont généralement l'indolence et la paresse, n'ayant d'autre plaisir que de prendre le thé plusieurs fois par jour.

Or, les popes et leur famille restent isolés ; on ne les voit qu'à l'église ou dans les champs, lorsqu'ils s'occupent de la culture de leurs terres. Leurs enfants même ne jouent jamais avec les enfants des paysans.

Aussi, nous est-il souvent arrivé de nous demander si l'on pouvait être sincèrement attaché à une religion, dont on méprisait les ministres ; à une religion fastueuse, où tout parle aux sens et rien à l'âme ; à une religion purement démonstrative, où la dévotion consiste à faire une infinité de signes de croix et à se frapper le front sur les dalles de l'église !

Il ne suffit pas de porter des croix et des amulettes suspendues au cou, de se signer avant et après chaque repas et à la vue même d'une église pour se croire bon chrétien. Avant tout, il faut la foi, et non de vaines démonstrations !

Et les Russes sont iconolâtres, c'est-à-dire qu'ils

adorent des images ; qu'ils s'inclinent et se signent devant ces images, et qu'ils semblent oublier Dieu, l'arbitre de toutes choses, pour ne s'adresser qu'à ses saints.

Dans toutes les religions des peuples civilisés, on prie dans un livre ou mentalement, on s'agenouille pendant le service divin ; d'après les usages de l'Église orthodoxe, on écoute la messe debout, dans une immobilité complète, les pieds sur la même ligne, la main droite dégantée pour se signer.

Chez les catholiques et chez les protestants, les prêtres et les pasteurs instruisent la jeunesse, lui expliquent la morale des Évangiles et les devoirs religieux que chaque homme doit remplir en ce monde ; mais les popes n'ont jamais cherché à éclairer les masses, et le gouvernement n'a rien fait pour dissiper les superstitions du peuple et éclairer son intelligence.

Quelle est donc la conviction d'un peuple que l'on contraint par la force à remplir ses devoirs religieux ? Le lecteur jugera.

Il est ordonné aux nobles, aux militaires, aux affranchis comme aux serfs, de se confesser et de communier au moins une fois par an. Sous aucun prétexte,

riches ou pauvres, dignitaires ou manants, ne peuvent s'exempter de remplir ce devoir. Tout gentilhomme, convaincu de ne s'être pas approché de la sainte table pendant plusieurs années, courrait le risque d'être renfermé dans un couvent. Quant aux paysans qui vivent dans leur village, il leur est impossible de ne pas se soumettre à cette exigence sous les yeux de leur seigneur ; quant aux militaires, s'ils enfreignaient cet ordre, ils seraient sévèrement punis par les chefs de corps.

La religion ne s'impose pas, c'est une croyance qui élève l'âme vers Dieu ; et le paysan qui communie n'irait peut-être pas à la messe le dimanche, s'il était maître de ses actions. Si les prêtres lui sont antipathiques, c'est qu'ils trafiquent sur les baptêmes, les mariages, les enterrements, et que le paysan doit marchander avec eux comme s'il s'agissait d'une affaire commerciale ; c'est que les prêtres, sans le consulter, viennent bénir sa maison, son champ, ses ruches, jusqu'à ses bestiaux, pour avoir l'occasion de prélever une contribution ; c'est que, abusant de la crédulité primitive des serfs, les popes bénissent jusqu'à leurs chevaux ; il y a même à Moscou une église spécialement consacrée à cet usage.

Et toutes ces contributions retombent sur une classe pauvre qui, naturellement, maudit les popes et leur avidité.

Voilà la raison pour laquelle un tiers de la population chrétienne de la Russie appartient déjà à des sectes qui s'éloignent secrètement de l'Église orthodoxe.

Et, malgré toute la vigilance du gouvernement, malgré les rigueurs inqualifiables qu'on déploie envers elles, le nombre de ces sectes ne fait que s'accroître au détriment de la religion.

Les anciennes églises de villages sont construites en bois et recouvertes en planches ; elles sont généralement très-petites, et le clocher est toujours séparé du corps de bâtiment principal.

Les nouvelles églises sont bâties en briques ; leur architecture est simple, et leur toit est surmonté d'un dôme ordinairement peint en vert.

Ce dôme est orné d'une croix grecque, et, dans les vieilles églises, cette croix repose quelquefois sur un croissant.

Cette réunion bizarre des emblêmes du Christianisme et du Mahométisme date de l'invasion des Tatares-

Mogols en Russie, et mérite une explication que nous allons donner au lecteur :

Pendant les deux siècles que les successeurs de Bâtou-Khan dictèrent la loi à l'ancienne Moscovie, ils exigèrent que les croix de toutes les églises fussent surmontées d'un croissant, et le clergé dut se soumettre à cet ordre impie qui abaissait la religion du Christ. Mais aussitôt qu'Ivane III eut secoué le joug de ces barbares, il voulut, pour perpétuer le souvenir de la victoire qu'il venait de remporter sur les infidèles, que le croissant fut désormais placé au-dessous de la croix. Voilà comment les signes symboliques de deux religions bien distinctes se trouvèrent réunis sur le sommet des temples chrétiens.

Malgré le froid excessif et la durée de l'hiver, les églises ne sont pas chauffées ; pourtant, dans de certains villages, on en trouve de construction ancienne qui sont élevées d'un étage sur rez-de-chaussée. Ce premier étage, pour nous servir de l'expression russe, s'appelle : *l'église froide,* et le rez-de-chaussée se nomme *l'église chaude*, c'est-à-dire qu'on la chauffe et qu'on y officie pendant l'hiver sans y geler comme dans les autres.

Toutes les églises sont de forme carrée ou oblongue ; celles qui sont construites en bois ont un aspect misérable à l'intérieur comme à l'extérieur ; on en voit même dont la charpente moisie semble prête à s'écrouler. Celles qui sont construites en briques, quoique n'étant pas d'un style religieux, sont généralement propres au dedans comme au dehors ; mais l'intérieur de ces modestes temples ne présente que des murs nus, sans aucune ornementation architecturale, et badigeonnés à la chaux.

Toutes les églises russes ont invariablement leur porte d'entrée tournée vers l'Orient. On n'y trouve ni bancs, ni chaises ; les Russes ont l'habitude de rester debout, en face de l'iconostase, pendant toute la durée de la messe. Leur religion ne les oblige qu'à faire maints signes de croix et à répondre à toutes les prières du prêtre par une même phrase : *Hospodi, pamilouie !* (Seigneur, ayez pitié de nous !)

L'iconostase est une haute cloison en planches, soutenue par une forte charpente, qui sépare l'église en deux parties : un côté est destiné aux fidèles ; l'autre est le sanctuaire où le prêtre se renferme au moment de la communion.

L'iconostase est percé de trois portes : celle du milieu, qui est la plus grande, s'appelle *Tsarski dver* (porte du Tsar). Aucun ecclésiastique, aucun étranger ne peut passer par cette porte, qui est exclusivement réservée au prêtre qui officie et à l'empereur, en sa qualité de chef suprême de l'Église orthodoxe.

Les deux portes latérales servent au diacre et au sacristain, lorsque leur service les appelle dans le sanctuaire où se trouve l'autel sur lequel le prêtre célèbre les saints mystères.

Ajoutons à ces détails que la *Tsarski dver* est en bois sculpté à jour, et qu'il y a toujours derrière un grand rideau rouge que le prêtre ouvre ou ferme de l'intérieur du sanctuaire, selon les usages du rit grec.

Le côté de l'iconostase qui fait face aux fidèles est rempli par plusieurs rangs d'images peintes sur bois et représentant Jésus-Christ, la Sainte-Vierge et une infinité de saints.

Plusieurs de ces images, exposées à la vénération des assistants, sont recouvertes de plaques dorées ou argentées, dans lesquelles on ménage des ouvertures à l'endroit du visage, des mains et des pieds des saints.

Des lampes brûlent devant ces images que les Russes viennent baiser avec accompagnement de nombreuses salutations et de signes de croix incalculables.

Lorsque le prêtre consacre le pain (il ne se sert pas d'hostie) et communie, il ferme la *Tsarski dver*, tire le rideau dont nous avons parlé, et le diacre sort du sanctuaire en tirant sur lui les portes latérales de l'iconostase.

Les usages de l'Église orthodoxe ne tolèrent pas la musique instrumentale, voire même l'orgue, dans ses cérémonies. D'après son dogme, on ne doit célébrer les louanges de Dieu qu'avec la voix humaine. Le diacre et le sacristain chantent, et l'assistance écoute, se signe et répond invariablement : *Seigneur, ayez pitié de nous !*

Chaque seigneur peut faire construire une chapelle dans son village ; mais, pour édifier une église paroissiale, il faut constater au gouverneur de la province la présence de cinq à six cents âmes.

Quand il n'y a pas le nombre suffisant de paysans pour compléter ce chiffre exigé par le gouvernement, on réunit ceux des hameaux et des villages voisins,

même s'ils n'appartiennent pas au même propriétaire.

Ce sont les paysans qui se cotisent pour la construction de leur paroisse ; mais les seigneurs des différents villages appelés à faire partie de la nouvelle paroisse, y contribuent généreusement, et bien souvent même l'église est bâtie à leurs frais.

Les prêtres officient en langue slavonne, que les Russes comprennent généralement; du reste, tous les livres de l'Église grecque sont écrits dans cette langue.

Il n'y a ni bénitier, ni confessionnal dans les églises. Le prêtre confesse dans le sanctuaire, assis près du tabernacle sur lequel il célèbre la messe. Il est en tête-à-tête avec le pénitent qui se tient debout devant lui, et répond négativement ou affirmativement à toutes les questions que son confesseur lui adresse et qui sont les mêmes pour toutes les classes de la société. Par exemple :

— As-tu assassiné ?

— As-tu volé ?

— As-tu péché avec la femme d'un autre ?

— As-tu commis des impuretés avec des animaux ?

— As-tu mangé de la chair qui soit défendue par l'Église (1)?

L'Empereur et l'Impératrice ne se confessent pas autrement que leurs sujets; mais on conçoit que le confesseur de Leurs Majestés est un homme d'esprit, qui ne commet pas d'indiscrétion dans ses demandes. Néanmoins, il est toujours embarrassant, surtout pour une jeune femme, de se trouver face à face avec un homme qui, tout en questionnant sa pénitente, scrute dans ses regards la sincérité des aveux qu'elle lui fait.

Ceci nous rappelle une anecdote, que nous offrons au lecteur comme un exemple de la stupidité de certains paysans :

Un jour, un prêtre confessait un de ses paroissiens, et, ne pouvant lui faire comprendre le mystère de la Sainte Trinité, il eut recours à une comparaison, et, en lui montrant son chapeau, il lui dit :

— Tu vois ce chapeau ; eh bien! c'est l'image de la Sainte Trinité. Suis mon raisonnement : le rebord de ce chapeau est une chose, le cylindre ou la forme de ce chapeau est une autre chose, et le fond de ce cha-

(1) Des lièvres, des pigeons, des grenouilles, des anguilles, etc.

peau est encore une autre chose ; et pourtant ces trois choses réunies ensemble ne représentent qu'un chapeau, comme le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne forment qu'un seul et même Dieu. As-tu compris ?

— Oui, monsieur le curé, répondit le paysan.

— Eh bien ! reprit le pope, persuadé qu'il s'était fait parfaitement comprendre ; qu'est-ce que la Sainte Trinité ?

Le paysan se gratta la tête, hésita un instant, puis répondit :

— Dame ! la Sainte Trinité... c'est votre chapeau.

En Volhynie, en Podolie, dans les provinces démembrées de l'ancien royaume de Pologne, les paysans catholiques ne sont pas plus éclairés que les serfs orthodoxes. Nous sommes entré dans bien des églises où, sur une des parois du mur, on avait peint le jugement dernier et le paradis ; tandis que, sur la paroi opposée, on avait représenté l'enfer et les diables avec leurs chaudières et leurs tourne-broches remplis de pauvres pécheurs.

Un jour, nous entendîmes un prédicateur qui criait, d'une voix tonnante, en désignant les deux fresques qui étaient dessinées sur la muraille d'une manière

grotesque : « *Les bons iront là, en paradis, et les mauvais iront rôtir en enfer !* »

Et l'assistance se signait et priait avec ferveur ; la phrase avait porté sur cette masse stupide qui ne croit qu'avec les yeux. Pauvre espèce humaine ! pauvres serfs abrutis sous le joug de la noblesse, et qui végètent misérablement dans leur ignorance primitive en dehors de toute civilisation !

Lorsque nous sortîmes de l'église, il nous fallut franchir une trentaine de fidèles couchés à plat-ventre sur le sol, les bras étendus en croix et la figure appuyée sur les dalles poussiéreuses du temple.

Hommes de tous âges, femmes et jeunes filles étaient entassés pêle-mêle à côté l'un de l'autre, les jambes tendues, les pieds joints, pour écouter la fin de la messe.

Dans cet acte de dévotion, peu leur importe où ils placent leurs mains, pourvu qu'ils trouvent à s'étendre de la longueur de leur corps. Aussi en résulte-t-il des entrelacements de bras et des poses de tête des plus comiques ; mais, comme cela se fait avec ferveur et de la façon la plus naïve, personne n'en rit et n'y trouve à redire.

Maintenant, repassons le Dnièpre et rentrons au milieu du peuple orthodoxe, qui n'est pas plus éclairé, mais qui, dans quelques contrées, fait parade d'une certaine fierté nationale qui s'éclipse totalement en présence de leur seigneur.

Comme il n'y a pas de mairie dans les villages, les nouveau-nés ne sont inscrits, depuis quelques années seulement, que sur le registre de leur paroisse. Mais, d'après ce que nous avons vu, nous doutons fort que ces registres soient régulièrement tenus par les prêtres.

Les enfants sont toujours baptisés trois jours après leur naissance.

L'hiver comme l'été, par les plus grands froids comme par les plus fortes chaleurs, ces frêles créatures sont plongées à trois reprises dans un baquet d'eau ; et le prêtre, en leur faisant subir cette immersion, les tient de manière à leur boucher le nez, la bouche et les oreilles.

Quelques semaines après cette cérémonie, la mère, après s'être purifiée par un bain de vapeur, se présente à la sainte-table et fait communier son enfant avec elle.

Or, l'enfant, qui a communié dans les bras de sa mère, grandit et continue à recevoir ce sacrement sans y être préparé par aucune instruction religieuse; par conséquent, il devient homme sans jamais avoir compris ce qu'il a fait.

D'après les coutumes de l'Église grecque, le sacrement de l'Eucharistie ne s'administre pas aux fidèles sous la forme d'une hostie; les prêtres emploient le pain de froment, sans levain, que tous les curés de village font fabriquer par leur ménagère.

Le prêtre qui a célébré la sainte messe, enlève avec un couteau qui est consacré à cet usage, un morceau du petit pain placé d'avance sur l'autel. Il met ce petit morceau de pain dans le calice où se trouvent déjà le vin et l'eau, le laisse détremper et communie avec une cuillère.

Il en est de même quand les fidèles s'approchent de la sainte-table. Le prêtre augmente proportionnellement la céleste nourriture et en distribue une cuillerée à chacun des communiants. Ainsi, la même cuillère, sans être essuyée, passe de bouche en bouche, sans nul égard pour les personnes atteintes de maladie, ni même pour les gens qui ont le visage rongé par des cancers.

On sait qu'une fois l'hostie consacrée, n'importe ce qui pourrait tomber dans le calice, les prêtres catholiques romains doivent avaler ce qui s'y trouve. Il en est de même pour les prêtres orthodoxes ; en voici un exemple qui s'est passé sous nos yeux :

Nikiphor Ivanovitche Potapof, curé de la paroisse d'Archidiakona Eskla de Moscou, fut appelé à porter le viatique à un individu atteint du choléra. Au moment où il lui mettait la cuillère dans la bouche, le malade fut pris d'un vomissement soudain ; le prêtre retira la cuillère et en avala le contenu, accomplissant ainsi, avec un courage digne d'éloge, les obligations de son saint ministère.

Le sacrement de la Confirmation n'est pas reconnu par l'Église grecque.

Quant à celui du mariage, comme le mariage civil n'existe pas et que les popes n'ont pas l'habitude de publier les bans, il suffit de se confesser pour être admis à recevoir ce sacrement.

Une fois la permission du seigneur obtenue, les parents du fiancé débattent le prix de la cérémonie avec le pope ; on convient du jour ; mais on ne se marie jamais le mercredi et le samedi, parce que ce sont des

jours maigres, ni le lundi, qui est un jour traditionnellement néfaste, comme le vendredi en France.

Le poële, que les garçons de noce tiennent au dessus des époux pendant une certaine partie de la célébration du mariage des catholiques romains, est remplacé chez les orthodoxes par deux couronnes royales que le prêtre pose sur la tête de chacun des époux, après la leur avoir fait préalablement baiser. Ainsi coiffés d'une couronne dorée qui, souvent, leur tombe sur les yeux, les mariés, auxquels le prêtre tient la main, font le tour d'un petit autel improvisé à cet effet au centre de l'église.

C'est ainsi que se célèbre un mariage russe qui, lorsque les paysans sont à leur aise, se termine par un festin auquel le pope prend amplement sa part.

Comme les baptêmes et les mariages des paysans ne s'enregistrent jamais, et que leur naissance et leur décès ne sont pas toujours exactement consignés sur les registres de leur paroisse, on conçoit qu'il serait impossible, même dans les cas les plus urgents, de se procurer la copie d'un de ces actes civils. Du reste, à quoi pourraient-ils servir à des esclaves qui dépendent de la volonté de leur maître. Pourvu que ce maître

sache combien il a de serfs en état de travailler, il n'en demande pas davantage, et son intendant tient des registres pour le renseigner.

S'il fallait en juger d'après tous les oukases que signent les empereurs, la Russie serait parfaitement administrée ; c'est une grande erreur. Les voyageurs qui parlent la langue du pays, ont pu se convaincre que tous les employés de la couronne veillent bien plus à leurs intérêts particuliers qu'à ceux de leurs administrés. En conséquence, les employés civils et le clergé séculier regarderont toujours comme non avenus les oukases qui tendent à gêner leur liberté d'action ou à leur imposer un travail qui les dérangerait de leurs habitudes de fainéantise. D'ailleurs, ils sont sûrs de l'impunité, puisque le gouvernement, malgré sa police secrète, ne peut voir que par leurs yeux, ne peut juger que d'après leurs rapports.

Ceci dit en passant, revenons aux cérémonies de l'Église orthodoxe, et parlons de la manière dont se font les enterrements.

Quand un paysan ou une paysanne meurt, on lave d'abord le corps, puis on revêt le défunt de ses plus beaux habits ; après quoi on l'étend, le visage et les

mains découverts, sur la table à manger de sa chambre, où ses parents, ses amis et ses connaissances viennent le voir et l'embrasser.

Lorsqu'on le dépose dans le cercueil, on lui place un *passe-port* entre les doigts, afin que saint Pierre lui ouvre les portes du paradis.

Ce passe-port est un carré de papier sur lequel est écrit le nom du défunt, une prière ou bien un verset des Évangiles.

Les Russes, nobles ou paysans, attachent une très-grande importance à ce petit papier ; et les popes, qui savent profiter de toutes les faiblesses humaines, se font payer très-cher ce certificat d'introduction dans le ciel.

On place aussi du sel et du pain dans le cercueil du défunt, et on l'enterre avec les amulettes et les croix qu'il a portées suspendues à son cou pendant sa vie.

Il est conduit au cimetière le visage découvert. Quatre hommes portent son cercueil, quatre autres sont chargés du couvercle et ouvrent la marche.

Ils sont suivis du clergé, des parents du défunt et des *pleureuses*, qui font entendre des sanglots plus ou

moins déchirants, suivant l'importance de la somme d'argent qu'on leur a donnée.

Arrivée au cimetière, l'assistance donne le baiser d'adieu au défunt; on cloue la bière, et elle est aussitôt descendue dans la fosse, où chacun lui jette une poignée de terre.

Les bières sont ordinairement creusées dans un tronc de chêne, soit avec la hache ou au moyen du feu. La volige que l'on a détachée du tronc de l'arbre sert de couvercle.

Lorsque la terre, s'élevant déjà sur le cercueil, forme un tertre au-dessus du sol, on y place une terrine de riz cuit avec des raisins de Corinthe et une seule cuillère. Alors le clergé, les parents et tous les assistants viennent tour à tour manger une cuillerée de ce mets froid et peu friand.

Cette ancienne coutume, qui remonte aux temps de l'Église primitive, est encore scrupuleusement observée dans toutes les classes de la société.

Une fois la cérémonie terminée, on quitte le cimetière, et tous les amis du défunt, ainsi que le clergé, sont conviés au repas des funérailles, qui est presque toujours servi sur la même table où le défunt est resté exposé.

Ajoutons que la tristesse des convives se calme peu à peu ; les têtes finissent par s'échauffer à force de boire à la mémoire du défunt, et le clergé, ainsi que la société, ne quitte souvent la table que dans un état d'ivresse complète.

D'après les règlements de l'Église orthodoxe, il y a plus de jours maigres que de jours gras dans l'année ; car, outre les jours maigres observés par les catholiques romains, les Russes ont un carême de vingt-cinq jours en été, et une infinité d'autres auxquels ils se soumettent très-scrupuleusement.

Les jours maigres de la semaine sont le mercredi et le samedi ; mais les évêques et les moines font maigre pendant toute l'année. La viande leur est formellement interdite : ils ne peuvent se nourrir que de poisson et de légumes.

Les popes ne sont pas astreints à cet éternel carême, car il n'aurait pas été judicieux d'imposer ce règlement à des hommes qui vivent en famille et qui sont journellement en contact avec toutes les classes de la société.

Les paysans observent le régime des popes, et il y en a même beaucoup qui renchérissent sur le clergé

séculier, et qui, le vendredi et le samedi-saints, s'abstiennent de toute espèce de boisson et de nourriture.

La noblesse de province observe également le carême d'une manière très-rigide et remplace le sucre par le miel, vu que l'on emploie souvent le sang de bœuf pour le clarifier. Ainsi, l'on sucre le thé et le café avec du miel, les pâtisseries sont faites au miel; on assaisonne la salade avec du miel et du vinaigre, car l'huile d'olive est prohibée. Pendant tout le carême, on ne mange de la viande que le dimanche et le jeudi, et la semaine-sainte le poisson et le laitage sont même défendus.

On peut juger par là de la nourriture des paysans et des privations qu'ils s'imposent, et l'on se dit qu'il faut des estomacs russes pour se faire à un semblable régime. Mais aussi, le jour de Pâques, ils se dédommagent de leur abstinence, et nous allons le prouver par quelques détails que nous offrons à nos lecteurs.

Pâques est, comme on le sait, la plus grande fête de l'année chez tous les peuples chrétiens.

En Russie, c'est à Pâques que l'on donne des étrennes, que l'on s'habille à neuf des pieds à la tête, et, quoiqu'il neige souvent à cette époque, on sent déjà

l'approche du printemps, on salue, par anticipation, le retour des beaux jours.

C'est à Pâques que tout le monde communie par dévotion, par habitude ou par nécessité ; c'est à Pâques que tout le monde fraternise, que les mésintelligences cessent, que la paix se rétablit dans les familles. Enfin, ce jour-là comble toutes les distances et confond tous les rangs. Le serf embrasse son seigneur, l'intendant de son seigneur et toutes les personnes qu'il rencontre sur son chemin ; fût-ce même l'empereur, il a droit de l'accoster en lui disant : « *Christosse voskresse* » (Le Christ est ressuscité), et le Tsar lui répondra : « *Istiné voskresse* » (Il est véritablement ressuscité). Puis tous deux s'embrasseront sur la bouche, selon l'usage.

Ce jour-là, le seigneur sourit à ses vassaux, l'intendant se déride et le serf relève la tête. Le besoin d'épanchement a lieu sur les places publiques comme dans l'intérieur des maisons.

D'abord la messe de Pâques se célèbre à minuit, et chacun se pare de ses habits de fête pour y assister.

Aussitôt le service divin terminé, l'église s'encombre de toutes les ménagères du village qui appor-

tent à bénir tous les comestibles destinés à célébrer la pâque dans chaque famille.

Le menu de chaque ménage, chez les paysans dans l'aisance, se compose invariablement de la manière suivante :

Un cochon de lait rôti.

Un jambon cuit au four.

Des gâteaux au safran.

Un fromage blanc pressé dans un moule, sec et ferme et préparé d'une façon particulière.

Un agneau fait avec du beurre.

Des œufs rouges.

Et du sel brûlé qu'on prendrait pour de la cendre,

Le menu de la table seigneuriale est le même selon l'usage ; mais on y trouve en plus des pâtés de gibier, des volailles rôties et des babas de forme cylindrique d'une hauteur prodigieuse.

Le seigneur n'envoie pas bénir sa pâque à l'église comme les paysans ; le pope va remplir cette cérémonie indispensable dans la salle du château, où tous ces comestibles sont symétriquement rangés sur une très-longue table recouverte d'une nappe blanche.

Le pope bénit tout : l'eau-de-vie, les vins, jusqu'à la

bouteille à l'huile, car les huiliers sont encore inconnus.

C'est alors que, dans la demeure du seigneur comme sous l'humble chaume du paysan, commence la pâque.

Chaque chef de maison divise un œuf rouge en autant de morceaux qu'il y a de membres présents de sa famille et partage la pâque entre eux tous, à tour de rôle et par rang d'âge.

Après cette première cérémonie, le père de famille prend un verre, le remplit d'eau-de-vie et le boit à la santé de tous ses enfants, en les nommant chacun par leur prénom. Puis vient le fils aîné qui en fait autant en commençant par son père et sa mère, et ainsi de suite jusqu'aux domestiques, quand la scène se passe dans le château, où maîtres et valets s'embrassent fraternellement.

Puis toutes les personnes présentes entourent la table et mangent ce qui leur plaît ; mais ce repas se fait debout, car ce serait manquer aux anciens usages que de s'asseoir en mangeant la pâque, dont tous les mets ont été bénis.

Une fois qu'on a bien bu et bien mangé en famille, on va instantanément recommencer chez ses parents et chez ses amis.

C'est alors qu'à un long carême, qu'à un jeûne rigoureux, succède une gloutonnerie inimaginable qui ne dure pas mois de trois à quatre jours.

A peine si les paysans ont le temps de se dégriser pendant la nuit pour s'enivrer de nouveau dès la pointe du jour.

Il se commet de tels excès de table et de boisson, qu'on a peine à y croire. Pendant ces quelques jours un bon nombre d'individus meurent d'indigestions et de fièvres cérébrales, occasionnées par une absorption considérable d'alcool, de bière et d'hydromel.

On pense bien que, dans cette occasion, les popes ne restent pas en arrière, et que, sous le prétexte d'aller bénir les maisons de leurs paroissiens, ils mangent comme des Gargantua et boivent comme des ivrognes.

En citant des faits malheureusement trop vrais, nous devons dire aussi que nous avons eu le plaisir de fréquenter des popes très-honorables qui ne manquaient ni d'esprit ni d'instruction ; mais ce sont de rares exceptions dans les campagnes.

Les mauvais prêtres, peu scrupuleux sur leur réputation, n'ont rien fait pour que la noblesse et le peuple

puissent revenir à des idées plus honorables sur le clergé séculier.

Dans toute l'étendue de la Russie, les popes sont considérés comme des ivrognes. Pour en donner une preuve, nous allons traduire le sens d'une épitaphe que le célèbre poëte Alexandre Pouschkine fit pour un curé de village :

« PASSANTS!

« Dans ce cimetière il y a une fosse,
« Dans cette fosse il y a une bière,
« Dans cette bière il y a un pope,
« Et dans ce pope il y a de l'eau-de-vie. »

Voilà comme on traite les représentants de la religion ! des hommes appelés à instruire le peuple ! Et le ministre des cultes, le Saint-Synode et l'Empereur ne rendront pas un oukase pour flageller des ecclésiastiques si peu dignes d'être les interprètes de Dieu !

Il y a beaucoup à faire en Russie ; mais, avant toute chose, il faut que la moralité prenne racine dans une nation ; car toutes les grandes et belles actions viennent de l'âme et sont inspirées par une religion éclairée :

le fatalisme fait des victimes, il ne fait pas des héros!

Jusqu'au seizième siècle, les chefs de l'Église orthodoxe russe prirent le titre de *Métropolites* et furent consacrés et installés par les patriarches de Constantinople. Mais, sous le règne de Féodor Ivanovitche, le clergé de Moscou secoua le joug des patriarches grecs, et, à dater de cette époque, ce furent les tsars qui nommèrent et installèrent les patriarches russes.

Cet état de choses dura jusqu'au règne de Pierre Ier, qui abolit le patriarchat, et voici ce que l'on rapporte à ce sujet :

Le patriarche étant venu à mourir, une députation, composée d'évêques et d'archimandrites, se rendit auprès de l'Empereur, afin de le prier de nommer un nouveau patriarche.

Après les avoir écoutés, le Tsar leur dit en leur montrant sa canne : « Voilà votre patriarche, désormais! »

Par ce coup d'État les empereurs de Russie se trouvèrent débarrassés des primats de l'Église orthodoxe, dont l'autorité contre-balançait trop souvent la volonté des souverains, qui devaient s'incliner devant cette puissance spirituelle.

En abolissant le patriarchat, Pierre Ier institua le Saint-Synode, auquel il confia la direction des affaires ecclésiastiques ; mais, en créant ce conseil purement administratif, il décida que les empereurs de Russie seraient désormais les chefs suprêmes de l'Église orthodoxe, afin que la puissance temporelle et le pouvoir spirituel se trouvassent réunis dans une seule main.

Depuis cette époque les choses ont toujours ainsi subsisté en Russie ; et comme le gouvernement est un gouvernement absolu et militaire, les successeurs de Pierre Ier ont institué un pouvoir exécutif en la personne d'un général, qui a un titre équivalent à celui de ministre des cultes. Ce général est en activité de service et en rapport direct avec l'Empereur.

Pour influencer le moral du peuple, on a réuni dans les prières de l'Église la puissance terrestre et la puissance divine : *Bog i Tsar* (Dieu et le Tsar) ; et les paysans, accoutumés depuis leur enfance à entendre toujours prononcer ces deux mots ensemble, sont persuadés que l'Empereur est infaillible. Après la Sainte Trinité c'est pour eux une espèce de duonité, si l'on peut s'exprimer ainsi, car ils ne prononcent jamais ces deux mots qu'en se signant dévotement.

Quoique l'aristocratie s'incline aussi devant cette duonité, elle a prouvé le cas qu'elle en faisait à l'égard du souverain, en étranglant Pierre III et Paul Ier. Et ces deux princes étaient pourtant chefs suprêmes de l'Église orthodoxe !

D'après les idées que les prêtres ont propagées parmi le peuple, il n'est point de salut hors de l'Église orthodoxe. Ainsi, tous les étrangers sont des hérétiques aux yeux du paysan russe. « Les étrangers, « dit-il, sont des Allemands qui ne se nourrissent que « de pommes de terre dans leur pays, et qui sont trop « heureux de venir manger notre pain. »

Du reste, l'épithète d'*allemand* est un terme de mépris, une injure dans la bouche d'un Russe quand il parle des étrangers. Et pourtant, où en serait encore la nation moscovite sans les étrangers qui lui ont tout enseigné, mais qui n'ont pu lui faire comprendre la justice et la reconnaissance !

Pour compléter les détails que nous avons donnés sur les règlements de l'Église orthodoxe, nous dirons qu'une demoiselle qui a tenu un enfant sur les fonts baptismaux avec un jeune homme, ne peut pas se marier avec son compère.

Deux frères ne peuvent pas épouser les deux sœurs.

Un homme ne peut pas se marier avec la veuve de son frère.

L'oncle ne peut pas épouser sa nièce.

Le mariage est interdit entre cousin et cousine.

Le divorce est défendu.

Tout mariage est légalement rompu après huit ans d'absence du logis conjugal de l'époux ou de l'épouse.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la femme d'un paysan qui a été fait soldat par son seigneur, peut contracter un nouveau mariage cinq ans après le départ de son mari.

La femme d'un paysan exilé en Sibérie peut se remarier immédiatement, parce que la condamnation de son mari entraîne le divorce.

Dans les cas indiqués ci-dessus, les tribunaux n'ont rien à voir, et les prêtres ne peuvent s'y opposer sous aucun prétexte.

Ce qui facilite ces divorces, accordés par la loi, c'est qu'il n'y a pas de notaires en Russie et que, par conséquent, les contrats de mariage sont inconnus; la femme reste toujours maîtresse de son bien.

Les enfants n'apportent aucun obstacle à ces mariages, puisqu'ils restent avec leur mère.

L'Église grecque lance l'anathême sur tous les chrétiens qui se donnent volontairement la mort. L'homme ne doit pas se détruire lui-même puisqu'il est l'ouvrage de Dieu. D'après ces lois, le suicide est un grand péché. Les prêtres refusent l'entrée du cimetière en pareil cas et n'accordent même pas un cercueil aux suicidés. On les enterre dans un sac, au milieu des champs.

Nous avons fait inhumer de cette manière un jeune noble qui s'était brûlé la cervelle dans un moment de désespoir. Le malheureux s'était fait renvoyer du corps des pages pour insubordination, et l'empereur Nicolas avait ordonné qu'il fût incorporé comme simple soldat dans un régiment d'infanterie.

Nous l'avons enterré dans un des terrains vagues qui entourent la ville de Jitomirz, en Volhynie, et nous avons dû faire placer une grosse pierre sur sa fosse, afin d'empêcher les chiens et les porcs de déterrer son cadavre.

Non-seulement le clergé russe n'est pas tolérant, mais le gouvernement lui-même abuse de sa force

pour contraindre des catholiques romains à embrasser la religion grecque. Cinq mille paysans catholiques, des anciennes provinces polonaises, ont été arrachés de leurs foyers et envoyés pour peupler les steppes du Caucase, parce qu'ils n'avaient point voulu se soumettre aux exigences du gouvernement. On se souvient qu'en Pologne l'empereur Nicolas a fait enlever des enfants nobles pour les élever dans la religion orthodoxe.

Espérons qu'une telle violation du droit des gens ne se renouvellera pas sous le règne d'Alexandre II.

Espérons que ce prince accordera la liberté de conscience à tous ses sujets, et que chacun d'eux pourra suivre à son gré le culte de son père. Espérons enfin qu'il s'occupera du peuple, et qu'en lui rendant la liberté il lui donnera le droit de posséder des terres.

Sans cet acte de justice, l'émancipation des serfs ne retirera pas ces infortunés de dessous le joug de l'aristocratie, qui, seule, a le droit de posséder des biens-fonds.

CHAPITRE VII

Des sectes religieuses, des sorciers et des superstitions des paysans.

L'intolérance en matière de religion est une faute politique dont bien des souverains se sont rendus coupables sous l'influence du clergé.

Les cruautés commises par les Romains sur les premiers chrétiens, n'ont pas plus entravé la marche triomphale de la religion du Christ, que la Saint-Barthélemy n'a déraciné le protestantisme en France.

L'homme a toujours été l'enfant qui regarde furtivement ce qu'on lui défend de voir : ne lui dites rien, il n'y pensera pas.

Par la menace on n'obtient qu'une soumission appa-

rente ; c'est ce qu'a malheureusement fait le gouvernement russe pour protéger la religion orthodoxe. Voici la teneur des oukases qui sont une preuve convaincante de ce que nous venons de dire :

« Celui qui détourne quelqu'un de la confession or-
« thodoxe en faveur de la religion catholique romaine,
« est condamné à la perte de tous ses droits et privi-
« léges, à l'exil en Sibérie, et, s'il n'est pas noble, il
« recevra de cinquante à soixante coups de knoute. »

« Celui qui abandonne la confession orthodoxe est
« condamné à recevoir de cinquante à soixante coups
« de verges ; on l'enfermera dans un couvent pour y
« être éclairé jusqu'à ce qu'il rentre dans l'orthodoxie,
« et ses biens seront mis en tutelle, etc., etc. »

Voilà les lois russes en matière de religion ; c'est l'intolérance poussée dans ses dernières limites, c'est un remède empirique qui, loin d'amener le bien que le gouvernement en espérait, n'a fait qu'accroître le nombre des sectes parmi les gens de la campagne. En une seule année, et cela vers la fin du règne de l'empereur Nicolas, plus de soixante mille individus ont été arrachés de leur village, sous l'inculpation d'avoir abandonné l'Église orthodoxe ; et, sans être jugés par

les tribunaux, les uns furent conduits en Sibérie pour y former des colonies agricoles; les autres furent dirigés vers les steppes du Caucase pour peupler ces déserts.

Les femmes, les enfants et les vieillards ne trouvèrent pas grâce auprès du Tsar. On les menait par milliers comme des troupeaux de moutons, et les Cosaques ne leur épargnaient pas les mauvais traitements.

On doit bien penser que, dans cette foule de malheureux, il se trouvait des gens malades, des femmes enceintes et des enfants, qui périrent de fatigue, de froid et de misère à travers les vastes solitudes qu'ils avaient à traverser pour arriver au lieu de leur exil.

C'est au ministre B***, que l'on doit ce coup d'État.

Et qu'avaient donc fait ces *Rozkolniks* (sectaires) pour attirer sur eux le courroux de leur souverain?

Aucun d'eux n'avait d'idées politiques.....

Aucun d'eux n'avait conspiré contre le gouvernement du Tsar.....

Ils n'avaient jamais refusé les corvées qu'ils devaient à leur maître....

Ils payaient leur impôt à la couronne.....

Oui; mais ils étaient Rozkolniks! Ils n'allaient pas

à l'église ! et la liberté de conscience n'est pas un droit naturel en Russie où le paysan ne doit être qu'une machine qu'on dirige à son gré, une marchandise qu'on vend le plus cher possible !

Loin d'avoir diminué le nombre des Rozkolniks, les oukases rendus contre eux n'ont fait que les augmenter. Sur les trente-six millions d'âmes composant la nation slave-russe, on compte treize millions de sectaires qui forment trente-deux sectes différentes les unes des autres par leur croyance, leurs mœurs, leurs usages, et subdivisées elles-mêmes en un grand nombre de sectes auxquelles on ne saurait donner de dénominations.

Bien que divisés entre eux et quelquefois ennemis irréconciliables, ces sectaires reconnaissent, pour la plupart, Jésus-Christ comme l'envoyé de Dieu sur la terre pour la rédemption de leurs péchés.

On désigne généralement tous ces sectaires sous le nom de Rozkolniks.

Nous allons donner un aperçu de quelques-unes de ces sectes avec lesquelles nous nous sommes trouvé en relation directe.

LES VIEUX CROYANTS.

Ces sectaires, très-nombreux en Russie, ne prient que sur les livres saints imprimés avant 1650, c'est-à-dire avant le règne du tsar Alexis, père de Pierre Ier. Ils repoussent les livres imprimés après cette époque, parce que le patriarche Nicone a corrigé, dans ces nouvelles éditions, les inversions et les nombreuses fautes de langue qui existaient dans les premières. Ils sont iconolâtres; mais ils croient à la sainteté des vieilles images et repoussent avec dédain toutes les nouvelles qu'on offre à l'adoration des orthodoxes dans les églises grecques.

Ils ont une profonde antipathie pour les popes et ne fréquentent jamais les églises. Cette répulsion est telle, qu'ils s'éloignent de leur chaumière quand ces derniers viennent la bénir pendant les fêtes de Pâques; mais ils laissent de l'eau-de-vie et une pièce de monnaie pour le prêtre, qui, du reste, n'en demande pas davantage.

Comme ils n'ont point d'église à eux, ils se rassemblent chez le plus ancien de leur secte, qui fait la lecture de la Bible tous les dimanches.

LES PÉRÉKRESTCHENSKY.

Les disciples de cette secte ressemblent aux Anabaptistes; ils ont l'usage de rebaptiser, à l'âge de raison, les enfants qu'ils ont été obligés de présenter en bas âge sur les fonts baptismaux, et ils font eux-mêmes cette cérémonie sans l'entremise du prêtre de leur paroisse.

LES DOUKHOVORTZY.

Ne croient pas au Saint-Esprit et sont iconoclastes, c'est-à-dire briseurs d'images.

LES MALAKLANNES.

Sont les réformés de l'Église catholique romaine pour leurs croyances religieuses. C'est surtout contre ces sectaires que le gouvernement s'acharne le plus; car le nombre en augmente chaque jour.

LES COUVEURS.

Les adeptes de cette secte ont en horreur tout ce qui est imprimé ou écrit. Ils prétendent que le papier

timbré est l'œuvre du démon; ils n'acceptent même pas les billets de la banque et les assignats, disant qu'ils portent le sceau de l'antéchrist.

LES BÉGOUNY.

Ceux-là ne respectent aucun pouvoir, pas plus la puissance de Dieu que l'autorité du Tsar. Ils ne veulent pas de passe-ports et ont les mêmes préventions que les *Couveurs* sur les papiers imprimés.

LES SKOPSTRY.

Les hommes et les femmes de cette secte se font entre eux des opérations chirurgicales très-douloureuses pour ne pas avoir de progéniture. Il faut que la race des hommes s'anéantisse, disent-ils, puisqu'elle est condamnée à souffrir ici-bas.

Non contents de se martyriser eux-mêmes, ils enlèvent des enfants dans les villages voisins, les cachent dans les bois, leur font subir l'opération qu'ils ont l'usage de se faire, puis ils rendent la liberté à ces pauvres petits êtres mutilés, en leur donnant de l'argent pour acheter leur silence.

On conçoit que le gouvernement doit sévir rigoureusement contre de semblables atrocités ; cependant il y a des sectes bien inoffensives, bien naïves, qu'on pourrait ramener par la persuasion et la douceur. Mais le gouvernement n'emploie jamais que la force et se prépare la résistance, puis un jour viendra où ce système d'oppression devra reculer devant le nombre.

On nous a assuré que des chirurgiens de Moscou avaient réalisé de grandes fortunes en se prêtant au fanatisme des *skoptry*, qui comptent assez d'adeptes parmi les riches marchands de Moscou.

LES SNOKHARY.

Ils habitent principalement dans la province de Nijni-Novgorod, où ils occupent plusieurs districts, notamment celui de Sémiénof. Les pères marient leurs fils à l'âge de douze et quatorze ans, avec des jeunes filles de dix-huit à vingt ans, et vivent avec leurs brus. Les enfants qui proviennent de ces amours clandestins n'ont pas besoin d'être légitimés ; ils vivent dans la famille, ils ont une mère. Quant au mari, il voit sans étonnement la grossesse de sa femme, puisque c'est la coutume de son pays.

Du reste, cette secte a des mœurs très-dépravées, et nous ne pouvons entrer dans de plus grands détails à son sujet. Nous dirons seulement qu'il est dans l'habitude que le chef de la maison offre les faveurs de sa fille aînée à l'étranger auquel il donne l'hospitalité, et que, lors d'une certaine cérémonie de l'église, qui se passe le soir, à un moment donné, chaque fidèle éteint le cierge qu'il tient; puis, toute l'assemblée, pères, mères, frères, sœurs, parents, amis, prêtres et laïques, se livrent, dans l'obscurité, à une scène de débauche inimaginable!

Cette dépravation de mœurs, qui rend l'homme l'égal de la brute, ne se trouve pas seulement dans le peuple; n'a-t-il pas existé dans la haute aristocratie, sous le règne de l'empereur Alexandre Ier, une société appelée : *la Société des Cochons?...*

LES KALYSTOVSTCHINY.

C'est une secte qui pleure sur les péchés du genre humain, et dont les prosélytes se fustigent avec une cruauté qu'on ne saurait croire.

Ils ne mettent jamais de sel dans les aliments qu'ils préparent.

Le chef de la famille achète son cercueil de son vivant, et s'en sert comme d'un lit, pour s'habituer, dit-il, à sa dernière demeure.

A sa mort, on le porte au cimetière sans le mener à l'église, et jamais aucun prêtre n'est convié aux cérémonies mortuaires de ces sectaires, aussi paisibles que peu nuisibles.

Sans énumérer les nombreuses sectes qui se trouvent en Russie, nous dirons qu'il y en a où les femmes remplissent les fonctions du prêtre ; ce sont elles qui récitent les prières et lisent la Bible à leurs confrères, réunis à cet effet.

Ce qui ôte tout le charme qu'il y aurait à assister à de semblables réunions, c'est que ce sont toujours de vieilles matrones bien noires de peau, bien ridées de visage, qui remplissent les fonctions de prêtresses.

Dans d'autres sectes, on célèbre la messe à l'insu du pope du village ; et, pour cela, on se réunit dans une maison qui n'a pas de porte. Tous les disciples de cette congrégation entrent par la seule fenêtre qui éclaire l'intérieur du bâtiment dans lequel ils se rassemblent ; ils regardent les popes comme des héréti-

ques et des imposteurs, et choisissent leurs prêtres parmi eux.

Il y a des Rozkolniks ou sectaires qui ont horreur du tabac, et qui mettent au rebut les verres et les assiettes qui ont servi à des personnes qui fument ou qui prisent.

Il n'y a pas que des serfs qui soient Rozkolniks ; on en rencontre beaucoup parmi les bourgeois et les marchands, et, malgré toutes les vexations dont on les accable, toutes les persécutions que leur fait supporter la police des grandes villes, ils parviennent toujours, à force d'argent, à suivre leur culte ; car l'argent, partout et principalement en Russie, est le puissant levier auquel rien ne résiste, d'autant plus que tous les employés de la couronne sont si mal rétribués, qu'ils ne pourraient pas donner de pain à leur famille s'ils ne volaient pas.

C'est sous le ministre B***, ainsi que nous l'avons déjà dit, que les Rozkolniks ont été le plus persécutés. D'ailleurs, M. B*** est d'une sévérité bien reconnue ; car c'est lui qui, étant gouverneur de la province de Kief, a cruellement tyrannisé la noblesse polonaise. On se souvient encore de tous ceux dont il a séquestré

les biens, et de la quantité d'infortunés qu'il a envoyés en Sibérie ! Il y a vraiment des gens qui n'ont aucune pitié de leurs semblables et qui semblent se complaire à faire le mal !

Tous les peuples, même dans les pays civilisés, ont plus ou moins de superstitions ; il y a en France de certaines provinces qui nous en offrent encore de déplorables exemples.

Il ne faut donc pas s'étonner si le serf russe, qui est encore dans toute sa naïveté primitive, en a sa bonne part.

Relégué dans l'intérieur du pays, ignorant tout ce qui se passe, ne connaissant que le clocher de son village, le pauvre moujik croit aux revenants, aux sortiléges, à la magie, aux enchantements et au diable.

Dans sa simplicité, il admet l'existence d'esprits intermédiaires qui peuvent lui nuire ou le protéger. Sa religion, qui n'est ni morale ni intelligente, admet, par crédulité, d'anciennes coutumes païennes, et son ignorance l'empêche de distinguer le bien du mal, la fable de la vérité.

Aussi croit-il qu'on peut lui jeter un sort, aussi croit-il au *mauvais œil*. Sa femme ne laissera jamais

un étranger regarder son nouveau-né, dans la crainte qu'on lui jette un regard fatal, diabolique, qui le ferait mourir !

En Russie, comme partout où le peuple est superstitieux, les sorciers gagnent leur vie aux dépens des croyances populaires.

Chaque canton a son sorcier ou sa sorcière, et les femmes, de leur nature plus physionomistes que les hommes, sont plus adroites à saisir le côté faible des individus qui viennent les consulter.

Nous nous rappelons qu'une certaine fois, dans le mois d'octobre, ayant passé la journée sur une grande route par une pluie battante, nous nous arrêtâmes pour passer la nuit dans une petite chaumière assez proprette, heureux de pouvoir nous y abriter tant bien que mal : on s'habitue à n'être pas difficile quand on voyage dans l'intérieur de la Russie !

La maîtresse du logis était une jeune femme assez avenante, séparée depuis cinq ans de son mari, qui avait été livré au recrutement par son seigneur.

Elle demeurait avec son frère, qui était un paysan à l'obrok, attaché, en qualité de cocher, à la station de la poste aux chevaux du village.

Après un frugal repas, composé d'une écuelle de lait et de quatre œufs sur le plat, notre domestique déballa notre petite provision de sucre et de thé, se mit à l'œuvre, et nous servit bientôt un grand verre de cette boisson chinoise que les voyageurs peuvent facilement se préparer partout.

Alors notre domestique tira notre matelas de la valise, l'étendit sur une botte de paille, fit notre lit et nous nous couchâmes avec plaisir pour fumer chaudement notre pipe en attendant le sommeil.

Peu après arriva un paysan voyageur qui s'attabla près de notre domestique. Tous deux mangèrent une énorme gamelée de chtchi et de cacha; puis, après s'être dévotement signés, les deux hommes montèrent sur la plate-forme du four où ils ne tardèrent pas à s'endormir profondément.

Quant à la maîtresse du logis, n'ayant peut-être pas une grande confiance dans les mœurs de mon domestique ni dans celles de l'étranger, elle jugea prudent d'aller se coucher dans sa grange.

Notre sommeil fut souvent interrompu par les nombreux taracanes dont la chambre était infectée; car non-seulement ils tournaient autour de notre tête,

mais ils se permettaient de passer sur notre visage, ce qui était fort désagréable !

Ces petites bêtes sont inoffensives et très-familières. Ainsi que nous l'avons dit ailleurs, les paysans ne les détruisent pas ; car ils sont persuadés que la présence de ces insectes porte bonheur à leur chaumière.

A la pointe du jour nous fûmes réveillés par le colloque suivant, établi entre l'hôtesse et le paysan, qui était descendu de la plate-forme du four, sur laquelle notre domestique dormait encore.

— Ne pleure pas? disait le paysan. Ton veau était ensorcelé ; mais les prières que j'ai dites sont infaillibles, il sera bientôt en bonne santé. Maintenant, continua-t-il, donne-moi un verre d'eau et la croix que tu portes ; je vais te dire la bonne aventure.

Et comme la paysanne semblait hésiter :

— Je ne te prendrai que vingt polouschka (1) (20 centimes) pour cela, ajouta-t-il.

— Mais je t'ai déjà donné deux pétaks (30 centimes) ! observa la jeune femme.

— C'était pour désensorceler ton veau ; à présent

(1) Le polouschka et le pétak sont des monnaies de cuivre.

c'est pour te dire la bonne aventure. Comme tu m'as raconté que ton mari est soldat depuis cinq ans, qu'il n'a jamais donné signe de vie pendant tout ce temps et qu'alors tu veux te remarier, tu ne seras pas fâchée de savoir si tu auras un bon époux; car ton premier était un ivrogne qui te rossait tous les jours.

— Allons! je me décide! voilà deux pétaks, dit la paysanne; mais avant de partir, tu me débarrasseras d'une grande partie des taracanes qui fourmillent dans cette chambre.

— C'est convenu, matouchka (petite mère). Confie-moi ta croix.

Le paysan prit la croix, la plongea à plusieurs reprises dans un verre d'eau, puis l'y laissa en faisant maints signes de croix et marmottant des prières à voix basse.

Puis, après avoir examiné les petits globules d'air qui s'étaient formés sur la croix, il dit à la pauvre crédule :

— Pendant trois jours tu te lèveras au premier chant du coq et tu observeras de quel côté vient le vent, parce que c'est de ce côté-là que viendra ton futur époux.

S'il ne fait pas de vent, tu prendras quatre morceaux de pain que tu placeras aux quatre angles de ta chaumière, et le premier morceau qui sera mangé par les chiens ou par les porcs t'indiquera l'endroit d'où viendra ton futur.

Pour hâter son arrivée, tu te lèveras chaque nuit du premier quartier de la lune, et tu feras trois fois le tour de ta chaumière en disant un *Pater* à chaque tour.

Afin que la Sainte-Vierge t'accorde un mari jeune et beau, tu te purifieras tous les samedis en allant prendre un bain de vapeur, et tu auras soin de jeter des fleurs de sureau et des feuilles de menthe dans l'eau que tu répandras sur ton corps.

Tu resteras chaste jusqu'à ton mariage, et si le diable te tente, tu t'assiéras chaque fois par terre en relevant ta chemise et en disant trois *Pater*.

Enfin tu te marieras le second mardi après les fêtes de Pâques avec un beau et vigoureux garçon de ton village, qui t'aime déjà depuis longtemps.

— Dieu veuille que tu dises vrai ! prononça la jeune femme en se signant ; car tous les sorciers sont menteurs !

— Tu vas voir si je mens! Regarde bien cette place.

Et il traça un cercle avec son bâton au milieu de la chambre.

— Je veux, par mon pouvoir magique, continua-t-il, que tous les milliers de taracanes que renferme cette chambre viennent s'amonceler dans ce cercle!

Alors, prenant un morceau de linge et marmottant des mots inintelligibles, il fit le tour de la chambre, monta sur le four, passa son linge sur tous les murs et retourna s'asseoir à côté de la villageoise, qui le regardait faire avec curiosité.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé; les premiers rayons du soleil éclairaient les petites vitres de la croisée de la chaumière, et nous allions réveiller notre domestique, lorsqu'une exclamation de l'hôtesse nous fit regarder ce qui se passait.

Le sorcier avait dit vrai : le cercle qu'il avait tracé au milieu de la chambre se remplissait de taracanes. Ces petites bêtes, attirées sans doute par du sucre pilé ou une substance quelconque, adroitement répandue en cet endroit, s'amoncelaient les unes sur les autres.

A plusieurs reprises l'hôtesse en remplit un grand panier qu'elle alla vider dans la boue liquide de la grande route, où ces bêtes se noyaient incontinent.

Pourtant la paysanne se prit à pleurer, en réfléchissant que les taracanes portent bonheur au chaume qui leur donne l'hospitalité. Elle demanda donc grâce pour trois de ces insectes, qu'elle plaça dans une lézarde du four; mais avant de quitter la chaumière nous nous assurâmes qu'elles étaient mortes.

Ce qui nous convainquit que le prétendu sorcier empoisonnait ces petits animaux avec de la farine ou de la poudre de sucre mélangée d'arsenic, et qu'il n'en frottait les murs que très-légèrement afin de les attirer dans le cercle où se consommait l'empoisonnement général.

Les sorciers sont pour la plupart de vieux bergers qui prétendent connaître la vertu de certaines plantes pour guérir les maladies, et pouvoir lire dans les astres les secrets de l'avenir. Du reste, dans tous les pays du monde, le bas peuple a ces mêmes croyances.

Quant aux sorcières, ce sont généralement des femmes d'un âge mûr qui se prétendent inspirées par la Sainte-Vierge.

Aussi, sorciers et sorcières sont consultés par les malades, et la confiance que le peuple a en eux, provient de l'ignorance des popes qui anathématisèrent les médecins pendant bien des années; dans la persuasion que tous les hommes qui s'occupent de médecine ne pouvaient être que les suppôts du diable.

« Quand un chrétien est malade, disait ce stupide clergé, c'est par la volonté de Dieu ; et s'il guérit, c'est encore par la volonté de Dieu. Lorsqu'un chrétien souffre, il doit se résigner et prier. »

Ce qui nuisit encore aux premiers médecins qui vinrent s'établir en Russie, c'est qu'ils ne pouvaient pas se faire comprendre par le peuple ; c'est qu'ils étaient Allemands et que la nation allemande est particulièrement antipathique à tous les Russes.

Encroûtés dans leurs idées barbares, les paysans ne s'expliquaient pas pourquoi ces étrangers leur tâtaient le pouls et leur faisaient tirer la langue; aussi croyaient-ils généralement qu'ils voulaient les ensorceler ou les empoisonner avec leur médicaments.

Aujourd'hui encore, les habitants de la campagne regardent comme un péché l'usage du clysoir, et il n'y a pas moyen de les en dissuader.

Il en est de même pour tous les remèdes que les médecins leur prescrivent ; il faut leur faire prendre les médicaments devant soi, de vive force, sans cela, une fois rentrés chez eux, ils jettent tout aux ordures. Et pourtant, ils ont pleine croyance aux charlatans qui abusent impunément de leur crédulité !

Les sorciers et les sorcières ordonnent préalablement la prière et le jeûne ; et quand le malade ne recouvre pas la santé, ce qui arrive ordinairement, voici quels sont les différents remèdes qu'ils prescrivent et qu'ils préparent eux-mêmes.

Ils font infuser dans de l'eau-de-vie du pays, soit de la rhubarbe, des feuilles de séné, des bourgeons de bouleau, de la poudre à canon ou des mouches cantharides. Chacun de ces remèdes a sa spécialité ; le dernier est considéré comme un philtre amoureux infaillible.

Ils fabriquent des emplâtres d'oignon et d'ail pilés, mêlés de goudron. Faute de diachylum, ils emploient les feuilles de cormier pour faire suppurer les plaies qu'ils cicatrisent ensuite avec des compresses de sel fondu dans de l'urine.

L'eau de goudron est un vermifuge qu'ils prescrivent pour les enfants.

Nous avons vu une femme qui avait été soumise à un traitement assez brutal. L'empirique lui avait fait prendre un bain dans un ruisseau rempli de sangsues ; la malheureuse en était sortie ensanglantée et s'était roulée sur l'herbe pour écraser ces vilaines bêtes qui étaient restées attachées à son corps. Eh bien ! cette femme, qui avait toujours été maladive, recouvra la santé !

Les sorciers ordonnent beaucoup de bains de vapeur avec des frictions de sel ou de miel.

Ils guérissent les rétentions d'urine, lorsqu'elles sont nouvelles, au moyen d'un pou vivant qu'ils introduisent dans le canal.

Le crapaud joue aussi un grand rôle dans la médecine des sorciers, ainsi que beaucoup de plantes dont ils connaissent les propriétés salutaires ou nuisibles.

Ils guérissent également certaines maladies des chevaux ; mais leurs grands bénéfices viennent des secrets qu'ils possèdent pour faire enfler certaines parties du corps d'un individu, pour provoquer des plaies ou des tumeurs aux jambes, car les paysans qui craignent d'être faits soldats, paient très-cher les sorciers en de semblables occasions.

Quand une femme veut se faire aimer de quelqu'un, elle a recours aux sorcières qui possèdent des philtres à cet usage. Ces philtres rendent souvent malades ceux auxquels on les administre ; quelquefois même ils les estropient, et généralement ils produisent une grande perturbation dans leur organisation animale.

Nous avons rencontré à Orel un certain seigneur, nommé Kazanesof, qui avait été obligé de vendre une de ses propriétés où la plupart des femmes étaient ensorcelées. Ces malheureuses tombaient fréquemment dans des convulsions atroces, et quand elles revenaient à elles, elles aboyaient comme des chiens pendant des heures entières.

C'est invraisemblable, et pourtant c'est l'exacte vérité.

Quoique les gens de la campagne redoutent les *kaldounes* (sorciers), ils n'en vont pas moins les consulter lorsqu'ils sont malades ou bien quand on leur a volé leur vache ou leur cheval.

Si, pendant le repas de noce d'un paysan, un sorcier vient à frapper à la porte de sa chaumière, on s'empresse de lui ouvrir et de le faire asseoir à la place d'honneur ; on lui présente même les meilleurs mor-

ceaux dans la crainte qu'il ne jette un maléfice sur les nouveaux époux.

Si, par hasard, un sorcier passe sur la route en croisant le chariot d'un paysan, celui-ci jette un brin de paille ou crache à terre pour que le passage du sorcier ne lui porte pas malheur : on sait qu'il en agit de même quand il rencontre un pope sur son chemin.

« Un jour, nous racontait un paysan, c'était à la noce de mon frère. Nos invités étaient placés dans plusieurs chariots, et nous allions nous promener dans un village voisin, lorsqu'une vieille sorcière s'approcha de nous en nous demandant la permission de nous accompagner.

« Comme nous étions en gaieté, nous lui refusâmes dans la crainte que sa présence n'attristât notre fête. Eh bien ! la vieille femme se glissa près de nos chevaux, et je ne sais ce qu'elle leur fit ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun d'eux ne voulait plus marcher, malgré les coups de fouet que nous ne leur ménagions pas ; si bien que nous fûmes forcés de prendre la sorcière avec nous pour qu'elle désensorcelât nos chevaux ; ce qu'elle fit effectivement, après quoi nous nous remîmes en route, sans pouvoir nous

rendre raison du moyen qu'elle avait employé pour accomplir son sortilége. »

Voici quelques-unes des superstitions les plus communes, parmi lesquelles on en rencontrera d'ailleurs qui trouvent également croyance dans les pays les plus civilisés de l'Europe.

Par exemple :

Un verre ou une glace cassé ;

Du sel renversé ;

Le pain retourné ;

Le chien qui hurle la nuit ;

Le hibou qui crie sur le toit d'une maison ;

Se donner la main par dessus la table ;

Trois chandelles allumées dans la même chambre ;

Un pope qui croise votre chemin ;

Lorsqu'on sort de chez soi et qu'on aperçoit la lune à gauche, dans son premier quartier ;

S'embrasser sur le seuil d'une porte ;

Mettre ses bas à l'envers ;

Quand une personne vous verse à boire de la main gauche ou la main retournée ;

Lorsqu'il y a treize personnes à table, la dernière qui s'est assise doit mourir dans l'année.

Dans la noblesse, lorsque pareil cas se présente, le plus jeune des convives prend place à une autre table qu'on lui dresse à cet effet.

Nous avons vu des dames, de la plus haute société, faire asseoir leur femme de chambre à table pour éviter le nombre treize.

En France, le vendredi est regardé comme un jour malheureux ; en Russie, c'est le lundi : ce jour-là, on ne se met pas en voyage et l'on n'entreprend aucune affaire.

Les années où les champignons abondent, on est persuadé que l'Empereur ordonnera une levée d'hommes pour le recrutement de l'armée.

A la Sainte-Catherine, les jeunes gens jeûnent, afin que le ciel leur accorde une bonne femme.

Les jeunes filles comptent les bâtons qui forment la haie autour de leur chaumière. Quand le nombre en est pair, elles doivent se marier dans le courant de l'année ; mais si le contraire arrive, c'est de mauvais augure, et elles se lamentent de ce que la chance ne leur est pas favorable.

Pour éprouver si une fille est bonne à marier, on lui donne un écheveau de fil rempli de nœuds. Elle

doit en défaire tous les nœuds et dévider l'écheveau. Si elle y parvient, elle ne peut manquer de trouver un époux.

Nous ne croyons pas que les puérilités que nous venons de raconter soient déplacées dans ce livre ; car tous ces détails intimes donnent au lecteur la facilité de pouvoir juger par lui-même le caractère d'un peuple que l'émancipation régénérera avec le temps.

CHAPITRE VIII

Des serfs domestiques.

Quoique nous ayons déjà parlé des serfs domestiques dans le courant de cet ouvrage, nous croyons devoir compléter leur histoire en entrant dans quelques détails sur la manière dont ils sont traités par leur maître ; d'autant plus que ces détails initieront le lecteur à la vie privée des nobles qui habitent dans leurs terres.

La classe des domestiques, en Russie, peut se diviser en quatre catégories :

1° Les domestiques qui sont des serfs affranchis ou d'anciens soldats de la garde qui ont fini leur service. Les hommes de cette catégorie ne servent guère qu'à

Saint-Pétersbourg, quelquefois à Moscou, à Odessa, à Riga; mais jamais chez les seigneurs de la province qui préfèrent leurs serfs, auxquels ils ne donnent pas de gages.

2° Les domestiques à l'obrok, qui, moyennant la redevance annuelle qu'ils paient à leur seigneur, obtiennent la permission d'entrer au service des gentilshommes, des bourgeois, des commerçants et des étrangers fixés dans les grandes villes.

3° Les domestiques choisis parmi les enfants des laboureurs, et que l'on dresse pour le service particulier de leur seigneur.

4° Les domestiques nés de parents domestiques. Ces deux catégories n'ont droit qu'à l'habillement, à la chaussure et à la nourriture ; et quand ces domestiques sont mariés, si leur propriétaire est satisfait de leur service, il leur accorde un logis, un potager, et quelques mesures de seigle pour nourrir leur famille.

Afin de donner une idée de la vie de ces serviteurs non gagés, nous allons décrire la maison seigneuriale d'un village, en choisissant de préférence celle d'un seigneur de moyenne fortune, possesseur de quatre à cinq cents serfs et vivant habituellement dans sa pro-

priété. Un tel gentilhomme n'a pas de loyer à payer ni d'argent à débourser pour sa nourriture et pour celle de ses gens et de ses chevaux. Il en est de même pour son chauffage lorsque ses propriétés sont déboisées; car il se chauffe avec la paille qui lui reste en abondance quand ses blés sont battus.

Toute demeure seigneuriale, quelle que soit son importance, fût-elle une simple chaumière ou un bâtiment en brique, est désignée par le nom de : *château.*

A l'exception de quelques châteaux construits en bois ou en brique et élevés d'un étage, toutes les maisons des seigneurs n'ont qu'un simple rez-de-chaussée ; mais quelle que soit leur importance, les maisons seigneuriales n'ont jamais ni chambres de domestiques, ni caves, ni latrines.

Les bâtiments en bois sont recouverts en planches peintes en rouge ou en vert. Leurs murs sont faits de troncs de pins superposés les uns sur les autres, comme pour les chaumières de paysans dont nous avons déjà entretenu le lecteur.

Quant aux châteaux en brique, ils sont d'une architecture insignifiante et recouverts en zinc. S'ils se font remarquer quelquefois, c'est parce qu'ils sont en-

tourés de misérables chaumières, ou bien parce qu'ils sont ornés de quatre colonnes surmontées d'un frontispice d'assez mauvais goût.

Alexandre Ier affectionnait beaucoup les colonnes ; tous les édifices publics et les maisons particulières construits sous son règne, en sont plus ou moins ridiculement affublés.

Entrons maintenant dans l'intérieur d'un de ces châteaux, qui sont tous copiés sur le même modèle, et ne parlons que de la généralité, c'est-à-dire de ceux qui n'ont qu'un rez-de-chaussée.

Et d'abord, règle générale, sans presque aucune exception, sur un des côtés de la maison s'avance un petit auvent, qui met à couvert quelques marches conduisant à l'antichambre.

C'est ordinairement du petit palier qui termine ces quelques degrés, que le seigneur harangue ses vassaux et reçoit leurs félicitations ; c'est la tribune des propriétaires qui jouent au souverain despote, et qui écrasent sous l'orgueil de leur noblesse le pauvre serf qui se prosterne à leurs pieds. Là, le seigneur jubile ; on lui baise les mains, on salue sa bienvenue en lui présentant le pain et le sel, enfin il se croit quelque

chose. Ce gentilhomme campagnard juge, pardonne ou condamne à des peines corporelles, sans que jamais quelqu'un ait l'audace de réclamer contre ses arrêts !

Entrons dans l'antichambre.

Cette pièce carrée, d'environ quatre mètres de largeur, est entourée d'un coffre en bois fixé au mur. C'est dans ce coffre que chaque domestique place son matelas, c'est dans ce coffre qu'on serre l'unique livrée et l'unique chapeau à trois cornes qui servent indistinctement à tous les valets de pied qui montent à tour de rôle derrière la voiture de leur seigneur. On entasse encore dans ce coffre des bottes, des brosses, des chandelles, tout ce qui tombe sous la main des domestiques, et le bois de chauffage en hiver.

Une raie grasse et crasseuse s'élève au-dessus du coffre, à la hauteur de la tête de la valetaille qui s'y assied, et sur lequel elle dort en attendant les ordres du maître.

La nuit venue, chaque domestique porte son matelas dans un des coins de la chambre, et s'endort parfaitement sans draps, sans couvertures, sans traversin ; et ceux qui n'ont pas de matelas s'étendent sur le

plancher, où ils ronflent comme des tuyaux d'orgue. Du reste, les femmes de service ne sont pas mieux traitées que les hommes. Dans la partie de la maison qui leur est réservée, elles couchent sur un simple matelas ou sur le plancher, sans avoir la peine de se déshabiller ; car la plupart d'entre elles font leurs travaux nu pieds, tête nue, en jupon et en manches de chemise, et ne mettent de bas et de souliers que l'hiver et les jours de fête.

De l'antichambre malpropre et infectée par l'odeur des pieds des domestiques qui, n'ayant pas de chaussettes, s'enveloppent les pieds dans des chiffons de toile dont ils ne changent que tous les huit jours, de cette antichambre, disons-nous, on passe dans la salle à manger.

L'ameublement de cette pièce se compose d'une table ronde, d'une douzaine de chaises recouvertes en peau, et quelquefois d'un buffet. Le plus ordinairement, ces meubles sont en bois blanc peint, imitant l'acajou.

Les salles à manger sont habituellement percées de quatre portes : l'une donne dans l'antichambre, l'autre dans le salon, la troisième dans un petit cabinet qui sert d'office et où se range la vaisselle, la verrerie et

l'argenterie ; la quatrième porte débouche sur un long corridor qui divise la maison en deux parties et établit une communication avec toutes les chambres de l'intérieur.

Le salon est une grande pièce où se trouve un canapé flanqué de quatre fauteuils, alignés de chaque côté d'une table ovale. Ajoutez à cela une ou deux tables de whist et six chaises, et vous aurez le complément du mobilier d'un salon aristocratique, dont les meubles sont en acajou et invariablement recouverts d'étoffe de crin noir.

Viennent ensuite les chambres à coucher des maîtres, qui sont encore plus simplement meublées.

Ainsi, dans ces demeures seigneuriales on ne trouve ni glaces, ni tableaux, ni pendules, ni bronzes, ni tapis, ni cheminées, ni papiers peints sur les murs. Les fenêtres n'ont jamais ni petits ni grands rideaux ; les murs sont badigeonnés à la chaux, les planchers ne sont point cirés, de sorte que l'ouvrier français a plus de luxe dans son modeste ménage que le seigneur russe dans ce qu'il nomme orgueilleusement son château.

Le luxe de l'aristocratie de province est d'avoir de

nombreux serviteurs, une berline et des chevaux. C'est la vie matérielle dans toute sa plénitude : on mange beaucoup, on dort de même, et l'on ne fait jamais rien de ses dix doigts ; à moins que le seigneur n'ait la passion de la chasse ou des chevaux, cela donne alors un peu d'animation à la vie monotone que l'on mène à la campagne, où l'on n'a absolument que les cartes pour distraction.

Voilà comme se compose le personnel de la maison d'un seigneur, d'après la fortune et la demeure que nous avons prises pour base ; nous le supposons marié :

Un cocher et un postillon.

Un cuisinier et son aide.

Un buffetier.

Un valet de chambre.

Deux valets de pied.

Une femme de chambre et son aide.

Deux blanchisseuses.

Une nourrice.

Une bonne d'enfant.

Ajoutons encore les filles et les serviteurs pour les gros ouvrages, et nous atteindrons le chiffre de seize à dix-huit bouches à nourrir chaque jour.

Eh bien ! malgré ce nombreux personnel, les seigneurs russes sont très-mal servis. Excepté la femme de chambre et le buffetier, qui sont régulièrement à leur poste, les autres domestiques trouvent toujours un prétexte pour déserter l'antichambre quand ils n'y dorment pas.

Avec les domestiques russes, surtout lorsqu'ils sont jeunes, il faut constamment avoir la menace à la bouche, et joindre même les soufflets à la menace, pour les arracher à leur paresse habituelle.

Lorsqu'on est humain, bon, patient avec eux, ils disent : *Barine miateki* (le seigneur est faible, débonnaire), et ils deviennent très-négligents dans leur service.

Cela nous rappelle avoir dîné chez un colonel qui entra en fureur contre son cuisinier, lequel avait manqué un plat par négligence. Il se leva de table et allongea un vigoureux soufflet au domestique qui était derrière lui, en lui disant : « Tiens ! va porter cela au chef, « de ma part ! » Le domestique se rendit aussitôt dans la cuisine et rendit au chef le soufflet qu'il venait de recevoir.

Nous avons connu un seigneur qui, ne sachant plus

comment punir son cuisinier, avait imaginé de lui faire manger tous les mets qu'il ne réussissait pas. Ainsi, il faisait venir le coupable et il l'obligeait à manger, sans départir, tout le contenu du plat.

Lorsque nous assistâmes à cette singulière punition, nous étions douze convives à table ; or, il fallait que ce cuisinier eût un bon estomac pour se soumettre à la volonté de son maître !

Les domestiques ne sont guères mieux nourris que les paysans, et la propreté de leurs vêtements laisse beaucoup à désirer. Quand ils servent à table, ils ne portent pas de gants et s'entortillent la main droite dans une serviette. Il leur arrive quelquefois, tentés par l'aspect appétissant des plats qu'ils portent, d'enlever à la dérobée une côtelette ou toute autre chose qu'ils glissent instantanément dans leur poche. On ne peut pas s'étonner de ce larcin, en songeant qu'ils sont condamnés au tchi et au gruau de sarrazin à perpétuité.

Il arrive quelquefois que des serfs domestiques reçoivent leur liberté à la mort de leur maître en récompense de leurs bons services.

Généralement, les domestiques intelligents s'appli-

quent à étudier le caractère de leurs maîtres, à les flatter, à saisir leur côté faible pour obtenir leur faveur; et cette soumission, cette obéissance passive, qu'ils doivent montrer à chaque heure du jour, les rendent dissimulés et menteurs.

Il y a des domestiques qui finissent par prendre un tel ascendant sur l'esprit de leur maître, qu'ils le gouvernent en ayant l'air de lui obéir.

C'est surtout pour les enfants de leur seigneur que les domestiques des deux sexes montrent une complaisance sans bornes. Ils applaudissent à tout ce qu'ils disent, ils satisfont à tous leurs caprices pour gagner leurs bonnes grâces; car ils comprennent bien que leur avenir est entre les mains de ces enfants auxquels ils appartiendront un jour.

Nos lecteurs se souviennent sans doute que nous avons raconté l'histoire d'un serf domestique qui était devenu le propriétaire du village de son maître. A cet exemple nous allons en joindre d'autres qui prouveront que les domestiques russes sont appelés parfois à de singulières destinées.

Il y a une dizaine d'années qu'une demoiselle noble, propriétaire d'un village dans lequel elle vivait, s'éprit

d'une passion violente pour un de ses domestiques, jeune et beau garçon de vingt ans.

Comme elle était beaucoup plus âgée que lui, elle voulut se l'attacher, et trouva que le moyen le plus simple et le meilleur était de l'élever jusqu'à elle et de l'épouser.

Le mariage eut lieu à l'église avec toutes les cérémonies usitées en pareil cas.

Pendant plus d'une année les nouveaux époux goûtèrent les douceurs de la lune de miel sans qu'aucun nuage ne vînt troubler leur bonheur.

Le serf domestique, devenu maître, commandait à ses anciens confrères d'esclavage sans abuser de ses droits; sa nouvelle position ne lui faisait pas oublier qu'il avait partagé leurs travaux et leur misère.

Mais rien n'est stable ici-bas..... Monter et descendre, c'est le sort des humains !

Vers la fin de la deuxième année de son mariage, la noble dame, qui n'avait pas cessé de porter son nom de famille, se lassa d'une union qu'un caprice sans doute avait pu seul lui faire contracter. Un jour donc, elle fit arrêter son mari, lui fit mettre les fers aux pieds, et le livra comme soldat au recrutement de l'armée.

Quand nous posâmes la question, à savoir si une femme pouvait se marier et ne pas prendre le nom de son mari, on nous répondit en nous citant des princesses du sang qui avaient épousé des particuliers, et qui avaient, néanmoins, conservé leur titre.

Ainsi, l'héroïne de cette histoire avait conservé son nom pour ne point perdre les priviléges attachés à la noblesse. Quant à son mari, comme elle ne l'avait pas affranchi, elle était restée maîtresse d'en disposer selon sa volonté.

Dans ces sortes d'affaires, les femmes ont plus de chance que les hommes, puisqu'elles suivent la condition de leur mari.

Ainsi, un prince Tcher....., frère d'un ex-gouverneur de Moscou, poussé par un amour passionné, épousa une jeune fille qu'il n'avait pu séduire apparemment. Cette jeune fille était son esclave et sa blanchisseuse ; maintenant, elle est princesse et acceptée dans le monde.

De semblables exemples ne manquent pas en Russie.

En 1822, on voyait encore dans la prairie que traverse le chemin de Moscou au village d'Ostanekine,

une chaumière habitée par un vieillard qui était serf et garde-champêtre du comte Chérémétieff, l'un des plus riches propriétaires de la Russie.

La fille de ce modeste vieillard était devenue l'épouse de son seigneur; et, malgré toutes les prières qui lui furent faites pour le déterminer à venir demeurer dans le palais de son gendre, il refusa constamment. Il se contenta d'une pension qu'on avait eu bien de la peine à lui faire accepter, et ne voulut jamais quitter sa chaumière.

Voici l'histoire de sa fille :

Cette jeune paysanne, qui s'appelait Praskova, avait une grande intelligence et un cœur angélique.

Le comte, ayant eu l'occasion de l'apprécier, l'installa dans son palais, la fit instruire, et finit par la faire débuter sur son théâtre. Praskova ne tarda pas à devenir une artiste distinguée; si bien que le comte, enthousiasmé de son talent, en fit sa maîtresse, malgré qu'elle fût rousse, laide et marquée de la petite vérole.

A cette époque, le comte, qui était resté célibataire, apprit que ses neveux, qui voyageaient à l'étranger, faisaient de folles dépenses à Paris, et qu'ils sous-

crivaient des lettres de change payables à la mort de leur oncle. A cette nouvelle, le comte entra dans une telle colère, qu'il jura de déshériter ses neveux ; et, sur-le-champ, sans prévenir personne de son projet, il fit tout préparer dans la chapelle de son palais, où il épousa son esclave Praskova, au grand étonnement de l'aristocratie moscovite.

Quoique d'une naissance obscure, Praskova avait plus d'esprit que son illustre époux ; elle ne se laissa pas éblouir par la haute position où la plaçait son mariage. Elle pouvait être généreuse, elle le fut sans ostentation ; son bon cœur la portait naturellement à faire le bien ; sa conduite la rendait digne du nom qu'elle portait ; car non-seulement elle fit reconnaître son mariage, mais elle fut reçue à la cour de Paul Ier et y soutint dignement son rang.

Mais Praskova ne devait pas jouir longtemps de sa brillante position ; elle devint mère et mourut quelques jours après ses couches, sincèrement regrettée de toutes les personnes qui avaient pu reconnaître ses excellentes qualités.

Jusqu'à son dernier soupir, sa bonté ne se démentit pas ; car ce fut dans ce moment solennel qu'elle pria

son mari de fonder un hôpital à Moscou, et qu'elle obtint la promesse qu'il doterait chaque année vingt-quatre filles pauvres.

Les derniers souhaits de cette femme bienfaisante furent accomplis ; le comte fit construire l'hôpital Chérémétief et déposa un capital dont la rente annuelle est employée à doter vingt-quatre jeunes filles.

Son fils est le comte Dmitri Nicolaévitche Chérémétief qui, à la mort de son père, hérita de cent trente-deux mille paysans.

Ajoutons que le comte Chérémétief a des paysans millionnaires ; il y en a même qui, sous son nom, possèdent jusqu'à mille paysans. Mais jamais la famille Chérémétief n'a consenti à affranchir ses serfs, et pourtant il y en a qui ont offert jusqu'à 500,000 francs pour racheter leur liberté.

Voici une autre histoire plus récente qui se rattache plus particulièrement au sort des serfs domestiques :

Dans la province de Poltava, célèbre par la victoire que Pierre Ier remporta sur Charles XII, se trouve le district de Zolotonocha, traversé par la rivière de ce nom qui se jette dans le Dnièpre.

Là, dans un village momentanément régi par un

intendant injuste et brutal, vivait un serf du nom de Masslof. Ce paysan avait un fils, jeune garçon de dix-huit ans, d'une figure avenante, que le seigneur avait pris à son service, et que, pendant son absence, il avait placé chez son intendant pour tenir la comptabilité.

Un jour, le jeune Masslof, accusé d'une faute qu'il n'avait pas commise, répliqua assez vivement à l'intendant qui, pour le punir de son audace, lui fit donner cinquante coups de verge.

Indigné d'un tel traitement, en proie à une juste indignation, le jeune Masslof saute dans un canot amarré à la rive, saisit les avirons, rame avec rage, descend la Zolotonocha, et ne s'arrête qu'à l'endroit où cette rivière se jette dans le Dnièpre.

Il faisait nuit : douze heures s'étaient écoulées depuis qu'il avait quitté son village.

L'intendant devait supposer qu'il avait pris la fuite, et une punition corporelle, encore plus terrible que celle qu'il avait subie le matin, l'attendait à son retour.

Mais son père ! pouvait-il ainsi se séparer de son père sans l'avoir embrassé !.... sans avoir reçu sa bénédiction !

Masslof hésitait encore, lorsqu'il aperçut plusieurs barques qui descendaient le fleuve.

La crainte, l'appréhension d'un châtiment qu'il ne pouvait éviter l'emporta sur l'amour filial, il s'élance dans son canot, aborde une des barques, offre ses services au patron, et jette un regard plein de tristesse vers l'horizon lointain où se trouve son village qu'il quitte pour toujours!

Arrivé à Kherson, il prit congé du patron et erra pendant quelques semaines dans les campagnes qui avoisinent Odessa. Puis, une nuit, il se glissa dans la ville, et, huit jours après, il était entré au service d'un fabricant étranger qui était venu s'établir en Russie.

Nous devons dire ici que dès que l'empereur Alexandre Ier eut confié l'administration d'Odessa à un émigré français, M. le duc de Richelieu, cette ville prit une grande importance commerciale. C'est depuis cette époque que sa population s'est augmentée d'une infinité d'industriels de toutes nations qui sont venus s'y établir, et que son port se remplit chaque année d'un nombre considérable de navires de commerce.

Aussi la ville d'Odessa est-elle le lieu de refuge des paysans qui fuient de leur village et des soldats qui

désertent de leur régiment ; car, au milieu de la foule des étrangers qui parcourent les rues et encombrent le port, il leur est facile d'échapper aux poursuites de la police.

Massloff, tant par son intelligence que par son activité, eut bientôt gagné la confiance de son patron qui, pour le récompenser de ses bons services, lui donna un intérêt dans son industrie.

Enfin Masslof, à l'âge de vingt-sept ans, se trouvait à la tête de la fabrique de son patron ; il avait épousé la fille d'un étranger et était père de deux jeunes garçons.

A plusieurs reprises, il avait eu des nouvelles de son père sans pouvoir lui donner des siennes ; car la moindre indiscrétion aurait pu mettre son seigneur sur sa trace et détruire l'édifice de son bonheur si laborieusement élevé.

Pourtant, ses jours de prospérité touchaient à leur terme, alors que, prêt à s'embarquer pour la France, Masslof rêvait la liberté sur une terre étrangère.

Par un hasard des plus malheureux, il se trouva un jour face à face avec son seigneur qui le reconnut, l'arrêta et le fit emprisonner ! Tout était fini pour lui et

pour les siens, d'après les priviléges de la noblesse et les lois russes que nous avons déjà fait connaître :

« Toute femme libre qui épouse un serf suit la condition de son mari et devient esclave. »

« Tout enfant de serf appartient au maître de ses parents. »

« Le serf n'ayant pas le droit d'acquérir de biens-fonds sous son nom, tout ce qu'il possède appartient à son maître. »

Ainsi le seigneur du pauvre Masslof, usant de son droit, s'empara de la fortune de son serf et le fit reconduire dans son village. Sa femme et ses deux enfants partagèrent son triste sort.

Généralement, les dames russes aiment à s'entourer de figures intelligentes et sympathiques ; or donc, elles choisissent pour leur service particulier les plus jolies filles de leur domaine ; car une noble provinciale a besoin qu'on l'endorme en lui grattant légèrement la tête ; elle trouve du plaisir à se faire frotter les reins ou la plante des pieds ; à se faire masser par une main douce, ou bien à se faire éventer pour chasser les mouches quand elle fait sa sieste.

Il lui faut une vieille femme près d'elle pour lui

raconter des histoires et une jeune fille pour lui ramasser son mouchoir, pour soutenir son assiette quand elle mange des confitures, pour caler ses oreillers quand elle se trouve incommodément placée. Que ne faut-il pas à une châtelaine provinciale qui passe son temps à faire des *grandes patiences* avec quatre jeux de cartes ou qui s'amuse à faire endêver ses servantes lorsqu'elle ne mange pas ou ne dort pas ?

Une femme russe veut, ne veut plus, veut encore : quoi ? elle l'ignore elle-même.

Quand elle doit se décider à faire quelque chose, elle consulte les cartes, questionne sa vieille nourrice qui ne l'a jamais quittée ; et si par hasard elle prend une résolution quelconque, cette résolution arrive instantanément, comme un coup de tonnerre.

Il en est de même quand il lui prend l'envie de sortir. A peine a-t-elle exprimé sa volonté, que ses servantes accourent tout effarées ; on dirait qu'elles jouent à la mer agitée ; tout est en rumeur dans l'appartement de la châtelaine ! On court, on se croise en tous sens, on se bouscule, Madame s'impatiente ; une femme de chambre la coiffe, deux autres lui lacent ses bottines, une quatrième tient le miroir. On ne va ja-

mais assez vite; Madame gronde, et les soufflets se distribuent avec prodigalité; enfin, Madame est prête et demande sa voiture.

Alors des petites voix, des grosses voix font explosion :

« La voiture de Madame ! »

Et de distance en distance, de la chambre de la châtelaine jusqu'à l'écurie, on entend répéter :

« La voiture de Madame ! »

A peine cet ordre est-il parvenu aux oreilles du cocher, que Madame paraît sur le perron de l'escalier entourée de tous ses domestiques des deux sexes :

Une femme de chambre porte le mouchoir de Madame.

Une seconde femme de chambre porte l'éventail de Madame.

Une troisième le flacon.

Une quatrième présente des épingles à Madame, qui achève sa toilette sur le perron.

La voiture arrive ; Madame va partir ? Non ! on a oublié l'ombrelle de Madame.

L'ombrelle est apportée ; on va partir ?... Non !

Madame demande un verre d'eau.

Enfin, après une infinité de retards de ce genre, deux domestiques hissent leur maîtresse dans la voiture ; la portière se referme : fouette, cocher.... l'aimable châtelaine est partie !

Ce tableau n'est pas outré, nous en appelons à tous les Russes qui ont habité la province et qui en connaissent les ridicules.

Tandis que les domestiques reprennent haleine et profitent de l'absence de Madame pour échanger quelques mots entre eux, le seigneur a terminé sa sieste et veut se lever.

Il appelle son valet de chambre : Patape !

Sa voix n'arrive pas d'abord jusqu'au groupe des domestiques restés sur le perron.

Le seigneur appelle encore : Patape ! et personne ne répond.

Alors, il lance un juron formidable qui ébranle les murs du château ; les domestiques se sauvent comme une volée d'oiseaux effrayés, et Patape, qui se prépare à recevoir un coup de poing en pleine figure, entre avec résignation chez son maître.

Les Russes ne sont point gens à garder rancune ; une fois le soufflet donné, le seigneur n'y pense plus,

et une fois la douleur passée, le serf en perd le souvenir.

Nous entendîmes un jour un domestique qui disait à son maître : « Vous m'avez donné un fameux coup de poing ce matin ; jamais vous ne m'aviez si vigoureusement frappé. »

Le seigneur, qui fumait tranquillement sa pipe, lui répondit : « C'est que cela me fatigue ! »

Quand un noble campagnard est de bonne humeur; son valet de chambre, qui se trouve souvent en tête-à-tête avec lui, doit faire la bouche en cœur et sourire à tous les prétendus bons mots que son maître lui débite ; car, n'ayant pas de voisins à proximité de leur château, les seigneurs causent assez familièrement avec leurs gens pour se distraire de leur isolement.

Lorsqu'un seigneur s'adresse à un domestique ou à un paysan qui ne lui appartient pas, il l'appelle *brate* (frère), ou bien encore *galoubetchik* (mon pigeon).

Lorsqu'il parle à une femme, il l'appelle *baba;* c'est un mot d'amitié qui signifie *ma vieille.* L'empereur Nicolas se servait souvent de cette expression en parlant à l'impératrice Alexandra Féodorovna.

Comme l'usage des sonnettes n'est pas connu, on

frappe dans ses mains ou l'on appelle pour faire venir un domestique. Quand on ne désigne pas le serviteur par son nom, on emploie le mot *schloviek* (homme), et pour les servantes le mot *divitcé* (fille).

Quand les paysans s'adressent la parole entre eux, ils s'appellent par leur nom de baptême. En parlant aux femmes ou aux filles on les interpelle en leur disant *douchka* (mon âme), ou *douchineka* (ma petite âme).

Les seigneurs qui font des excursions dans l'intérieur, ne se servent pas de chevaux de poste ; ils voyagent avec les leurs et à petites journées. D'ordinaire ils font deux haltes par jour pour laisser reposer leurs chevaux, comme cela se pratiquait avec les voiturins dans une grande partie de l'Europe avant que les diligences et les chemins de fer n'eussent remplacé ces vieux moyens de locomotion.

D'abord il est bon de faire savoir aux lecteurs que d'après un ancien usage, observé encore par tous les nobles, le seigneur, avant de monter en voiture pour se mettre en voyage, s'assied avec toute sa famille dans la salle à manger : les femmes de chambre et les domestiques qui se trouvent présents dans cette pièce

doivent également s'asseoir, car personne ne peut rester debout pendant cette cérémonie.

Lorsque tout le monde a pris place il se fait un grand silence, chacun se recueille pieusement, et le maître de la maison récite mentalement une prière pour demander à Dieu de protéger son voyage.

Lorsque le seigneur a terminé cette prière, il se lève le premier et fait le signe de la croix en saluant l'image sainte invariablement placée dans l'une des encoignures de la chambre.

La famille seigneuriale et les serviteurs répètent la même cérémonie, après quoi vient le signal du départ. Le seigneur apparaît sur le perron et toutes les têtes s'inclinent profondément devant le prestige nobiliaire. Le staroste, le sotnik, les dissiatniks, le clouchnik (l'homme à qui sont confiées les clefs des magasins), et tous les serviteurs du château, hommes et femmes, viennent baiser la main de leur gracieux maître, et presque toujours le pope, le diacre et le sacristain se mêlent à cette foule.

On peut se figurer la jubilation du seigneur ; car tous les gentilshommes provinciaux sont toujours très-satisfaits des marques de respect que leur prodiguent

leurs serfs. Aussi sont-ils peu partisans de l'émancipation, qui les privera de ces hommages qui flattent si bien leur amour-propre !

Enfin la famille seigneuriale monte en voiture aux acclamations des spectateurs, qui s'inclinent de nouveau en lui souhaitant un bon voyage.

Voici l'ordre habituel de la marche :

Le seigneur est dans une calèche à quatre chevaux attelés de front ; son valet de chambre s'assied près du cocher pour avoir la facilité de bourrer et d'allumer la pipe de son maître.

Vient ensuite la châtelaine avec ses enfants et leur gouvernante, dans une berline également attelée de quatre chevaux de front. Selon la coutume, le derrière de cette berline est surchargé d'une énorme valise, recouverte d'un mauvais tapis et attachée avec des cordes. Un ou deux domestiques, malproprement vêtus, ayant une ceinture rouge à la taille par dessus leur redingote ou leur manteau, prennent place sur la valise en s'y installant de leur mieux.

Après les équipages des maîtres viennent des chariots à deux ou trois chevaux, fournis par les paysans quand le seigneur n'en a pas dans son écurie.

Le premier chariot est destiné aux femmes de chambre, aux matelas, aux oreillers et aux bagages des maîtres, indispensables pour la route, dans un pays où l'on ne trouve que rarement un bois de lit dans les auberges et jamais de literie.

Le second chariot contient les coffres, les valises et les paquets renfermant la garde-robe des maîtres, des enfants, de la gouvernante et des domestiques, enfin tout ce que comporte le confortable de la vie moscovite.

Le troisième, qui n'est pas le moins nécessaire en Russie, transporte le cuisinier et son aide, la batterie de cuisine, l'argenterie de table, la vaisselle, la verrerie et les provisions de bouche ; car l'on ne trouve pas toujours en chemin du pain, de la viande fraîche, des légumes, et si l'on quitte les grandes routes, on ne peut rien se procurer, à l'exception du lait, des œufs et des poules qui n'ont que la peau sur les os.

A cet énorme bagage il faut joindre l'avoine pour les chevaux, et un détail de petites choses indispensables dans un voyage qui n'exige pas moins de trois ou quatre jours avant d'être arrivé au lieu de sa destination.

A la première halte on dîne, à la seconde on soupe et on passe la nuit.

Le chariot aux provisions prend toujours les devants, afin que le cuisinier ait le temps de préparer les repas et l'installation des maîtres.

Arrivé à l'étape qui lui a été désignée, le cuisinier s'empare presque militairement d'une chaumière de paysan ou de la chambre d'une auberge, improvise un fourneau sous le hangar, déballe sa batterie de cuisine et se met à l'œuvre.

Son compagnon, non moins agile que lui, renvoie les habitants et chasse les poules de la chambre qu'il destine à ses maîtres; puis, après l'avoir balayée, aérée, appropriée de son mieux, il confectionne une table et des siéges avec tout ce qui lui tombe sous la main. Une fois cela terminé, il met le couvert avec autant de symétrie qu'il l'eût fait dans la salle à manger de son seigneur. Du reste, il n'y a que les domestiques russes pour savoir faire de semblables tours de force; dans ces cas-là ils déploient une intelligence rare. C'est une justice que nous aimons à leur rendre, ils ne sont jamais embarrassés pour se procurer ce qui leur manque.

A l'heure indiquée, le seigneur arrive avec sa famille et se met à table sans rien changer à ses habitudes.

Comme nous l'avons déjà dit, on soupe à la station du soir, et c'est la répétition de ce qui s'est fait à celle du matin, à l'exception qu'on y passe la nuit.

Ici ce sont les femmes de chambre qui paraissent sur la scène. Elles apportent les matelas, préparent les lits sur de la paille, dont elles recouvrent le plancher. Le nécessaire de Madame paraît sur la table, les peignes, les brosses, enfin tous les objets de toilette sont étalés sur une serviette blanche. Rien n'y manque ; avec un peu d'illusion, la châtelaine pourrait s'imaginer qu'elle est dans sa chambre à coucher.

Quand la famille est nombreuse et qu'elle n'a qu'une seule pièce à sa disposition, on divise cette pièce en deux camps. Un côté est réservé aux dames et l'autre aux hommes.

Les hommes vont fumer leur pipe dehors pendant que les dames se couchent, puis ils regagnent chacun leur lit lorsque les femmes de chambre se sont retirées.

Quant aux domestiques des deux sexes on s'en in-

quiète fort peu. Ils couchent où ils veulent, où ils peuvent : dans les chariots, par terre, sur la paille, car aucun d'eux n'a pu emporter son matelas. Mais ils ne sont pas plus difficiles pour le coucher que pour la nourriture, c'est encore une justice à leur rendre.

Les voyages d'été ne sont que des parties de plaisir comparativement à ceux que l'on fait l'hiver en traîneau. C'est alors que les pauvres domestiques ont à souffrir et qu'ils s'estiment bien heureux, lorsqu'un paysan leur fait une petite place sur la plate-forme de son four !

On se demande ce que feront les seigneurs de la province quand l'affranchissement sera un fait accompli, et qu'il leur faudra payer des gages à leurs nombreux domestiques?...

N'importe, nous saluons avec bonheur l'aurore de l'émancipation du peuple russe, et nous sommes certain de trouver un écho dans tous les nobles cœurs qui s'attristaient de voir ramper les serfs sous le despotisme seigneurial.

CHAPITRE IX

Les paysans polonais-russes.

Nous ne croirions pas avoir entièrement satisfait la curiosité de nos lecteurs, si nous ne leur faisions connaître les serfs des anciennes provinces polonaises annexées ; d'autant plus que ces serfs ont conservé leur langue, leurs coutumes, et qu'ils n'ont jamais sympathisé avec le peuple russe.

Ces paysans habitent la Podolie, la Volhynie et l'ancien grand-duché de Lithuanie, qui forme aujourd'hui les provinces de Mohilev, de Polotsk, de Vilna, de Grodno et de Minsk ; tout le vaste territoire qui s'étend depuis la Courlande jusqu'à Kerson, autant dire de la Baltique à la mer Noire.

La population de ces diverses provinces s'élève à près de sept millions d'habitants.

Toute la noblesse polonaise et la majeure partie des serfs y sont catholiques-romains; mais on y compte aussi des grecs-unis, des grecs-schismatiques, des protestants, quelques Tartares et une grande quantité de juifs, qui, d'ailleurs, forment la principale population des villes.

Quant aux paysans catholiques qui ont quitté l'Église latine, ils y ont été contraints par la pression du gouvernement russe qui les a forcés à embrasser le schisme de l'Église grecque.

La Russie a toujours abusé de sa puissance pour chercher à ne donner qu'une seule et même religion aux peuples soumis à son autorité.

Dans aucune contrée de l'Europe on ne rencontre une plus grande agglomération de juifs que dans les provinces dont nous parlons ; et, comme leur religion leur interdit expressément les travaux de la terre, y compris la culture des potagers et même celle des fleurs, ils se sont emparés de toutes les industries. Aussi, depuis déjà des siècles, tout le commerce de la Pologne est entre leurs mains.

Et cela devait inévitablement arriver; car il faut que nos lecteurs sachent que, par une ancienne loi, encore en vigueur dans les provinces polonaises-russes, aucun membre de l'aristocratie ne peut se livrer au commerce ni s'adonner à un métier, sous peine de perdre les priviléges attachés à la noblesse.

Et cependant la petite noblesse est nombreuse et très-misérable. Mais les *Vasse-pane* et les *Asse-pane* (1), plutôt que de s'occuper d'industrie, préfèrent la domesticité et deviennent laquais ou cochers des grands seigneurs.

Il y a encore une autre cause qui a été on ne peut plus favorable aux juifs; c'est que les propriétaires de village n'ont point l'habitude de mettre leurs paysans à l'obrok, comme cela se pratique en Russie. Les serfs des provinces polonaises-russes, naissent, vivent et meurent cultivateurs, et n'ont absolument aucune chance de pouvoir améliorer leur sort.

Sous l'ancien régime des rois de Pologne comme sous le gouvernement des Tsars, les paysans de ces

(1) Noms par lesquels la haute aristocratie désigne ces deux catégories de gentilshommes pauvres. Nous écrivons ces dénominations comme on les prononce.

vastes provinces n'ont jamais fait autre chose que d'enrichir leurs seigneurs, à la sueur de leur front, et de nourrir les juifs, qui les ont toujours exploités de toutes les manières. Quant aux paysans russes à l'obrok, ils ont été d'autant plus favorisés, que les juifs n'ont jamais été tolérés sur le territoire de l'ancienne Moscovie.

Il y a même encore de nos jours un oukase en vigueur, qui ne leur accorde pas la faculté de passer la nuit dans les murs d'une ville russe; ils doivent, quand ils voyagent pour leur commerce, se retirer dans les faubourgs au coucher du soleil, sous peine d'encourir une punition très-sévère.

Du reste, nous devons dire que les marchands russes sont aussi rusés et aussi adroits que les juifs, et nous nous rangeons de l'avis de Pierre Ier, qui a émis cette opinion en plusieurs circonstances, lorsqu'il a été question de permettre aux juifs de venir s'établir dans l'intérieur de l'empire.

Depuis des siècles la Pologne s'est appelée : *le Paradis des juifs*. Le fait est qu'ils se sont emparés de toutes les branches d'industrie et du commerce des grains; de telle sorte qu'ils sont en continuelles rela-

tions avec Odessa et Dantzik, et que la noblesse ne peut se passer de leur intermédiaire pour la vente de ses récoltes.

Chaque noble polonais-russe, propriétaire de serfs, a le privilége de fabriquer de l'eau-de-vie, de l'hydromel, du vichniak (1), et de brasser de la bière dans son domaine ; de plus, il peut ouvrir des cabarets sur ses terres et y faire débiter les boissons qu'il fabrique.

Or, chacun de ces cabarets est donné en fermage à un juif, qui vient s'y établir avec sa famille, et ce juif ne recule devant aucun moyen pour augmenter sa clientèle. Néanmoins, comme tous les seigneurs mettent à profit leur privilége, il résulte de cette concurrence que chaque propriétaire n'a pour consommateurs que ses propres serfs, et que ses bénéfices sont calculés sur le nombre d'ivrognes que renferme son village.

Cependant, malheur aux paysans qui se grisent un jour de corvée ! Ils sont sûrs de passer par les verges; car leur seigneur se trouve, dans ce cas, frustré d'une journée de travail.

(1) Boisson spiritueuse faite avec des cerises.

Le juif emploie toutes les ressources de son esprit pour amener les chalands dans son établissement ; mais il ne fait pas crédit, et, si on ne le paie pas immédiatement, il s'empare des bottes du buveur insolvable.

Pourtant, il donne à boire sur nantissement. Il y a des ivrognes qui lui apportent leur redingote, leur pelisse, quand ils lui ont déjà livré leurs poules et leurs canards. Nous en avons vu arriver avec une roue de leur charrette et en boire la valeur. Nous avons vu des paysans vendre leur récolte sur pied pour satisfaire leur fatale passion.

Boire comme un Polonais, n'est pas un dicton inventé à plaisir : c'est l'exacte vérité. Il y a de ces malheureux qui boivent jusqu'à en perdre la respiration ; si bien que l'alcool semble s'enflammer dans leur estomac, et qu'une légère fumée s'échappe de leur bouche.

Quand ils en sont arrivés à cet état d'abrutissement, ils perdent la parole, s'affaissent sur eux-mêmes, et leurs camarades, lorsqu'ils sont moins ivres qu'eux, les enterrent dans le fumier jusqu'au cou, afin, disent-ils, d'éteindre l'eau-de-vie qui brûle.

Les cabarets de villages, et ceux que l'on voit en grand nombre dans les petites villes, sont construits sur un même modèle.

C'est une petite maison recouverte en chaume, dont une partie du toit se prolonge sur un vaste hangar, qui sert d'écurie et de remise.

La maison se compose de deux chambres ; elle est construite en charpente, et les intervalles qui se trouvent entre les pièces de bois sont remplis d'une terre jaune pétrie avec de la paille hachée. Le tout est recouvert d'une espèce de terre glaise et blanchi à la craie au dedans comme au dehors.

Le mur qui entoure le hangar est en planches et percé d'une grande porte charretière pour les voitures. L'intérieur de ce hangar est généralement rempli d'une épaisse couche de fumier, qui exhale une odeur des plus désagréables.

Quant aux deux chambres dont se compose la maison, la première est consacrée aux consommateurs ; on n'y trouve ni tables, ni bancs, et, par les temps pluvieux, on y marche dans la boue absolument comme si l'on était dans la rue.

La seconde chambre est habitée par le juif et sa fa-

mille; et, par prudence, le cabaretier a grand soin d'en tenir la porte fermée pour éviter toute discussion avec les ivrognes; car ces derniers ne demanderaient pas mieux que de lui payer leurs consommations à coups de poing.

Les consommations se passent à travers un trou carré, pratiqué à cet effet dans la cloison qui sépare les deux chambres; ce trou se ferme au moyen d'un volet que le cabaretier ouvre à volonté, ce qui le met en sûreté chez lui.

Nous nous permettrons de faire remarquer à nos lecteurs, qu'il faut un certain courage pour voyager dans un pays où l'on ne trouve d'autre gîte pour la nuit que la première pièce que nous venons de décrire!

L'été, on couche dans son brichka, que l'on fait remiser sous le hangar, ou bien encore, on va s'établir dans une grange du voisinage; mais l'hiver, lorsqu'il gèle, lorsque la terre est recouverte de deux pieds de neige, il faut bien se résoudre à passer la nuit dans un tel bouge, et même payer généreusement le cabaretier pour qu'il n'ouvre pas aux ivrognes qui viennent frapper à sa porte à tour de bras.

Maintenant, suivons un paysan qui, un jour de

marché, part pour la ville voisine, ordinairement située à douze ou vingt kilomètres de son village.

Il arrive sur la place avec sa charrette chargée de choux ou de blé, de foin ou de paille. Aussitôt il est entouré par une foule de juifs, qui se présentent pour acheter sa marchandise. On en débat le prix, puis l'acquéreur emmène le paysan chez lui; là, il le fait boire, bien boire, et, lorsqu'il est ivre, le juif décharge la charrette sous son hangar, transporte le pauvre diable dans son véhicule, et fouette le cheval qui reprend tranquillement le chemin de son village.

La farce est jouée, le paysan est volé! Et s'il se plaint, on le fustigera pour lui apprendre à se griser.

Mais, nous dira-t-on, il y a un capitaine-ispravenik dans chaque ville, une sorte de commissaire de police chargé de rendre justice à qui de droit.

Nous répondrons à cette observation, fort juste d'ailleurs, par un exemple de l'honnêteté de ces fonctionnaires: cela édifiera nos lecteurs sur la manière dont la justice se rend dans ce pays-là.

Un capitaine-ispravenik, comme tous les employés russes, est si modiquement rétribué par le gouvernement, qu'il doit voler pour nourrir sa famille et pour

tenir son rang, lequel l'oblige à porter un uniforme et à avoir un cheval et un drochki (1).

Or, voilà les abus que l'insuffisance des appointements a amenés.

Chaque samedi soir, après le sabbat, des délégués de la corporation des marchands juifs viennent offrir un cadeau en argent au fonctionnaire public. Le montant de la somme dépend de l'importance du commerce de l'endroit.

Il ne faut pas croire que ce présent, qui se renouvelle chaque semaine, mette les juifs à l'abri des spoliations de l'ispravenik ; du tout : il a bien d'autres expédients pour se procurer de l'argent !

D'abord, il peut, de sa pleine autorité, imposer une contribution pécuniaire aux commerçants de la ville, et si les fonds n'en sont point versés dans le délai qu'il

(1) Vers le milieu du règne de l'empereur Nicolas, ce souverain augmenta les appointements des tchinovniks (employés de la couronne) dans quelques parties des administrations de Saint-Pétersbourg et de Moscou ; et quand on lui représenta que les employés de province étaient trop peu rétribués, vu le prix des denrées qui avait subi une notable augmentation depuis le règne d'Alexandre Ier, l'empereur répondit : « Mes tchinovniks ont tellement l'habitude du vol, que, si j'augmente leurs appointements, ils n'en voleront pas moins. »

a fixé, il fait fermer les boutiques. Aucun marchand n'a le droit de vendre pendant cet interdit; les agents de la police les surveillent de près. Quant aux gens qui arrivent de la campagne pour faire des emplettes, ils attendent la réouverture des magasins, ou bien ils repartent, habitués qu'ils sont à ces abus de la part du maître de police.

Une telle oppression envers les juifs peut paraître invraisemblable ; c'est pourtant l'exacte vérité. Nous en avons été témoin très-souvent et, au besoin, nous pourrions citer les noms de ces fonctionnaires.

Passons maintenant à un autre expédient, plus innocent; celui-là, c'est le *tour du bâton* dont profitent tous les officiers de police en Russie.

Ces fonctionnaires se présentent chez tous les commerçants notables de l'endroit et les invitent à venir chez eux, soit pour célébrer leur fête ou celle de leur femme; soit pour l'anniversaire de leur naissance; ou encore, ils ont un enfant à baptiser, une fille à marier, un dîner à donner aux autorités. Les prétextes ne manquent jamais et varient aussi souvent qu'ils se renouvellent.

Or, chaque invitation est rédigée d'après le com-

merce que fait l'individu auquel les officiers de police s'adressent. A l'un, ils demandent du vin, à l'autre du sucre, à un troisième du thé, et ainsi de suite ; de sorte que ces fonctionnaires peu scrupuleux, mettent à profit la crainte qu'ils inspirent, pour approvisionner leur maison sans qu'il leur en coûte une obole.

Du reste, cela se fait parfaitement à Moscou et à Saint-Pétersbourg ; la police russe est connue par ses actes arbitraires : il n'y a que les artistes en renom appelés dans la capitale de l'empire par la volonté du Tsar, qui soient exempts de ces spoliations et de ces abus vexatoires.

Lorsqu'un agent trouve l'occasion d'extorquer quelque argent à un naturel du pays ou à un étranger, tous les moyens lui sont bons pour arriver au but qu'il se propose.

En voici un exemple, parfaitement connu de tous les habitants de Moscou.

Cet exemple donnera la mesure des exactions incroyables qui ont lieu dans l'intérieur du pays :

Mme Rav....., la femme d'un colonel de police de Moscou (1), se faisait vendre, forcément, à bas prix,

(1) La police de Moscou est organisée militairement et porte l'uni-

tout le laitage que les paysans apportaient pour l'approvisionnement de la partie de la ville qui se trouvait sous la juridiction de son mari ; puis cette noble dame le faisait revendre pour son compte, et en élevant le prix selon son bon plaisir, à tous les consommateurs qui venaient au marché !

Comme on le voit, tout est permis aux agents de la police ; il n'y a qu'à accepter tous leurs méfaits avec résignation et se courber sous la loi du plus fort, puisque l'autorité ferme les yeux sur leur conduite scandaleuse.

Retournons à présent dans les provinces polonaises-russes, et donnons encore un exemple des spoliations dont la police se rend coupable sous les yeux mêmes de l'autorité.

Le fait nous est personnel. L'action se passa à Zy-

forme ; elle se compose d'un général et de trois colonels, maîtres de police, de vingt majors d'arrondissement et d'officiers de quartier sous leurs ordres.

La force armée de la police se compose de cosaques, de gendarmes, de soldats vétérans et du corps des pompiers.

Deux colonels de police ont chacun l'inspection de dix arrondissements de la ville ; le troisième préside le tribunal de police correctionnelle.

tomirz, chef-lieu du gouvernement de la Volhynie.

A cette époque nous ne parlions ni le polonais ni le russe, et nous devions croire sur parole tout ce que nous disait notre interprète, qui était un juif.

Selon l'usage, à notre arrivée dans la ville de Zytomirz, située sur les frontières de la Galicie, nous nous rendîmes au bureau des passe-ports pour obtenir un permis de séjour en Russie.

La personne chargée de ce travail nous demanda d'abord, avec cet air fier et dédaigneux si familier à tous les employés du gouvernement, si nous étions *illuminé* ou *franc-maçon,* — si nous appartenions à quelque société secrète, — pourquoi nous avions quitté la France, — quel était le but de notre voyage, — quels étaient nos moyens d'existence, — combien de temps nous nous proposions de séjourner en Russie.

Après cette kyrielle de questions, qu'on nous adressa en français, on nous fit observer que notre passe-port n'était pas en règle et que l'on allait demander des instructions à Saint-Pétersbourg.

Il fallait se soumettre à la décision de l'employé : c'est ce que nous fîmes.

Or donc, nous nous installâmes dans le meilleur hô-

tel garni de la ville, tenu par un Polonais qui savait quelques mots de français; mais quel hôtel!

Si nous avions regretté en Allemagne le confortable de la France, nous regrettâmes bien plus encore le bien-être de l'Allemagne lorsque nous fûmes en Russie.

L'ameublement de la chambre que nous occupions se composait d'un bois de lit formé de quelques planches de sapin grossièrement ajustées, et veuf de toute espèce de matelas et de couvertures. Deux chaises en paille et une table boiteuse en bois ordinaire complétaient le mobilier de cette pièce, la plus somptueuse de l'hôtel, exclusivement réservée aux riches seigneurs de la province que leurs affaires amenaient à Zytomirz.

Ajoutons à cela que, selon la coutume du pays, il n'y avait pas de rideaux aux fenêtres ni au lit, et point de papier sur les murs, qui étaient simplement blanchis à la chaux, de sorte que la nudité de cette chambre lui donnait un air misérable auquel ne sont pas habitués les étrangers.

Il y avait déjà trois semaines que nous traînions une existence monotone dans cette triste ville, quand

notre interprète entra un matin dans notre chambre.

— Monsieur, — nous dit-il après un moment d'hésitation et avec un air assez goguenard, — vous êtes contrarié de ce que la réponse de Saint-Pétersbourg se fait attendre aussi longtemps ?

Sur notre réponse affirmative, il tendit la main et continua :

— Si vous vouliez..... je vous ferais bien une confidence..... mais je craindrais de me compromettre..... Vous savez comme on nous traite, nous autres, pauvres juifs !..... C'est seulement pour vous obliger que je parle ! — ajouta-t-il en traînant sur ces derniers mots.

Et comme il tendait toujours la main, nous crûmes comprendre qu'il fallait lui payer sa confidence.

Nous lui donnâmes donc une pièce de cinq francs.

Mais il paraît que cette somme ne lui sembla pas suffisante, car il nous tendit immédiatement l'autre main, dans laquelle nous laissâmes tomber une seconde pièce de cinq francs.

Alors il nous fit une profonde salutation et reprit la parole en ces termes :

— L'employé du bureau des passe-ports a remarqué

que vous aviez une fort jolie montre en or..... et cette montre lui ferait grand plaisir.

— Comment ! — nous écriâmes-nous avec indignation ; — mais en nous conformant aux usages russes, nous lui avons glissé dix francs en lui remettant notre passe-port !

— C'est égal ! — reprit le juif ; — l'un n'empêche pas l'autre ; en Russie on reçoit des deux mains.

— Eh bien ! nous allons reprendre notre passe-port, — fîmes-nous avec colère ; — nous renonçons à voyager dans ce pays !

— D'abord, — reprit le juif, — l'employé ne vous rendra pas votre passe-port sans avoir une nouvelle preuve de votre générosité ; et puis, avant de quitter cette ville, il faudra faire annoncer votre départ trois fois dans la gazette du département, et cette gazette ne paraît qu'une fois par semaine.

— Et pourquoi cela ? — lui demandâmes-nous.

— C'est une formalité que doit remplir tout étranger en quittant la Russie ; elle a pour but d'avertir ses créanciers de son départ, s'il en avait.

— Mais il n'y a pas un mois que nous habitons

cette ville, — lui observâmes-nous ; — nous n'avons contracté aucune dette !

— Peu importe ! — repartit le juif ; — on ne changera pas la loi pour vous. Ainsi, continuez votre chemin ; seulement n'affranchissez jamais vos lettres pour l'étranger, si ce n'est dans les grandes villes ; car l'employé de la poste les jettera au feu pour ne pas les inscrire sur son registre, et mettra votre argent dans sa poche.

Quoique nous fussions bien persuadé que le juif était de connivence avec le fonctionnaire, et qu'il avait été chargé de nous faire la prétendue confidence, nous avions tellement hâte d'en finir, que nous nous rendîmes au bureau des passe-ports.

Notre montre fut offerte et acceptée, et le lendemain l'employé russe se présenta chez nous en uniforme, et, se confondant en excuses, il nous remit le permis de séjour attendu depuis si longtemps. Dans tout autre pays, nous nous serions immédiatement présenté chez le gouverneur de la province pour lui demander justice ; mais l'empire de Russie est si vaste, que les autorités des villes frontières peuvent faire de l'arbitraire sans que l'on en sache rien à Saint-Pétersbourg !

Ce nouvel exemple des abus inqualifiables de l'administration russe nous a entraîné un peu loin de notre sujet. Hâtons-nous donc d'y revenir et, après avoir parlé des paysans polonais-russes, jetons un regard sur leurs modestes habitations.

L'aspect de tous les villages est misérable. Les chaumières, ou plutôt les cabanes des paysans, sont petites, très-basses, couvertes en chaume et jetées çà et là sans aucune régularité.

Chaque chaumière est généralement traversée par un corridor qui la divise en deux parties, dont chacune d'elles forme une pièce. Dans l'une se trouve un four qui sert à cuire le pain et à faire la cuisine; mais ce four est loin d'avoir la dimension de ceux que l'on voit dans les chaumières russes; car les paysans polonais ne couchent pas dessus comme en Russie. Ils ont chacun un lit, plus ou moins mauvais, il est vrai, mais qui fait que les deux sexes sont séparés et que les enfants conservent intacte la chaste naïveté de leur âge.

L'autre pièce est une *chambre froide*, c'est-à-dire qu'il ne s'y trouve pas de four. Assez souvent elle sert d'écurie au cheval, d'étable à la vache et de poulailler aux poules du propriétaire pendant les grands froids.

Les murs de ces chaumières sont construits comme ceux des cabarets que nous avons décrits, et sont adossés à un verger, entouré d'une haie en branchages, pour le préserver des porcs qui courent en liberté dans les rues du village.

Ces habitations sont très-espacées les unes des autres ; les rues des villages sont tortueuses ; l'herbe et les chardons y croissent en abondance et nourrissent les oies et les canards qui y séjournent nuit et jour.

Les chemins vicinaux sont détestables pendant les temps pluvieux, et impraticables en automne et lors de la fonte des neiges.

A cette époque, la terre est tellement délayée, que les roues des charrettes s'y enfoncent jusqu'au moyeu, et que les chevaux, d'ailleurs d'une espèce très-petite, sont dans la boue jusqu'à mi-jambes.

Alors, pour traverser les rues, pour établir des communications jusqu'à la maison seigneuriale, on jette d'épaisses couches de fumier qui forment un corps solide au-dessus de ce lac de boue.

Et lorsque cette boue commence à s'affermir, il est impossible de s'en retirer, les pieds y restent pris comme dans des étaux. Nous avons vu y laisser nos

bottes sans pouvoir les arracher d'un tel bourbier !

Ordinairement, pour éviter d'avoir leur voiture embourbée, les voyageurs font le tour des villages et prennent à travers champs ; quant à nous, il nous est arrivé d'être forcé de faire dételer les chevaux de notre calèche et de les remplacer par trois paires de bœufs, sans cela, nous n'eussions pu nous retirer de ces fondrières.

Bien plus, nous nous souvenons, étant à Lubarz, petite ville de la Volhynie, d'avoir été invité à dîner chez le colonel X..., dans un moment où les rues n'offraient qu'un vaste marécage dans lequel les voitures s'enfonçaient à plaisir. Nous ne trouvâmes point d'autre moyen, pour nous rendre à l'aimable invitation du colonel, que de nous faire conduire chez lui dans une auge traînée par un bœuf.

Passons à présent à la nourriture.

Les Français affectionnent le pot-au-feu, les Anglais le rosbeef, les Allemands la soupe à la bière, les Russes le tchtchi ; les paysans polonais-russes se régalent d'une soupe appelée *barchtch*.

Cette soupe se fait avec des betteraves coupées par morceaux, que l'on fait aigrir dans une eau salée et aromatisée avec certaines herbes odorantes.

Une personne digne de foi, que nous avons connue en Volhynie, nous a raconté un fait assez singulier.

Il y a quelques années, les betteraves ayant été mangées par les chenilles, plusieurs districts s'en trouvèrent entièrement dépourvus. Eh bien! les paysans, privés de leur soupe quotidienne, furent atteints du scorbut, et leurs jambes se couvrirent de grandes taches noires.

Cela dura tant que le manque de betteraves obligea les paysans à se priver de leur soupe favorite.

Du reste, les aliments des paysans polonais ont assez d'analogie avec ceux des serfs russes. Ils se nourrissent de gruau de sarrazin, d'orge, de millet et de blé de Turquie cuits dans l'eau. Seulement, comme leur climat est moins rigoureux, il récoltent des légumes et des fruits dont les Russes sont privés, et conservent une bonne partie de ces légumes et de ces fruits en les faisant confire dans de l'eau salée.

Ici, nous devons faire remarquer que la pomme de terre, si appréciée en Allemagne, n'est encore regardée que comme un accessoire chez les Polonais comme chez les Russes, qui lui préfèrent le pain et leurs divers gruaux.

Les paysans polonais-russes sont condamnés à boire de l'eau; mais lorsqu'ils ont quelques florins ils s'en dédommagent, et l'eau-de-vie, l'hydromel et le vichniak coulent à pleins verres. Ils sont altérés jusqu'à ce qu'on les ramène ivres-morts dans leur chaumière, jusqu'à ce qu'on les enterre dans le fumier, ou bien jusqu'à ce que leurs poches soient vides.

Voyons maintenant leur costume.

Si l'on en excepte le bonnet carré, qu'affectionnent particulièrement les Polonais, les paysans des provinces annexées ont à peu près le même costume que les serfs russes. Seulement, ceux-ci conservent leur barbe, tandis que la jeunesse polonaise ne porte que la moustache traditionnelle et les cheveux longs.

Quant au costume du beau sexe, il est moins riche, moins asiatique que celui des femmes russes, mais il est plus gracieux. D'abord, elles remplacent les gros bas de laine, toujours mal tirés, des Moscovites, par des bottes de maroquin jaune, rouge ou vert, à hauts talons de fer poli d'une forme particulière, dont elles se servent pour battre la mesure dans leurs danses nationales.

Ensuite, elles ne se noircissent pas les dents et ne

se barbouillent pas le visage de rouge et de blanc.

Leur costume des jours ouvrables se compose de leur chemise et de deux petits tabliers de laine de couleur qu'elles s'attachent au-dessus des hanches, l'un par devant et l'autre par derrière. Les jeunes filles partagent leurs cheveux en deux tresses, qui font le tour de la tête. Les femmes ont un bonnet d'organdi dont la forme varie d'après la mode de la province qu'elles habitent ; nous devons avouer que ce bonnet est des plus disgracieux, en ce qu'il encadre durement le visage des femmes, qui ne doivent pas laisser voir leurs cheveux une fois mariées.

La majeure partie des femmes mariées coupent leur chevelure pour obéir à un usage stupide, qui les prive de la plus belle parure que la nature leur ait donnée.

Pendant la semaine, chez elles comme dans les champs, elles marchent pieds nus ; mais, les jours de fête, elles se métamorphosent des pieds à la tête pour aller à l'église. Elles mettent un jupon d'indienne à grands ramages et un petit pardessus en drap bleu, très-serré à la taille par une ceinture en filet de laine rouge, et chaussent leurs bottes de maroquin de couleur.

Leurs chemises sont fendues par devant, depuis le

col jusqu'à la ceinture ; et, comme elles ne portent pas de mouchoir au cou, les regards peuvent plonger indiscrètement dans cet interstice sans qu'elles en soient embarrassées. Elles ont l'habitude, lorsqu'elles lavent leur linge à la rivière, de relever leur chemise et leur tablier jusqu'à la naissance des cuisses ; et, dans cette tenue, on ne peut moins sévère, elles font leur blanchissage sans se préoccuper de ceux qui passent auprès d'elles ; mais une fois leur ouvrage terminé elles s'empressent de baisser leur chemise.

Les jours de fête, la jeunesse ne se contente pas de tourner lentement en rond, en chantant des airs monotones, comme cela se pratique dans les villages russes. Dans les provinces conquises, elle est gaie ; les jeunes filles ont de l'entrain et dansent bruyamment la mazurka, en frappant leurs talons de fer en cadence. Les garçons trépignent des pieds et jettent des cris joyeux en faisant tourner leurs danseuses, qui ont un abandon que l'on ne retrouve dans aucune danse nationale.

C'est principalement dans la *kracoviak* que l'on retrouve le caractère polonais avec toute sa gaîté. Pendant chaque couplet que chante une seule voix, les danseurs se balancent le poing sur la hanche ; mais,

quand vient le refrain que tout le monde répète en chœur, les battements de talons retentissent, la joie éclate, les cris redoublent, les danseurs tourbillonnent sur eux-mêmes en entraînant leurs danseuses ; c'est un bruit, un mouvement, un pêle-mêle inimaginable, qui ne cesse qu'à la reprise de chaque couplet.

Jadis, malgré le laisser-aller de ces paysannes, elles avaient encore assez de retenue dans leur vie privée ; leurs mœurs étaient meilleures. Maintenant, depuis que ces fertiles provinces sont constamment encombrées de soldats russes, la vertu y a subi de graves atteintes.

D'ailleurs, comme les jeunes filles russes, c'est le plus ordinairement avec le prix de leurs faveurs qu'elles achètent leurs bottes en maroquin, leurs colliers de verroteries et les rubans dont elles ornent les tresses de leurs cheveux. En réfléchissant qu'une pièce de quarante à cinquante centimes est déjà une somme pour ces pauvres filles, condamnées à travailler pour leur famille ou pour leur seigneur sans recevoir aucun salaire, on ne s'étonnera plus si elles marchent pieds nus pour économiser leurs bottes, et si les rosières se trouvent en si petit nombre dans ces malheureuses provinces.

Ce qu'il y a d'étonnant, ce qui frappe l'observateur qui cherche à voir le degré de scission qui s'est produit entre les vainqueurs et les vaincus, c'est que malgré le contact continuel qui existe entre l'armée russe et le peuple de ces provinces annexées à la Russie depuis le règne de Catherine II, il existe toujours entre eux une froideur, une antipathie que le temps n'a pas diminuées.

Jusqu'à présent les Polonais n'ont pas cessé d'appeler les Russes *Moskales*, et, de leur côté, les Russes les ont toujours nommés *Polaks;* ces deux qualifications sont des épithètes injurieuses dans la bouche de ces deux peuples, qui se détestent cordialement.

Il ne faut pourtant pas conclure de cela que les paysans volhyniens et podoliens soient très-attachés à leur ancienne nationalité : ils ne sont ni Russes ni Polonais.

Habitués à vivre sous le joug de la noblesse, n'ayant pas changé de maître, ils croupissent dans l'ignorance et attendent patiemment le jour de leur émancipation.

Cela se comprend ; ces deux provinces ont toujours été en butte à des invasions ruineuses ! Elles ont appartenu tour à tour à la Russie, aux Tartares, aux

grands-ducs de Lithuanie, à la Pologne, aux Turcs, puis encore à la Pologne, et enfin à la Russie !

De tout temps, l'aristocratie polonaise a toujours vaillamment tiré l'épée pour la défense de ses droits et pour la cause nationale ; mais jusqu'à présent, elle n'avait rien fait pour améliorer le sort de ses serfs, et cette injustice, qui s'est prolongée pendant des siècles, a rendu le serf insouciant, et cela se conçoit. Que lui font les changements de gouvernement ? N'est-il pas toujours attaché à la glèbe et contraint de travailler pour ses maîtres ?

Et puis, dans bien des contrées, il y a désunion pour les idées religieuses entre les nobles et leurs serfs. Ils ne fréquentent pas les mêmes églises ; ils ne font pas le même signe de croix ; ils n'ont pas les mêmes croyances, et toutes ces choses ont constamment nui à la bonne entente qui devrait exister entre le maître et l'esclave.

Jusqu'à présent ces pauvres paysans ont eu à supporter le despotisme seigneurial, les mauvais traitements des soldats et les friponneries des juifs. Dans leurs villages, sur les routes, aussi bien que dans les villes où ils se rendent pour vendre leurs denrées, ils

se trouvent forcés de plier devant une force brutale qui les opprime impunément et qui les rend peureux, bas et rampants.

Sur les grands chemins, ils se dérangent pour livrer passage à tout le monde, excepté aux juifs, qui sont encore plus poltrons qu'eux ; car eux aussi, ils sont victimés et frappés par les militaires, qui se conduisent toujours dans ces provinces comme s'ils étaient en pays ennemi.

Si, au passage de la voiture d'un noble ou d'un officier, un paysan s'est endormi dans sa charrette et ne s'est pas réveillé à temps pour faire place, les domestiques du voyageur accourent à lui et lui ordonnent à coups de poing ou à coups de fouet de se déranger; partout enfin la force brutale domine au détriment de la justice.

Il est résulté de cette oppression continuelle que le paysan s'humilie devant tout individu qui porte une redingote ou un uniforme.

Chaque fois qu'il nous est arrivé d'aller à la chasse ou de nous promener dans la campagne, tout paysan qui nous rencontrait s'arrêtait pour nous saluer et souvent s'agenouillait à notre passage en nous disant : « Je tombe à vos pieds ! — J'embrasse vos pieds ! —

« Je vous baise les mains ! » Nous avons même vu des vieillards se frapper le front contre terre en signe de respect.

Évidemment, l'humilité de ces hommes opprimés est moins une marque de déférence, qu'une preuve de la crainte que leur inspire tout individu qu'ils supposent avoir droit à leur soumission. Ils préfèrent s'abaisser devant un inconnu que de s'exposer à de mauvais traitements.

En face d'un tel abrutissement, d'une basse servilité, que l'on ne rencontre jamais parmi les paysans russes et ceux du royaume de Pologne, on est forcé d'accuser les propriétaires d'esclaves des provinces polonaises-russes, d'avoir laissé croupir leurs vassaux dans une ignorance dégradante pour l'espèce humaine.

Au lieu de s'amuser à jouer au despote dans leurs domaines, au lieu de regarder avec mépris les malheureux condamnés à les enrichir, n'eût-il pas mieux valu jeter quelques lumières civilisatrices dans cette classe de travailleurs ? N'eût-il pas été plus équitable, aux yeux de Dieu et des nations civilisées, de les préparer à leur émancipation, en leur apprenant le sage emploi qu'ils devront faire de leur liberté ?

Et cela paraissait d'autant plus naturel, que la majeure partie de cette noblesse a des tendances libérales, qu'elle est instruite et initiée aux progrès incessants du dix-neuvième siècle.

Il résulte de cette blâmable indifférence, que la population agricole des provinces polonaises-russes est loin de comprendre le grand changement qui s'opère en sa faveur, et que les nobles resteront maîtres de la situation, d'autant plus que leurs vassaux n'ont pas été réduits en esclavage par un oukase arbitraire, comme les paysans russes, mais qu'ils ont toujours été attachés à la glèbe sous tous les souverains qui les ont gouvernés.

Enfin, à quoi aboutira leur émancipation, si on leur refuse l'égalité devant la loi et le droit de posséder des biens-fonds? Ils ne seront jamais que des fermiers condamnés à subir la volonté des propriétaires!

Puis, ces propriétaires se coaliseront entre eux, comme ceux de la Livonie et de l'Esthonie, dont les paysans ont été émancipés sous le règne d'Alexandre Ier; et, afin d'empêcher leurs anciens serfs de quitter leurs villages, ils s'engageront réciproquement à ne pas prendre à leur service les paysans des autres seigneuries.

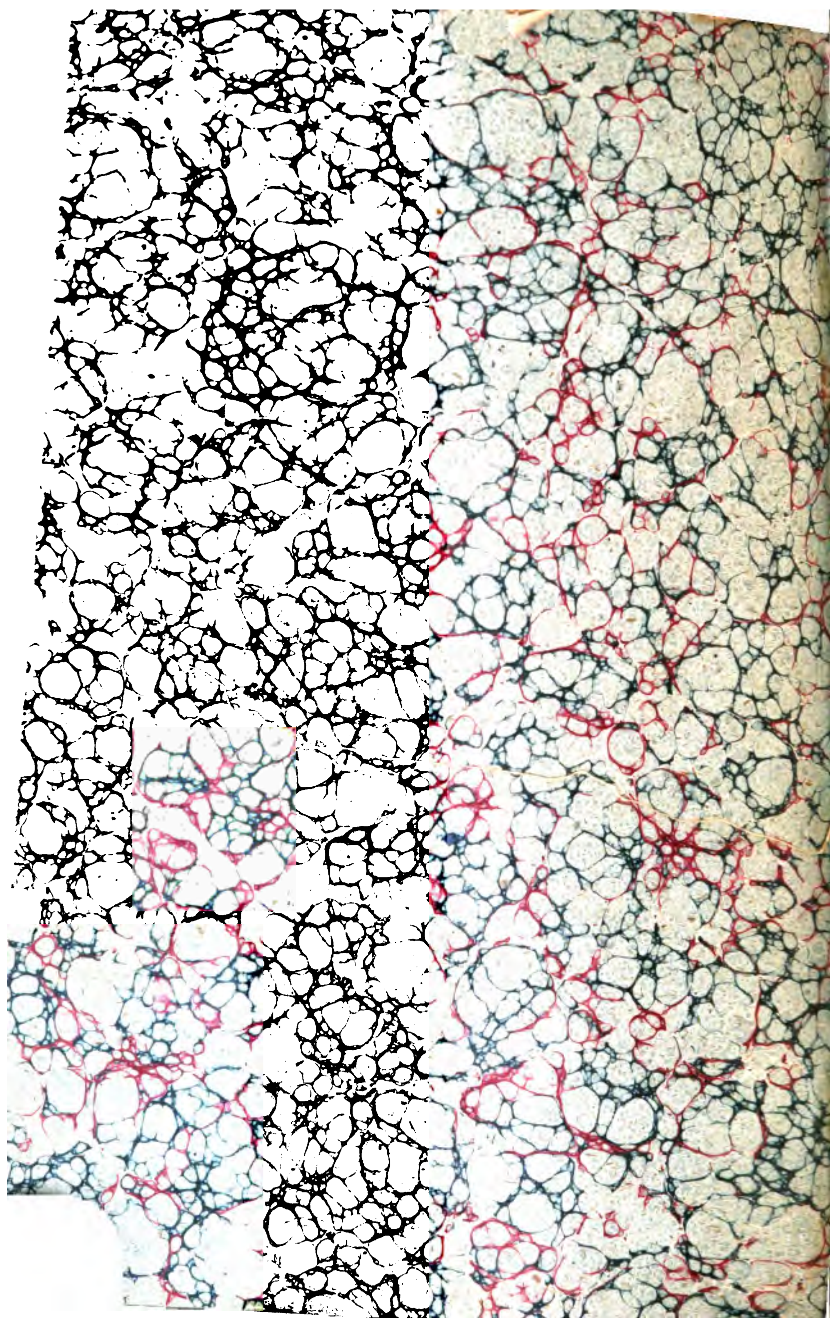
Par cette combinaison diplomatique, les nouveaux affranchis seront forcés de rester sur les terres de leurs ci-devant seigneurs, ou bien ils devront mourir de faim, faute de travail, puisque aucun sujet russe n'a le droit de s'expatrier.

Or, la liberté que l'on vient d'accorder à tous les paysans de l'Empire russe, pour donner satisfaction aux idées libérales de l'Europe civilisée, n'est, en réalité, que la continuation de l'esclavage dissimulé sous une autre forme et une autre dénomination.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES




3 2044 017 970 633


HARVARD COLLEGE
CONSERVED
8/01 eh
LIBRARY



